This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

C
VSQ VETOS DE LANCEY
of the
MIDDLE TEMPLE

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

LA FIN
DES
AMOURS DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.

TOME QUATRIEME,

Qui fait le onzieme de l'Hiſtoire de ſes Aventures.

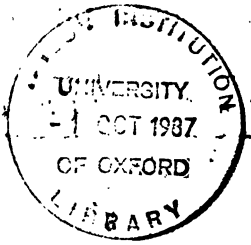
LA FIN
DES
AMOURS DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.

Par M. LOUVET DE COUVRAY.

TOME QUATRIEME.

A LONDRES,
Et se trouve à PARIS,
Chez BAILLY, Libraire, rue S. Honoré,
vis-à-vis la barriere des Sergents.
Et chez les Marchands de Nouveautés.

M. DCC. XC.


UNIVERSITY
1 OCT 1987
OF OXFORD
LIBRARY

LA FIN DES AMOURS DU CHEVALIER DE FAUBLAS.

A Nemours, je retrouvai ma chere Adelaïde dont la douleur renouvella toute la mienne : ô ! ma Sophie, je vous avois perdue, & quoique Mme. de Lignolle me devînt chaque jour plus chere, vous étiez encore celle que je préférois.

Mme. de Fonrose nous rejoignit le soir : elle avoit eu beaucoup de peine à tirer la Comtesse de son évanouissement, & plus de peine encore à lui persuader qu'il ne falloit pas venir ici nous faire

une inutile scene. La Baronne, en s'adressant à mon pere, ajouta : je la crois capable de se porter bientôt à toutes sortes d'extrémités, si, ne prenant en considération ni ses malheurs, ni sa jeunesse, vous ne permettez pas que ce jeune homme aille rarement, mais du moins quelquefois, donner à cette enfant les seules consolations qui puissent lui rendre son état un peu supportable. Mon pere, qu'alors j'observois avec attention, ne répondit à ce discours de la Baronne par aucun signe d'approbation ou de mécontentement. Je passai, comme il y avoit tout lieu de le craindre, une nuit fort agitée ; le lendemain, nous rentrâmes à Paris, où déjà trois lettres m'attendoient. La premiere me venoit de Justine ; mon Eléonore avoit écrit la seconde ; & quant à la troisieme, vous ferez comme je fus obligé de faire : vous devinerez de qui elle étoit.

» Je ſais que Monſieur le Chevalier » va revenir convaleſcent ; je le prie de » paſſer chez moi, dès qu'il le pourra. » Il voudra bien ſeulement m'annoncer » le jour de ſa viſite, par un billet » qu'il m'adreſſera la veille «.

» Votre pere eſt un méchant ; ſouffrez-vous autant que moi des peines » qu'il nous cauſe ? Tiens, mon ami, » ſi tu ne veux pas que je ſuccombe » à mon chagrin, hâte-toi de reprendre aſſez de forces pour me venir » voir. Que je te voye ſeulement, je » ſerai contente. Depuis deux jours » que le cruel nous a ſéparés, je » meurs d'inquiétude, d'impatience, » d'amour & d'ennui «.

» Monsieur le Chevalier «.

» Le pauvre jeune homme s'en va, » mais il dit que çà lui fera plaiſir, s'il » vous fait ſes adieux, & qu'il a quel-

» que choſe d'important à vous dire ;
» mais que par rancune, vous ne vou-
» drez peut-être pas le venir voir, & il
» en tremble de peur ; voilà pourquoi il
» me charge de vous le demander. Sui-
» vant une coutume de la loi de natu-
» re, on ſupporte à un malade qui ſe
» meurt, toutes ſes fantaiſies ; & ſous
» votre reſpect ; vous qui êtes, à ce
» qu'il dit, muni d'un très-joli ſavoir-
» vivre envers tout le monde, vous au-
» riez dans le cœur une ame bien dure
» de refuſer ſi peu de choſe à un ami
» qui n'eſt pas ſans indifférence pour
» vous. C'eſt en conſéquence de ce que
» je vous attends pour vous préſenter
» à mon maître, afin que vous lui faſ-
» ſiez paſſer ſon envie de parler, & que
» vous le remontiez un peu ſur le ton
» de rire, lui qui faiſoit toujours quel-
» que bonne farce, & qui a maintenant
» l'air triſte comme le bonnet de nuit

» de feue ma grand'maman Robert qui
» eſt devant Dieu. Par maniere d'ac-
» quit, vous ferez mieux de lui don-
» ner, tout en cauſant par-ci, par-là,
» ſans que çà vous dérange, quelques
» bonnes embraſſades bien ſerrées,
» puiſqu'il s'eſt mis dans la tête que cela
» lui feroit du bien. Malgré çà, je dis
» qu'il faudra avoir l'attention de pren-
» dre garde de ne pas l'étouffer, parce
» qu'il eſt très-foible de tout ſon corps.
» Enfin, pour terminer, le tems preſ-
» ſe, puiſque les Chirurgiens conteſ-
» tent que d'un moment à l'autre il
» peut paſſer dans mes bras comme une
» chandelle. Voilà la ſeule raiſon pour-
» quoi il lui ſeroit de toute force impoſ-
» ſible d'attendre long-tems votre com-
» modité : or, ce qu'il en feroit, ce ne
» ſeroit pas du tout par impoliteſſe, ni
» par trop grande impatience ; mais
» c'eſt que, voyez-vous, quand celui

» d'en haut nous appelle, il faut, ſans
» tant de façons, quitter la compagnie.
» Voilà pourquoi, ſi vous le voulez je
» vous enverrai dès demain ſa voiture,
» dont il ne ſe ſert plus depuis qu'il n'a
» pas ſorti de ſon lit. Au moyen de quoi,
» je vous attend d'un pied ferme, avec
» lequel je ſuis très-reſpectueuſement,

» MONSIEUR LE CHEVALIER,

» Votre très-humble & très-obéiſ-
» ſant ſerviteur, ROBERT, ſon
» Valet-de-chambre. «

J'appellai Jaſmin : tiens, va-t-en tout-à-l'heure chez Mme. Montdeſir.... — Ah ! ah ! celle-là que vous faites toujours attendre ; car elle vous fait toujours demander. — Tu la remercieras de ſon billet, tu lui diras qu'elle préſente mes reſpects à la perſonne qui le lui a fait écrire ; & qu'elle faſſe tenir à cette perſonne la lettre que

voici.... Remarque qu'elle eſt ſignée Robert.... ou plutôt.... je vais la mettre ſous enveloppe.... tu me comprends ? c'eſt à Mme. Montdeſir qu'il faut remettre ceci. — Oui, Monſieur. — Delà, tu iras chez Mme. la Comteſſe de Lignolle..... — Ah ! cette jolie petite brune, ſi drôle, ſi alerte ! qui l'autre jour, dans le boudoir, vous a donné ce bon ſoufflet.... Il faut que cette femme-là vous aime bien, Monſieur ? — Oui, mais tu as trop de mémoire.... écoute : tu n'entreras pas chez Madame, tu demanderas ſon laquais la Fleur, tu lui diras que j'adore ſa maîtreſſe... — Puiſque vous me chargez de le lui dire, c'eſt qu'il le ſait déjà. — Il le ſait, tu as raiſon. — Bon. Il eſt donc néceſſaire que Monſieur la Fleur & moi nous ſoyons bons amis. Monſieur, ſi je lui propoſois un verre de vin ? — Propoſe-lui en deux.... à ma ſanté.... Jaſmin, tu

m'entends ? — Oh ! oui, Monſieur, vous êtes le plus aimable & le plus généreux... — Recommande à la Fleur de prévenir Mme. de Lignolle que je me rendrai chez elle, dès que j'aurai pu concerter avec Mme. de Fonroſe les moyens de reprendre mes habits de femme & de ſortir d'ici, ſans que le Baron me voie. — Très-bonne, cette commiſſion-là, je ne l'oublierai pas. — Enfin, tu iras chez M. le Comte de Roſambert.... — Tant mieux. C'eſt encore un garçon bien jovial, celui-là !... je m'ennuyois de ne le plus voir. — Juſmin, ſi tu voulois m'écouter !.... tu parleras à Robert ſon valet-de-chambre ; tu lui annonceras, que malgré ma foibleſſe, j'irai voir ſon maître dès demain. J'accepte l'offre qu'il me fait de ſa voiture. Robert n'a qu'à me l'envoyer à dix heures du matin. — Oui, Monſieur. — Eh bien ! tu pars ? — Sans

doute. — Quoi Jaſmin ! chez Mme. de Lignolle avec ma livrée ? — Vous avez raiſon. L'habit bourgeois, nigaud que je ſuis ! l'habit bourgeois ! — Jaſmin, tu diras par-tout que je n'ai pas répondu par écrit, parce que je me ſentois trop fatigué. — Oui, Monſieur.. — Attends donc. Si Monſieur de Belcour demande où tu es, je répondrai que je t'ai envoyé chez M. de Roſambert, nous ne lui parlerons pas des deux autres commiſſions. — Sans doute ! des affaires de femmes, çà ne regarde que vous. Il ne faut pas que M. votre pere entre là dedans.... Ah çà, mais il trouvera que j'ai été long tems dehors ! il me fera de mauvaiſes raiſons ! — Eh bien ! mon cher, écoutez patiemment, & ſur-tout, ne répondez pas. — Vraiment, voilà ce qui me coûte. Je n'aime pas qu'on me gronde, quand je fais mon devoir. — Vous ſerez défendu par

le témoignage de votre conſcience, imbécille! & puis, ne veux-tu rien ſouffrir pour moi? — Pour vous, Monſieur! je gagnerois une fluxion de poitrine, & j'endurerois cent mauvais propos; vous allez voir!

Mon généreux domeſtique me tint parole: il revint en nage, & loin de ſe permettre ſeulement un murmure, quand le Baron l'accuſa de lenteur, il avoua noblement qu'il s'étoit amuſé ſur ſa route. O! mon bon Jaſmin, que ne donneroient pas quantité de jeunes gens de famille pour avoir un ſerviteur comme vous!

M. de Belcour, ce ſoir-là, ne quitta ma chambre que lorſqu'il me vit endormi. Mes chagrins me réveillerent à la pointe du jour. La Marquiſe eut un ſoupir; mon Eléonore pluſieurs regrets bien vifs; Sophie, mille ſouvenirs doux & cruels. Mais quelle fut mon inquié-

tude, lorſque voulant relire la lettre de ſon raviſſeur, je ne la trouvai plus! Je me fis rapporter mes habits de femme, je fouillai dans toutes les poches; le précieux papier n'y étoit point. Ah! je l'ai ſans doute laiſſé chez Mme. de Lignolle!... & s'il eſt tombé dans ſes mains! grands Dieux!

Les gens de Roſambert me vinrent chercher de très-bonne heure. Ce fut Robert qui m'ouvrit la chambre-à-coucher de ſon maître. Vous pouvez lui parler un peu, me dit-il triſtement, il n'eſt pas encore tout-à-fait mort; mais il ne le portera pas loin, le pauvre jeune homme! il avoit tout-à-l'heure une fievre de cheval. Oh! je vous en prie, Monſieur, ne le gênez dans aucune de ſes idées, dites tout comme il dira..... à qui parlez-vous ainſi tout bas, demanda le Comte, d'une voix preſque éteinte? Le valet-de-chambre répondit:

c'eſt Monſieur le Chevalier de Faublas... Dès qu'il eut entendu mon nom, Roſambert ſouleva ſa tête avec effort; & ce ne fut pas ſans peine qu'il balbutia ces mots : je vous revois ! j'aurai donc la conſolation de pouvoir vous confier mes derniers ſentimens ! Venez Faublas, approchez-vous..... ſans partialité, convenez-en : n'eſt-elle pas bien ſauvage & bien romaneſque, cette pointilleuſe amazone qui, pour une plaiſanterie de ſociété, met au tombeau l'un de ſes plus conſtans adorateurs ?

Ici Roſambert s'anima; ſa prononciation d'abord foible, lente & gênée, devint tout-à-coup ferme, breve & diſtincte. Cette Mme. de B*** continua-t-il, cette Mme. de B*** qui connoît ſi bien le monde & ſes uſages, la galanterie & ſon code, les droits de notre ſexe & les priviléges du ſien, ne pouvoit-elle point en conſcience calculer

que,

que, grace au ſuccès de mon dernier attentat, nous demeurions elle & moi, parfaitement quittes l'un envers l'autre? Seulement punie comme elle avoit offenſé, ne pouvoit-elle point s'avouer tout bas que nous nous devions équitablement le mutuel oubli des petites noirceurs dont la premiere elle avoit égayé le grand œuvre de notre rupture en une ſoirée conſommée; & par leſquelles enſuite, autoriſé de ſon exemple, je m'étois cru permis d'amener notre raccommodement fait & rompu dans la même nuit, dans le même inſtant? Comment donc ſe fait-il qu'oubliant la loi générale & ſes propres principes, elle ait pris cette étrange réſolution de venir comme une folle, au péril de ſa vie ſi chere aux amours, attaquer la mienne qui ne leur étoit pas tout-à-fait indifférente? Qui lui a ſuggéré ce deſſein vraiment infernal? l'honneur? ce

n'eſt pas où j'ai frappé Mme. de B***, qu'elle ſe ſeroit jamais aviſée de placer le ſien ; elle poſſède trop à fond la ſcience très-différente des mots & des choſes. C'eſt donc le démon de l'amour propre ! Celui-là, je ne l'ignorois pas, ne rencontra jamais de femme humiliée qui ne fut prête à ſuivre aveuglément ſes plus ſots conſeils. Cependant je n'aurois pas deviné qu'il eût aſſez d'empire pour déterminer une belle Dame à tuer quiconque pourroit ſe glorifier d'avoir remporté ſur elle quelqu'avantage, dont ſon petit orgueil ſe fût trouvé bleſſé..... Mon ami, je n'ai, je vous proteſte, par rapport à Mme. de B***, qu'un regret, celui de lui avoir fait une trop douce injure. Néanmoins je ne prétends pas dire que ma conduite fut, en cette occaſion, tout-à-fait exempte de reproche ; mais je ſoutiens que vous ſeul, aviez le droit de vous en plaindre.

Faublas, que voulez vous ! je fus entraîné, je ne vis que le doux plaiſir de rejoindre l'artificieuſe perſonne comme elle m'avoit échappé : par vingt détours plaiſamment perfides. Les conſidérations qui m'auroient pu retenir, ne ſe préſenterent ſeulement pas à mon eſprit entiérement préoccupé de ſes bizarres projets de vengeance ; & ce ne fut qu'après avoir repris ma maîtreſſe, que je me reconnus coupable de quelques torts envers mon ami. Quel châtiment terrible a cependant ſuivi la plus excuſable des fautes ! quel ennemi s'eſt chargé de la querelle de Faublas ! & comme il l'a vengée ! hélas ! Roſambert, pour vous avoir étourdiment donné quelques paſſagers chagrins, méritoit-il de mourir à vingt-trois ans ! & de mourir de la main d'une femme !

Ces dernieres paroles furent prononcées d'une voix ſi foible, que j'eus

beſoin de toute mon attention pour les entendre. La pitié naturelle au cœur des jeunes gens, vint émouvoir mon cœur : Roſambert, mon cher ami, je vous plains. — Ce n'eſt pas aſſez, me répondit-il. Il faut que vous me pardonniez.... — oh ! de toute mon ame ! — & que vous me rendiez votre amitié premiere..... — avec bien du plaiſir. — Et que vous veniez me voir tous les jours, juſqu'à celui qui doit terminer... — Quelle idée ! la nature à notre âge a tant de reſſources ! eſpérez..... — vraiment ! on eſpere toujours, interrompit-il ; mais cela n'empêche pas qu'il ne faille un beau matin prendre congé de ſes amis.... Faublas, répétez-moi que vous me pardonnez.... — je vous le répete. — Que vous m'aimez comme autrefois. — Comme autrefois. — Donnez-m'en votre parole d'honneur. — Je vous la

donne. — Sur-tout, promettez-moi que ſans en rien dire à la Marquiſe, vous me viendrez voir exactement juſqu'à mon dernier jour. — Roſambert, je vous le promets. — Foi de Gentilhomme?—foi de Gentilhomme. Eh bien, s'écria-t-il gaiement, vous me ferez encore plus d'une viſite.... Allons, Robert, ouvre les volets, tire les rideaux, viens me mettre ſur mon ſéant..... Chevalier, vous ne me complimentez pas! mon valet-de-chambre n'eſt-il pas un homme à talent? Que dites-vous de ſon ſtyle; ſavez-vous bien que ſa lettre m'a coûté dix minutes de méditation profonde! Hier les médecins m'ont annoncé qu'ils répondoient de moi: Monſieur Robert tout de ſuite a pris la plume..... Eh bien! Faublas, pourquoi donc cet air ſérieux & froid? Seriez-vous fâché d'être ſûr que cette fois encore j'en reviendrai?

Lorſqu'aujourd'hui vous me pardonniez, étoit-ce à condition que je me ferois enterrer demain? trouveriez-vous qu'elle ne m'a pas aſſez puni, l'héroïque femme qui m'a terraſſé? Pour que vous fuſſiez bien vengé, falloit-il néceſſairement qu'elle me tuât? je ne l'ai pas tuée, moi, lorſque je tenois ſa vie dans mes mains. Je l'ai ſeulement bleſſée, la délicate perſonne; doucement bleſſée, oh! bien doucement! j'étois ſûr qu'elle n'en mourroit pas..... mais je ſuis très-fâché qu'elle ſe ſoit affligée de ſon petit malheur, au point d'en perdre la tête. Parce que je l'avois une fois vaincue dans ſon art même, falloit-il que déſeſpérant à jamais des armes de ſon ſexe, elle prît celles du mien pour m'attaquer? il eſt vrai qu'elle vient de s'acquérir l'immortelle gloire d'avoir preſque démis l'épaule de M. de Roſambert: il y a ſans doute

à cela beaucoup d'honneur pour elle, mais du profit ? je n'en vois point. Tenez, Faublas, je vous le dis en confidence, & quelque jour peut-être la Marquiſe elle-même daignera vous l'avouer : en changeant la nature de nos combats, Mme. de B*** s'eſt fait encore plus de mal qu'à moi. L'amour, quand il excite entre deux jeunes gens de différent ſexe une vieille querelle, a grand ſoin de la rajeunir. Toujours il la renouvelle, pour ne la terminer jamais. Les deux charmans ennemis, devenus irréconciliables, ne ceſſent de ſe pourſuivre, de ſe joindre & de ſe combattre. Or, tout le monde le ſait, dans cette lutte que l'on croiroit inégale, ce n'eſt pas le plus foible adverſaire qui triomphe le moins ſouvent. Si quelquefois laſſée, la guerriere un inſtant chancelle, le trop heureux athlete s'épuiſe au ſein de la victoire ; &

ce n'eſt pas lui qui peut jamais diſſimuler une défaite, ni la pallier de quelques excuſes, ni ſe relever plus redoutable après une chûte. Hélas! c'en eſt fait! je ne dois plus ainſi meſurer mes forces avec Mme. de B***. L'inſenſée! elle a confié nos intérêts & ſa vengeance au cruel dieu de la guerre. Venus ne nous appellera plus enſemble à ſes doux exercices! c'eſt Mars qui va déſormais nous ordonner les combats..... les combats ſérieux & ſanglans! nous aurons donc à la place des amours, les furies pour témoins; & pour champ-de-bataille, un grand chemin au lieu d'un boudoir. Et nos armes même, ces armes courtoiſes dont elle & moi faiſions corps-à-corps un ſi loyal uſage, elles ſeront échangées contre des piſtolets meurtriers, qui de loin vous..... — des piſtolets! Comment! vous retournerez à Compiegne?..... — Si j'y retournerai!

quelle demande! — Quoi! Roſambert, vous irez vous battre avec une femme! — avec une femme? vous plaiſantez : c'eſt un grenadier que cette femme là! d'ailleurs, j'ai promis... *j'ai promis*, Faublas, *il n'importe à quel dieu.* — Quoi, Roſambert, vous irez expoſer vos jours, pour menacer!... — votre avis, Faublas, eſt donc que je n'y ſuis point en conſcience obligé? — certainement! — eh bien! raſſurez-vous. C'eſt le mien auſſi. J'eſtime que nos plus ſcrupuleux caſuiſtes ne me croiroient pas tenu de remplir un engagement ridicule & cruel, arraché par la force & ſurpris par la ruſe; j'aime mieux laiſſer mon héroïque adverſaire ſe glorifier de ma défaite, que d'aller me commettre avec une femme, pour l'envoyer dans l'autre monde & retourner chez l'étranger. Vous le ſavez d'ailleurs, je n'aime pas le ſang, je haïs

de coquetterie ne l'égayent pas? Cette Miladi Barington, par exemple, c'eſt une Vénus; mais... tenez, je me ſens aujourd'hui trop fatigué, demain je vous conterai l'hiſtoire de notre éternelle liaiſon qui dureroit encore, ſi je n'en avois hâté la fin par une plaiſanterie neuve & piquante (1). Chevalier, pourſuivit-il en me tendant la main, j'avois beſoin de vous revoir.... & de revoir la France. Mon heureuſe patrie, je le vois bien, eſt l'unique patrie des plaiſirs. Nous n'avons pas le droit de juger nos Pairs, mais chaque matin nous commençons, à la toilette d'une jolie Dame, le procès du roman de la veille & de la piece du lendemain. Nous

(1) Lecteur, vous ſaurez cette anecdote, s'il m'eſt jamais permis d'écrire l'hiſtoire de Roſambert. Alors auſſi je pourrai probablement vous apprendre les aventures de Dorothée. Maintenant, cela m'eſt encore défendu. *Le tems préſent eſt l'Arche du Seigneur.*

ne

ne haranguons pas nos Parlemens, mais nous allons le soir décider au spectacle, & trancher dans les cercles: nous ne lisons point de milliers de gazettes au mois; mais la chronique scandaleuse de chaque journée réjouit nos soupers trop courts. Ce n'est pas, je l'avoue, par la noblesse de leur port & la dignité de leur maintien, que nos Françoises ordinairement se distinguent; elles ont ce qui se fait admirer moins & rechercher davantage: la taille, la figure, la vivacité des nymphes; l'abandon, le goût, la légéreté des graces: elles ont en naissant l'art de plaire & de nous inspirer à tous, le desir de les aimer toutes. Il est vrai qu'on peut leur reprocher d'ignorer en général ces grandes passions, qui, dans moins de huit jours à Londres, vous mettent une romanesque héroïne au tombeau; mais ce sont elles qui savent

comment on doit commencer une intrigue & la finir à tems. Ce ſont elles qui ſavent provoquer par l'étourderie, éluder par la ruſe, avancer pour combattre, reculer afin d'attirer, précipiter leur défaite quand il s'agit de l'aſſurer, la différer lorſqu'il ne faut qu'en augmenter le prix, accorder avec grace, refuſer avec volupté, tantôt donner & tantôt laiſſer prendre, continuellement exciter le deſir, ſe garder de jamais l'éteindre, ſouvent retenir un amant par la coquetterie, le ramener quelquefois par l'inconſtance, le perdre enfin avec réſignation, ſinon l'éconduire avec adreſſe, ſoit caprice ou déſœuvrement le reprendre, & le reperdre ſans humeur, ou ſans ſcandale le quitter encore. Ah! j'avois beſoin de revoir mon pays. Oui, chaque jour j'en ſuis plus convaincu, c'eſt dans mon pays ſeulement, qu'il me ſera donné de retrou-

ver des maîtreſſes tour-à-tour volages & tendres, frivoles & raiſonnables, emportées & ſages, timides & hardies, réſervées & foibles ; des maîtreſſes qui poſſédant le grand art de ſe reproduire à chaque inſtant ſous une forme différente, vous font goûter mille fois, au ſein de la confiance, les plaiſirs piquans de l'infidélité ; des maîtreſſes diſſimulées, trompeuſes & même un peu perfides; uſagées, ſpirituelles, adorables comme Mme. de B***. Ce n'eſt qu'aux heureuſes femmes de Verſailles & de Paris, qu'il eſt permis de rencontrer des jeunes gens élégans ſans prétention, beaux ſans fatuité, complaiſans ſans baſſeſſe, ſouvent indiſcrets, mais par légéreté ſeulement; inconſtans, mais par occaſion ; ſéducteurs, mais pas inſtinct ; d'ailleurs infatigables avec une figure efféminée, avec un air modeſte entreprenant juſqu'à la témé-

rité ; des jeunes gens qui n'ayant jamais trop présumé ni de leur vive ardeur, ni de l'opportunité des lieux, ni de la facilité des personnes, surprennent celle-ci par les grands sentimens, celle-là par la gaieté, cette autre par l'audace ; la défiante & craintive *Emilie* dans son sallon même où chacun peut entrer à toute heure ; la coquette *Arsinoé*, non loin du lit conjugal où veille le jaloux ; l'innocente *Zulma*, jusqu'au fond de l'étroite alcove où sa vigilante maman vient de s'assoupir ; des jeunes gens qui favorisés de la sensibilité la plus expansive, peuvent très-bien idolâtrer deux ou trois femmes à la fois ; des amans enfin ! des amans accomplis, comme Faublas & comme ... j'allois, Dieu me pardonne ! citer Rosambert ; mais je m'arrête ; ce seroit, je le sens, profaner deux grands noms que de leur associer mon nom trop peu digne.

A ce galant tableau, je reconnus le pinceau de Roſambert, & je ne pus m'empêcher de ſourire. Mon ami, ferai-je ſeul les frais de la converſation ? pourſuivit-il ; allons, aſſeyez-vous & parlez donc à votre tour. Dites-moi ; la belle Sophie, qu'eſt-elle devenue ? — Hélas ! — malheureux époux, je vous entends . . . & de ſa rivale, qu'en faites-vous ? — de ſa rivale . . . de ſa rivale . . . mais . . . — bon ! s'écria-t-il en riant, il va me demander laquelle ! cela doit être. Il entre dans le monde avec tous les moyens de s'y diſtinguer ; & ſa premiere aventure le met encore en évidence ! il faut bien que les femmes ſe l'arrachent ! heureux mortel ! . . . eh bien ! voyons ? Les rivales de Sophie, combien ſont-elles ? — Elles ſont une, mon ami. — Une ! quoi, la Marquiſe vous retient toujours enchaîné ? — la Marquiſe ? . . . tenez,

Monſieur le Comte, laiſſons la Marquiſe ; je n'aime point à vous entendre parler d'elle.

Le ton de ma réponſe annonçoit un mouvement d'humeur qui fut bientôt calmé, car j'aimois encore Roſambert, & ſa gaieté me ſéduiſoit toujours. Mais en vain me fit-il cent queſtions pour apprendre ce qui m'étoit arrivé depuis notre ſéparation, j'eus le courage de lui refuſer toute eſpece de confidence : la confiance n'étoit pas revenue. Voilà bien de la diſcrétion perdue, me dit-il enfin quand il me vit prêt à ſortir : ſongez donc que ſans avoir ſeulement beſoin de le demander, je ſaurai déſormais tout ce que vous faites. Grace à moi, grace à la Marquiſe, & ſur-tout grace à vos mérites, ajouta-t-il en riant, car je ne prétends en rien porter atteinte à votre gloire ; grace à vos mérites, vous voilà maintenant un perſon-

nage trop conſidérable pour que le public ne s'informe pas curieuſement de ce que vous devenez ; mais en attendant qu'il m'ait appris vos bonnes fortunes, Chevalier, je crois devoir vous le répéter : ſi vous aimez votre épouſe, défiez-vous de Madame de B***. Votre épouſe, je le gagerois, n'aura jamais de plus redoutable ennemie... Adieu, Faublas, à demain, car je compte ſur votre parole : & la Marquiſe, ſouvenez-vous-en bien, doit ignorer que votre amitié m'eſt rendue. Adieu.

Un billet de Madame Montdeſir arriva chez moi comme je venois d'y rentrer. La Marquiſe me faiſoit dire que le Comte, dont les médecins avoient dès la ſurveille permis le tranſport, ne devoit pas être auſſi mal que me l'annonçoit la prétendue lettre du prétendu valet-de-chambre. Madame de B*** me prioit en conſéquence de vouloir bien

ne pas faire à M. de Roſambert, la viſite ſollicitée. — Je... je ne la ferai pas... dites que je ne la ferai pas. Telle fut l'inſidieuſe réponſe que remporta le tardif commiſſionnaire.

Cependant le ſouvenir de Sophie me pourſuivoit ſans ceſſe, & mille regrets, dès que j'étois ſeul, venoient m'aſſaillir : j'avouerai néanmoins que le doux eſpoir d'embraſſer bientôt mon Eléonore, & peut-être auſſi, car le moyen de cacher à mes confians lecteurs, la moitié de mes ſentimens ! peut-être auſſi le vif deſir de revoir la Marquiſe, adouciſſoient un peu mon infortune & contribuoient à me rendre des forces. Les fréquens meſſages de *la Fleur* & *de Juſtine*, m'annonçoient aſſez que j'étois des deux côtés, attendu avec une impatience preſqu'égale ; mais hélas ! ſi jamais vous avez ſenti combien les paſſions contrariées deviennent plus

ardentes, plaignez l'amant de Mme. de Lignolle & l'ami de Mme. de B***. M. de Belcour, touché des maux qu'il m'étoit permis d'avouer, mais insensible à mes peines secretes, déploroit avec moi la perte de Sophie, & fermoit l'oreille aux plaintes mal étouffées que m'arrachoit l'absence d'Eléonore. Malgré mes sollicitations indirectes, malgré les représentations de la Baronne, mon pere, cette fois inexorable, s'obstinoit à ne me laisser aucun moment de liberté. Il venoit le matin s'établir dans mon appartement & m'accompagnoit le soir à la promenade. Ce fut ainsi que ma lente convalescence fut prolongée de huit mortels jours.

Le neuvieme étoit le Vendredi d'avant Pâques : une superbe matinée promettoit que le dernier jour de *Longchamps* seroit magnifique. Mme. de Fonrose qui vint dîner avec nous, proposa la pro-

menade au bois de Boulogne : nous emmenerons le Chevalier, dit-elle à mon pere. Trop malheureux pour rechercher les plaiſirs bruyans, j'allois m'en défendre : un regard de la Baronne m'avertit qu'il falloit accepter ; & M. de Belcour nous ayant un inſtant quittés, Mme. de Fonroſe me fit cette confidence d'autant plus agréable, qu'elle étoit moins prévue : elle y va, parce qu'elle eſpere que vous y viendrez. — La Comteſſe ? — Eh ! qui donc ? vous aimeriez peut-être mieux que ce fut la Marquiſe ? — Non, non. La Comteſſe ! j'aurai le bonheur de la voir ! — De la voir, c'eſt là tout ce que vous demandez ? — Tout ce que je demande..... oui.... puiſqu'il eſt impoſſible de... — De ! interrompit-elle en me contrefaiſant. Et s'il n'étoit pas impoſſible de ?... — Je ſerois dans les cieux ! — Dans les cieux ! répéta-t-elle encore en affectant le même ton

que moi ; eh bien ! vous irez ! ... dans les cieux ! ... Mais pour cela, convenons auparavant de ce que vous avez à faire ſur la terre. D'abord, ne vous aviſez pas de vous enfermer dans une ſombre berline avec cette ennuyeuſe Mme. de Fonronſe & cet importun Baron de.... Vous n'écoutez point ? — Si fait, de toutes mes oreilles ! — Je le crois, il tremble d'impatience ; il a l'air de vouloir dévorer mes paroles ... Vous arriverez ſur votre alezan. Quand vous aurez fait une centaine de caracoles à quelque diſtance du cabriolet où ſera votre amie, quand la Comteſſe aura pu s'énivrer tout à ſon aiſe du plaiſir de vous voir, avec une grace infinie manier votre joli cheval ; le ſien qu'elle gouvernera plus mal, ou mieux, prendra tout-à-coup le mors aux dents. D'abord, ſans vous ébranler, vous ſuivrez de l'œil la fugitive voiture, mais un moment

une place dans sa voiture, jusqu'au-delà de la *grille de Chaillot*. Ce fut encore plus loin, ce fut à l'entrée du bois même que Jasmin alla m'attendre avec mon cheval. Le Baron à l'instant où je quittois son carrosse, reconnut la *Porte-Maillot*, & comme s'il eût pressenti la rencontre hasardeuse que j'allois faire : voilà, dit-il avec un profond soupir, un endroit qui sera toujours présent à ma mémoire ; j'y ai passé un des momens les plus pénibles & les plus doux de ma vie.

Aussi-tôt je cherchai Mme. de Lignolle & je ne tardai pas à la rencontrer, & bientôt elle vit, avec une joie difficile à rendre, elle vit son amant passer auprès de sa voiture. Vous, jeunes gens, qui jouissez des triomphes de Faublas, préparez-lui vos plus grandes félicitations. Lui, qu'énivroit déjà le plaisir d'admirer la Comtesse & d'être admiré d'elle, eut

encore le bonheur d'entendre pluſieurs perſonnes, en la regardant, s'écrier : oh ! la charmante petite femme ! S'ils m'avoient donné quelque attention, ceux qui lui faiſoient ce compliment ſi doux à mon oreille, ils auroient pu remarquer que je les remerciois par un ſourire, par un ſourire orgueilleux qui ſembloit leur répondre : c'eſt mon Eléonore cependant ! elle eſt à moi, cette femme que vous trouvez charmante ! & ſans m'en appercevoir, je répétois : charmante petite femme ?... charmante !.. Il eſt bien pour elle, cet éloge ! pour elle ſeule ! ſes habits, ſa voiture, ſes gens ne le partagent pas..... ſes gens ? elle n'a qu'un domeſtique : le confident de nos amours, le diſcret *la Fleur*. Sa voiture ? c'eſt tout uniment le petit cabriolet qui me l'amena dans la forêt de Compiegne. Ses habits ? ils ne ſont jamais ni recherchés, ni riches, mais

toujours frais & jolis. Elle eſt venue ici comme elle reſte chez elle, parée ſurtout de ſes attraits. Comme elle lui va bien, cette robe de linon, moins blanche que ſa peau ! que j'aime à lui voir, au-lieu de diamans, ces fleurs, touchans ſymboles de ſon adoleſcence à peine commencée : ces violettes printanieres & ce précoce bouton de roſe qu'on diroit ſans aucun art jettés dans ſa chevelure. Ah ! juſqu'au milieu des pompes du monde, que j'aime à reconnoître dans les plus ſimples atours & dans le plus modeſte équipage, la bienfaitrice de mille vaſſaux !

Mais dans la longue & double file des voitures, où le haſard perſécuteur lui avoit-il fait prendre une place ? le ſuperbe *wiski* dont elle eſt précédée, quelle déeſſe porte-t-il ? quelle nymphe occupe le brillant phaëton qui vient immédiatement après la Comteſſe ?

Je vais d'abord au magnifique char : une femme ſuperbe y paroît dans tout le faſte de ſa parure, dans tout l'éclat de ſa beauté. Sa premiere vue impoſe à tous le ſilence de l'admiration ; les courtes exclamations de l'enthouſiaſme s'élevent enſuite ; puis ſuccède un léger murmure, puis on entend chacun ſe répéter : oui, la voilà, c'eſt elle, c'eſt la Marquiſe de B*** !

Qui lui diſputoit cependant les honneurs de Lonchamps ? la jolie femme du Phaëton. Négligemment aſſiſe dans une conque lilas plaquée d'argent, elle manie avec abandon des guides ſi riches, qu'on ne croit point que ſes mains délicates puiſſent long-tems en ſoutenir le poids. Elle paroît en ſe jouant, retenir quatre chevaux iſabelle, à tous crins, ſuperbement enharnachés, couverts de rubans & de fleurs ; quatre fringans chevaux qui relevant

fiérement leurs têtes, & de leurs pieds frappant la terre, & couvrant leurs mors d'écume, semblent s'indigner qu'une femme & un enfant (1) aient la témérité de les conduire. Tout le monde voit bien que la nymphe a moins de contenance que de manieres, & moins de fraîcheur que d'éclat; mais perſonne ne ſauroit dire s'il y a plus d'indécence dans ſon maintien, que de friponnerie ſur ſa figure; s'il y a plus de richeſſes que d'élégance dans le luxe effréné de ſon équipage & de ſes habits. Cependant, ô † Mme. de B***; cette femme maintenant chargée de panaches, de diamans & de broderies, promenée ſur un char triomphal, environnée de jeunes Seigneurs & pourſuivie des joyeux applaudiſſemens de

(1) Le Jockei, monté ſur l'un des deux premiers chevaux.

la multitude ; pouvez-vous deviner que c'eſt la petite fille qui fut pendant un an votre ſervante ? M. de Valbrun s'eſt donc ruiné !

Je paſſai pluſieurs fois devant le wiski de Mme. de B*** : elle eut l'air de ne me pas voir, j'eus la diſcrétion de ne la pas ſaluer ; mais curieuſe apparemment de ſavoir ſi j'étois là pour elle, la Marquiſe promena de toutes parts ſes regards inquiets. En ſe retournant elle reconnut dans ſon cabriolet modeſte Mme. de Lignolle qu'elle honora d'un gracieux ſourire, & ſur ſon char de triomphe Madame Montdeſir, qu'elle humilia d'un coup-d'œil protecteur. Il y a tout lieu de penſer que Mme. de B***, ſi près de la Comteſſe dont elle connoiſſoit les jalouſes vivacités, & non loin de Juſtine qui pouvoit ſe permettre quelques familiarités impruden-

tes, ne ſe crut pas en ſûreté. Ce qui eſt du moins certain, c'eſt qu'à l'inſtant même elle ſortit des rangs pour aller prendre la file un peu plus haut. Peut-être auſſi fut-elle déterminée à cette eſpece de fuite, parce qu'elle apperçut de loin ſon mari qui ſembloit piquer droit vers moi.

Mon premier mouvement fut de rebrouſſer chemin, pour éviter le malencontreux Chevalier; mais par réflexion, craignant ſans doute aſſez mal-à-propos qu'il ne me ſoupçonnât d'une lâcheté, je pris le parti de continuer ma route. Je crus même devoir ne plus aller qu'au petit pas & regarder fiérement l'ennemi qui s'approchoit. J'étois pourtant bien réſolu, comme on le devine, à laiſſer paſſer M. de B***, s'il ne m'abordoit pas.

Il m'aborda : je ſuis, Monſieur le Chevalier, charmé du haſard..... —

N'achevez pas, Monſieur le Marquis, je vous entends : mais que ſignifie ce mot haſard, je vous en prie? Il n'eſt pas, ce me ſemble, tout-à-fait impoſſible de me rencontrer dans le monde, & quiconque d'ailleurs a quelque choſe de preſſant à me dire, eſt toujours ſûr de me trouver chez moi. — Vraiment! je voulois y aller chez vous! — Qui a pu vous en empêcher? — Qui! ma femme. — Eh bien, Monſieur, vous croyez donc que Mme. la Marquiſe a mal fait? — Pas trop mal, dans un ſens. Elle avoit ſes raiſons..... — Ses raiſons? — pour m'engager à ne pas vous faire ma viſite ; moi j'avois les miennes pour deſirer du moins de vous joindre quelque part, Monſieur le Chevalier. — La rencontre eſt donc, comme vous diſiez tout-à-l'heure, fort heureuſe. — Oui, parce que je vais avoir avec vous une nouvelle

explication..... — Ah tout-à-l'heure, ſi vous le voulez, Monſieur le Marquis ! — De tout mon cœur. — Sortons de la foule. — Sortons..... mais je vous demande bien pardon. — & de quoi ?

En m'en allant, je crus ne pouvoir pas me diſpenſer de ſaluer Mme. de Lignolle, & de tâcher de lui faire comprendre par mes ſignes que j'allois bientôt revenir.

Vous regardez ſans ceſſe de ce côté, reprit M. de B***. C'eſt apparemment cette jolie femme du Phaëton qui vous occupe ? Je vous dérange. — Ah ! laiſſez donc la plaiſanterie, Monſieur le Marquis. — Je ne plaiſante point !.... Arrêtons-nous ici. — Ici ! nous ſerons mal. — Pourquoi ? perſonne ne nous entendra. — Mais tout le monde pourra nous voir ! — Qu'importe ? — Qu'importe !..... Enfin, comme il vous plaira, Monſieur..... vous avez donc vos

piſtolets ? — mes piſtolets ? — ſans doute. Ni vous ni moi n'avons d'épées. — Eh ! pourquoi donc faire, des piſtolets & des épées ? M. le Chevalier ? — Comment ! pourquoi faire ? Eſt-ce qu'il n'eſt pas queſtion de nous battre ? — nous battre ! au contraire, Monſieur. C'eſt que je me repens de m'être déjà battu avec vous. — Bon ! — je me repens de vous avoir fait une mauvaiſe querelle. — Ah ! — d'avoir cauſé votre exil. — Ah ! ah ! — & par ſuite, votre empriſonnement. — Monſieur le Marquis !..... vous conviendrez que je ne pouvois pas deviner cela ! — voilà pourquoi je vous cherche, depuis que vous êtes ſorti de la Baſtille. — En vérité, vous êtes trop bon. — Et comme je vous l'ai dit, j'aurois même été chez vous, ſi ma femme..... — Madame la Marquiſe a très-bien fait de vous le déconſeiller ; c'eût été pouſſer

trop loin..... — je ne ſais pas ! un galant homme ne ſauroit trop vîte & trop bien réparer une offenſe. Voilà mon avis, à moi. Tenez, vous en avez fait la fâcheuſe expérience : je ſuis vif, je m'emporte ſur un mot, je me fâche avant de m'expliquer ; mais l'inſtant d'après je reviens & je conviens franchement de mes torts. Oh ! tous mes amis vous le diront : je gagne à être connu, je ſuis dans le fond un bon diable. — Vous m'en voyez convaincu. — Bien ! mais dites que vous me pardonnez. — Vous vous moquez ! — dites-le, je vous en prie. — Jamais ! jamais je ne pourrai..... — Vous ne me pardonnerez jamais ? — Ce n'eſt pas cela que..... — écoutez-moi. Je vous ai avoué mes torts, je ne dois pas non plus vous diſſimuler mes ſervices : c'eſt moi qui vous ai fait ſortir de la Baſtille. — Vous, Monſieur le Marquis.

Marquis. — Moi-même. Je me ſuis mis aux genoux de ma femme, pour obtenir d'elle qu'elle ſollicitât votre liberté. — Et vous avez pu l'y réſoudre ? — Vraiment ! ce n'a pas été ſans peine ! mais il faut lui rendre juſtice : enſuite elle a pris cette affaire à cœur autant que moi. Elle a preſſé le nouveau Miniſtre avec une ardeur dont vous n'avez pas d'idée ! — On dit qu'elle eſt bien avec le nouveau Miniſtre ? — au mieux ! ils s'enferment enſemble pendant des heures entieres..... c'eſt une femme de mérite que ma femme..... je la connoiſſois bien quand je l'ai épouſée ; ſa figure promettoit beaucoup, & la Marquiſe a tenu tout ce que promettoit ſa figure..... A propos, ſi vous deſirez quelqu'emploi, quelque penſion, quelque lettre-de-cachet !..... — ſenſiblement obligé. — Vous n'avez qu'à parler ! Mme. de B*** aura une

converſation particuliere avec.... — Je vous tends mille graces! — Pour en revenir à nous..... mais vous ne m'écoutez point? — Je regarde là-bas cette vieille Dame!..... N'eſt ce pas la Marquiſe d'Armincour? — Je ne connois pas. — Oui, c'eſt elle;... Monſieur le Marquis, ne tournons plus les yeux de ce côté là. — J'entends! vous ne vous ſouciez pas d'être obligé d'aller faire votre cour à cette douairiere? — pas infiniment. — Pour en revenir à nous, je vous ai donc fait ſortir de la Baſtille: & puis, n'avois-je pas eu déjà ce que je méritois? ne m'aviez-vous pas donné ce fier coup d'épée... — Je ne me conſolois pas d'y avoir été forcé, je vous aſſure. — Oh! c'étoit un maître coup d'épée, celui-là! ſavez-vous bien que j'en ai penſé mourir? — C'eût été pour moi, je vous en donne ma parole d'honneur, un éternel ſujet

de chagrin. — Vous ne m'en vouliez donc pas? — pas du tout. — Comment en ce cas là, refuſez-vous aujourd'hui de me pardonner? — Moi, je ne demande pas mieux. — M. le Chevalier, j'en ſuis ravi d'aiſe! — Et vous Monſieur le Marquis, vous me pardonnez donc auſſi? — Si je vous pardonne, mais de l'aveu de ma femme elle-même, vous n'avez eu dans toute cette affaire, que de très-légers torts avec moi... & avec elle... mais très-légers.

Cette converſation qui d'abord ne m'avoit paru que fâcheuſe, m'amuſoit maintenant & piquoit ma curioſité; mais je ſentois que Mme. de Lignolle, déjà très-étonnée de mon départ, devoit attendre mon retour avec une mortelle impatience, & pourroit, s'il tardoit long-tems, faire une étourderie : Monſieur le Marquis, nous voilà d'accord, rentrons dans la foule.

— Nous cauſerions ici plus à notre aiſe. — Nous ſerons tout auſſi bien là bas. — Je le diſois bien que la jolie fille lui tenoit au cœur, s'écria M. de B***.

En effet, ce fut auprès de la Demoiſelle du Phaëton, que je le reconduiſis, mais ce fut la Dame du cabriolet qui s'attira tous mes regards; & je n'ai pas beſoin de vous dire qu'elle parut enchantée de me revoir; cependant il m'étoit aiſé de m'appercevoir que cet étranger dont elle me voyoit ſuivie, l'inquiétoit. Mme. Montdeſir auſſi parut exceſſivement flatée du nouvel hommage que j'avois l'air de lui rendre, en revenant une ſeconde fois groſſir le nombre de ſes adorateurs; mais auſſitôt qu'elle eut reconnu ſon ancien maître dans le cavalier qui m'accompagnoit, elle étouffa quelques éclats de rire, pour lui lancer comme à moi, des

coups-d'œils très-significatifs. Cependant le Marquis revenant à sa premiere idée, me disoit :

Vous n'avez eu par rapport à la Marquise & par rapport à moi, que des torts très-légers, de ces torts que tout autre jeune homme..... — N'est-il pas vrai, Monsieur, qu'à ma place, tout autre eût fait de même que moi? — Sans doute. Mais c'est M. de Rosambert qui dans tout cela s'est conduit on ne peut pas plus mal; aussi nous resterons brouillés jusqu'à la mort. M. Duportail a bien, de son côté, quelques petits reproches à se faire. — Vraiment! oui..... — Vous en convenez donc? — Assurément. — Ce fatal jour que je vous rencontrai tous aux Tuileries, M. Duportail devoit conserver plus de présence d'esprit, me tirer à part, m'avertir que l'honneur & le repos de toute une famille, l'obligeoient à ce

menſonge..... Pouvois-je deviner? moi! — certainement, non. — Mlle. votre ſœur auſſi n'auroit pas mal fait d'eſſayer de me gliſſer un mot à l'oreille; mais la jeune perſonne avoit peur, ſon pere étoit là! vous, Monſieur le Chevalier..... — ah moi!..... — voyons! que voulez-vous dire? — non, non, parlez. — Après vous. — Point du tout, Monſieur le Marquis, je vous ai interrompu. — Cela ne fait rien! dites? — dites vous-même. — Je vous en prie! — je vous le demande en grace. — Eh bien, vous, Monſieur le Chevalier, vous ne me deviez aucune confidence. D'abord il ne vous convenoit pas de m'accuſer les petits écarts de Mlle. votre ſœur..... Ceci vous fait de la peine?..... Oh! ne me croyez pas capable de cauſer! j'ai donné ma parole d'honneur..... & gardez-vous d'en vouloir à la Marquiſe: je ne lui ai

point ſurpris vos ſecrets d'abord ! Ce n'eſt pas non plus pour le plaiſir de parler, qu'elle me les a confiés. — Je le crois, je crois Madame la Marquiſe incapable d'une maladreſſe ou d'une indiſcrétion. — Incapable ! c'eſt le mot..... les étourderies de Mlle. votre ſœur, une dangereuſe plaiſanterie que vous avoit conſeillée M. de Roſambert, & le dernier menſonge de M. Duportail avoient à mes yeux étrangement compromis la Marquiſe. J'accuſois ma femme..... Oh ! je lui en ai demandé cent fois pardon, & je me le reproche encore tous les jours..... J'accuſois ma femme..... la femme la plus ſage ! Si c'étoit ſeulement par principes, on pourroit s'en défier..... mais chez elle, ajouta-t-il très-bas, la ſageſſe eſt ſolide ; elle tient à un tempérament de glace, car, le croiriez-vous ? c'eſt par pure complaiſance que Mme. de B***

me donne de tems en tems une nuit, à moi qui ſuis ſon mari & qu'elle adore !..... je l'accuſois cependant. Il a donc fallu que pour ſe juſtifier, elle me contât vos petits chagrins de famille..... que je ſavois à peu près. — Enfin, Monſieur le Marquis, ce qui me fait grand plaiſir, c'eſt de vous entendre convenir que je ne devois pas vous avouer les écarts de Mlle. Duportail. — Ne dites donc plus Duportail ! vous voyez que je ſuis au fait ! — De Mlle. de Faublas, puiſque vous le voulez. — Bon !..... D'abord vous ne le deviez pas, & puis ſi vous aviez eu l'air de ſolliciter une explication, moi qui dans ma colere brûlois d'en venir aux mains, j'aurois été peut-être aſſez injuſte pour vous ſoupçonner de manquer de courage. Or, un jeune homme ne ſauroit ſoutenir avec trop de fermeté ſa premiere af-

faire ; & dans celle-ci, je l'ai dit à la Marquiſe qui s'eſt vue forcée de le reconnoître : vous vous êtes en tout point montré comme le plus brave des hommes..... oui, vous êtes plein de cœur ! & quiconque s'y connoît, le voit dans votre phyſionomie..... Oh ! j'ai pour vous beaucoup d'eſtime, & ma femme auſſi..... tenez, je vous engagerois à nous venir voir ; mais le public eſt ſi bête ! quand une fois il lui a plu de donner à telle femme tel amant, il n'en revient pas. Je trouve quantité de gens qui ne mettent que de la complaiſance à ne me point contredire quand je leur affirme que je ne ſuis pas..... vous le leur proteſteriez vous-même, qu'ils ne vous croiroient pas davantage ! & cependant perſonne, excepté la Marquiſe, ne le ſait auſſi bien que vous. Mais remarquez un peu l'extrême différence : à préſent que

je ſuis tranquille ſur votre aventure, vous & cent mille autres jeunes gens plus aimables, s'il y en a, pourroient à la file ſe donner à tous les diables avant de me perſuader qu'ils ont obtenu les faveurs de la Marquiſe. Je vous ai déjà dit combien de raiſons me font croire à la ſageſſe de Mme. de B***; il y en a encore une qui me paroît ſeule auſſi forte que toutes les autres enſemble : je m'aviſe quelquefois de me regarder au miroir, & je ne trouve pas dans ma phyſionomie un trait, un ſeul trait qui annonce que je puiſſe être .... Que diable! M. de B*** ne voit pas du tout qu'il ait la figure d'un ſot! & M. de B*** s'y connoît!.... Ah çà! mais, donnez-moi donc un peu d'attention. Depuis une heure, il ne m'écoute que d'une oreille! Il a toujours les yeux tournés ſur la jolie fille!... Il me ſemble auſſi que de tems en tems

elle vous regarde ? En vérité ! elle vous lorgne ! — Point du tout, Monſieur le Marquis, c'eſt vous qu'elle agace. — Oh ! que non ! vous êtes plus joli garçon que moi. Ce n'eſt pas qu'à votre âge je n'aie été fort bien ; mais Dame ! vous avez maintenant l'avantage de la premiere jeuneſſe... pourtant, je crois que vous ne vous trompiez pas ? je crois que j'ai ma part des œillades que lance la Princeſſe ?... Je vous avouerai franchement qu'elle commence à me tourmenter un peu. C'eſt pour moi du tout neuf au moins ; il faut que cela ſoit très-nouvellement ſur le trottoir ? Dites-moi ſon nom ? — Son nom ?... je l'ignore. — Et ſa demeure ? — Je ne la ſais pas. — Mais pourtant, vous la connoiſſez ? — Ah ! comme on connoît ces filles là !... de réminiſcence !... Oui, je crois me rappeller que j'allois aſſez fréquemment ſouper dans

une maiſon tierce, où, quelquefois la trouvant ſous ma main, je lui faiſois faire ſa partie; tenez, à-peu-près dans le même tems que j'avois cette fantaiſie pour une certaine Juſtine, vous ſavez? — Oui! oui! une des femmes de la Marquiſe, cette petite dévergondée que vous veniez commodément careſſer juſques dans mon hôtel. Oh! Monſieur le libertin, j'ai été trop bon chez ce Commiſſaire! — Monſieur le Marquis, vous direz tout ce qu'il vous plaira, je ne puis me perſuader que cette beauté-là vous ſoit tout-à-fait inconnue. Faites-moi donc le plaiſir de vous approcher davantage & de la regarder comme il faut. — Ma foi, vous avez raiſon: j'ai vu quelque part ce viſage chiffonné. Tout-à-l'heure, nous parlions de Juſtine; cette petite fille en a un faux air. — Il me ſemble que la reſſemblance eſt grande.

de. — Grande ? Non. — Moi, je le trouve. — Oh ! mais, vous, s'écria-t-il avec feu, vous n'êtes pas phyſionomiſte ! ... Puiſqu'il eſt queſtion de reſſemblance, ſavez-vous deux individus, entre leſquels il y en a une frappante ? Mlle. votre ſœur & vous. Ah ! parlez-moi de cela par exemple ! Le plus habile en peut être dupe ! Moi, moi, qui ſuis le premier du Royaume pour la ſcience phyſionomique, je m'y ſuis mépris !.. Pluſieurs fois ! ... pluſieurs fois mépris ! Il paroît que Mlle. votre ſœur aime beaucoup les plaiſirs. Quand elle eſt fatiguée, pâle, exténuée, on s'apperçoit bien que ce n'eſt pas vous. Mais lorſqu'elle eſt dans ſes jours de ſanté ! le diable vous verroit l'un à côté de l'autre, qu'il ne ſauroit dire quelle eſt la fille & quel eſt le garçon ! A propos, parlerez-vous à Mlle. votre ſœur de notre

rencontre ? — Si cela peût vous être agréable... — Oui, faites-moi le plaiſir de lui dire que malgré les fâcheux quiproquos auxquels ſon premier déguiſement a donné lieu, je l'aime toujours de tout mon cœur; & quoique Monſieur votre pere ſoit un peu vif, aſſurez-le de toute mon eſtime. Dites même à Monſieur Duportail que je ne lui en veux pas beaucoup, pas... Monſieur le connoiſſeur ! voyez dans ce cabriolet qui précede le Phaëton; voyez un peu cette jeune femme; voilà ce que c'eſt qu'une figure ! voilà ce qu'on peut appeller une charmante petite perſonne ! Bien moins parée que l'autre & bien plus jolie; & ça n'a pas l'air d'une fille... une femme comme il faut, *parbleu !* je connois cette livrée ? au reſte, ajouta-t-il en ſe rengorgeant, je ſuis bien aiſe de vous avertir que depuis long-tems auſſi cette Dame nous

regarde ; & beaucoup ! & ſouvent !... tenez ! ne diroit-on pas qu'elle veut nous parler ?

Il eſt vrai que Mme. de Lignolle perdoit patience, & tâchoit de me faire entendre par ſes ſignes qu'il falloit enfin, à quelque prix que ce fût, me débarraſſer de cet importun cavalier, pour la venir joindre inceſſamment au lieu du rendez-vous, où, laſſée d'attendre, elle alloit courir. Pluſieurs fois emportée par ſon impétuoſité naturelle, la Comteſſe ſe montra toute entiere hors de ſa voiture. Cependant Mme. Montdeſir, du haut de la ſienne, put remarquer les impatiences d'une rivale ; je ne crois pas qu'alors il lui fût poſſible de voir que c'étoit Mme. de Lignolle qui lui enlevoit mon attention ; mais ſans doute elle le ſoupçonna. Ce fut pours'en aſſurer qu'elle fit ſur-le-champ donner à ſon Jockey l'ordre un peu trop

hardi de quitter ſon rang & d'eſſayer de couper le cabriolet. Il ne put le couper, mais durant quelques ſecondes, il marcha tout auprès ſur la même ligne, & puis le devança de quelques pas. Juſtine qui reconnut alors Mme. de Lignolle, ſe permit de la ſaluer d'un air inſolemment familier; elle oſa même, en la regardant avec affectation, pouſſer d'impertinens éclats de rire. Je fus indigné! j'allois.... je ne ſais pas tout ce que j'allois faire! La Comteſſe ne me laiſſa pas le tems de la compromettre, en la vengeant. Trop vive pour endurer tranquillement un affront pareil, la Comteſſe auſſi-tôt cria *gare*, pouſſa ſon cheval, d'un coup de fouet coupa le viſage de Mme. de Montdeſir, & du même tems accrocha le léger Phaëton, ſi bien & ſi ferme, qu'elle mit en pieces l'une de ſes roues. Le char verſa, l'idole fut culbutée; je

craignis un moment qu'elle ne ſe briſât la face contre terre. Heureuſement que dans ſa chûte, Juſtine, par un mouvement machinal, jetta ſes bras en avant, de ſorte qu'aux dépens de pluſieurs meurtriſſures, ſes mains ſauverent quelques contuſions à ſon viſage, déjà bien maltraité. Mais, par un accident qui devint comique, il arriva que les pieds de la nymphe reſterent, je ne ſais comment, retenus au haut de ſon char : or, dans cette poſture, rien ne put empêcher les jupes de retomber ſur les épaules en découvrant une autre partie; & le malin zéphir ayant à propos ſoulevé la fine toile qui ſeule reſtoit alors ſur la blanche peau, Madame de Montdeſir fit voir... reſpectons les bizarreries de la langue : il ſeroit groſſier de nommer par ſon nom ce que Mme. de Montdeſir fit voir. Je dirai du moins ce qu'il m'eſt per-

mis de dire : c'eſt que toute l'aſſemblée trouvant ce nouvel Antinous (1) fort joli, applaudit à ſon apparition, par de grands claquemens de mains.

Quelques jeunes gens néanmoins coururent à la déſolée perſonne ; & moi-même auſſi-tôt calmé par le touchant ſpectacle de ſon infortune, je mis pied à terre pour l'aller ſecourir. Attendez, me dit M. de B***, j'y vais avec vous, car je la plains, & je vous le répete : j'ai vu cette figure là quelque part. — Oh ! pour celui-là, Monſieur le Marquis, je ne le paſſerai pas à un phyſionomiſte ! vous êtes auſſi trop bon d'appeller cela une figure ! Au reſte, que vous vous obſtiniez ou non à ſoutenir que c'en eſt une, je vous déclare qu'elle eſt un peu de ma connoiſ-

(1) Si vous avez oublié ce paſſage de l'hiſtoire de Rome, conſultez-le : la choſe en vaut la peine.

ſance ; & quant à vous, je doute que vous l'ayez jamais vue.

Lorſque je me trouvai près de Juſtine, on l'avoit déjà remiſe ſur ſes pieds. Ah, s'écria-t-elle en me voyant, ha ! Monſieur de Faublas, comme elle vient de m'équiper ! Je l'interrompis, je lui dis bien bas : ma chere enfant, tu n'as que ce que tu mérites ; mais ne t'aviſe pas de nommer la Comteſſe, car ſur mon honneur, tu n'en ſerois pas quitte à ſi bon marché. Ah, Monſieur de Faublas, vous croyez qu'elle a bien fait, reprit Juſtine au déſeſpoir.

Elle avoit pluſieus fois prononcé mon nom, pluſieurs voix le répéterent : auſſi-tôt il circula dans l'aſſemblée, & vola de bouche en bouche. La foule qui environnoit Mme. de Montdeſir, me preſſa tout-à-coup, de maniere qu'à peine le Marquis & moi nous

illuſtré, qu'il fallût ſuivre les flots de cette multitude, juſqu'à l'extrêmité de la file. Là, je parvins, non ſans beaucoup de peine, à m'ouvrir un paſſage dans les rangs un peu moins ſerrés de nos admirateurs. Là je fis mes adieux à M. de B***, qui ne les voulant pas encore recevoir, ſuivit mon cheval de toute la viteſſe du ſien. D'autres cavaliers auſſi ſe mirent à galopper ſur ſes traces; mais ce n'étoit point à lui qu'ils en vouloient, puiſque l'ayant paſſé bientôt, ils ne ralentirent pas la rapidité de leur courſe. Je conſervai quelque tems l'eſpérance de leur échapper par la fuite; mais comme après de longs & d'inutiles détours je me vis ſur le point d'être atteint, il me parut néceſſaire d'eſſayer des moyens peut-être plus puiſſans, pour écarter des indiſcrets perſécuteurs.

Je me retournai ſur eux, c'étoient des Pages,

Pages, j'en comptai huit : Meſſieurs, que puis-je faire pour votre ſervice ? — Nous permettre de vous voir & de vous embraſſer, me fut-il auſſi-tôt répondu. — Meſſieurs, vous êtes bien jeunes, mais pourtant vous devez être raiſonnables. Pourquoi donc, je vous prie, haſarder avec un galant homme, une mauvaiſe plaiſanterie qui peut avoir des ſuites fâcheuſes ? — Ce n'eſt point une plaiſanterie, répliqua l'étourdi qui s'étoit chargé de porter la parole, nous ſerions déſolés de vous offenſer ; mais en vérité nous mourons d'envie d'embraſſer Mlle. Duportail. — Non, dit un autre plus aviſé, pas Mademoiſelle Duportail, mais le généreux vainqueur du Marquis de B***.

Tandis qu'ils me parloient, je promenois ſur la campagne des regards inquiets ; je l'entrevoyois déjà ce fâcheux Marquis ! il s'approchoit à vue

d'œil, & je tremblois pour mon rendez-vous : Meſſieurs, je ne connois pas Mlle. Duportail, mais tenez, le tems me preſſe, finiſſons : s'il faut abſolument que Faublas ſoit à la ronde embraſſé, j'y conſens, à condition cependant que vous allez attendre, arrêter & retenir ſous quelques prétextes pendant pluſieurs minutes, ce cavalier que vous pouvez appercevoir d'ici. Vous me rendriez même un plus grand ſervice, ſi pour plus de ſûreté, vous vouliez l'engager à reprendre avec vous le chemin de Lonchamps.

Comme je parlois encore, un homme aſſez mal vêtu, que d'abord j'avois pris pour le laquais de l'un de ces jeunes gens, s'approcha de moi d'un air myſtérieux. Alors, malgré le chapeau rabattu qu'il tenoit enfoncé ſur ſes yeux, je reconnus M. Deſprés : le cher Docteur de Luxembourg. Il me

dit bien bas : je ne veux pas vous embraſſer moi ; mais j'accours pour vous annoncer que Mme. Montdeſir vous prie inſtamment de paſſer un inſtant chez elle. — Mme. Montdeſir !.... oui, oui, je comprends !..... mon cher, dites que j'en ſuis au déſeſpoir, mais qu'il m'eſt abſolument impoſſible de me rendre à ſon invitation avant deux bonnes heures.

Cependant mes écervelés de Pages tous enſemble me promirent d'arrêter & de remmener avec eux l'importun cavalier qui n'étoit plus qu'à très-peu de diſtance. Ils me le promirent, ils m'embraſſerent, ils me virent avec regret, m'éloigner le plus vîte poſſible.

Il étoit tems que j'arrivaſſe ; Mme. de Lignolle trouvoit les momens bien longs. Dès qu'elle me vit, elle m'accabla de reproches. Mon amie, que

vous êtes injuſte ! eſt-ce ma faute ſi cette femme a l'audace ?... — Oui ! c'eſt votre faute. Pourquoi connoiſſez-vous de pareilles créatures ? Pourquoi m'avez-vous fait pour cette Mme. Montdeſir, une infidélité ! — Bon ! vous allez rappeller une querelle oubliée ! — Oubliée ? Jamais ! De ma vie je n'oublierai que j'ai ſottement baiſé la main de cette impertinente !..... qui oſe aujourd'hui ſe prévaloir..... — Vous venez de l'en punir. Vous l'avez défigurée. — J'aurois dû la tuer ! — peu s'en eſt fallu. Elle eſt tombée du haut en bas de ſa voiture briſée... — Du haut en bas ! s'écria la Comteſſe avec beaucoup d'inquiétude. Mon dieu ! je l'ai peut-être dangereuſement bleſſée ? — Non. Mais.....

Ici, pour calmer tout-à-fait Mme. de Lignolle, je me hâtai de lui raconter la déconvenue de Juſtine ; & je vous

laiſſe à penſer combien mon récit rapide mais fidele, amuſa la Comteſſe vive dans ſes gaietés comme dans ſes fureurs. Je craignois qu'à force de rire, elle ne ſuffoquât. Je la ſerrai dans mes bras, croyant que l'heure du racommodement étoit venue. Je me trompois : la cruelle Eléonore repouſſa ſon amant. Vous ſerez toujours, me dit-elle en reprenant ſa colere, toujours! le plus ingrat des hommes !..... Depuis un ſiecle, je péris d'amour & d'impatience. Cependant, c'eſt à moi qu'il laiſſe le deſſein d'inventer quelques moyens de nous réunir ! — Mon amie, c'eſt inutilement que j'en ai tenté pluſieurs. — Enfin, je trouve un expédient favorable, je vole à ce Lonchamps qui m'ennuie, j'y vole pour voir Faublas, uniquement pour le voir, il y vient en effet ; mais afin d'avoir l'occaſion de faire en même tems ſa cour à mes

deux rivales ! — Eléonore, je te jure que non ! — Et pour comble de perfidie, le barbare ! il arrange tout cela de maniere que moi, dont la jalousie déchire le cœur, je me trouve juſtement placée entre mes deux mortelles ennemies ! — Quoi ! vous prétendez que c'eſt encore ma faute ? — Oui, tâchez, menteur que vous êtes, tâchez de me perſuader que c'eſt le haſard qui a voulu que la voiture de Mme. de B*** précédât la mienne. — Eléonore, je t'en donne ma parole d'honneur. — Elle a bien fait de s'en aller, cette Mme. de B*** ! vous avez bien fait de ne la pas ſuivre ! je venois de l'entrevoir ! un moment plus tard, je vous donnois à tous deux une leçon dont vous vous ſeriez ſouvenus ! — Mon amie, ſi pourtant j'y étois venu pour elle, ne l'aurois-je pas ſuivie ?

Elle réfléchit un inſtant, & puis auſſi-

tôt elle m'embraſſa ; mais tout d'un coup : non, non ! s'écria-t-elle, je ne ſuis pas encore convaincue ! c'eſt donc parce qu'il vous a fallu néceſſairement ſecourir Mme. Montdeſir, que vous me faites attendre ici depuis près d'une demi-heure ? — Non, mon amie ; j'ai été long-tems retenu par cet importun cavalier — ..... qui vous parloit avec tant de feu & que vous paroiſſiez entendre avec tant de plaiſir ? — de plaiſir ? non — Que vous diſoit-il donc de ſi beau, ce Monſieur ? — il m'entretenoit de ma ſœur. — Il la connoît ? — oui, c'eſt un parent ..... — un parent ? ..... mais cette fois je vous crois ..... parce que je l'ai bien examiné pour m'aſſurer ſi ce n'étoit pas encore quelque femme déguiſée. Oh ! vous ne m'attraperez plus ! j'y prendrai garde, allez ! — A propos, mon amie, dis-moi : n'as-tu pas vu ta tante à

Lonchamps? — Non, je ne voyois que toi : mais vous, Monſieur, vous avez pu faire attention à tous ceux qui vous entouroient. — J'ai fait attention à la Marquiſe, parce qu'il m'a ſemblé qu'elle me regardoit. — Heureuſement pour nous, dit la Comteſſe : elle n'a pas ſes yeux de quinze ans. — Eléonore, ſi pourtant elle m'avoit reconnu? — Oh! que non, s'écria-t-elle..... Faublas, ce ſeroit un grand malheur..... mais..... mais il faut eſpérer que non.

Déjà la Comteſſe me parloit d'un ton plus doux; & je l'eus bientôt perſuadée de toute mon innocence. Alors elle parut avec tranſport m'entendre lui répéter cent fois les proteſtations d'un fidele amour; mais je fus non moins affligé que ſurpris, quand je vis qu'elle en refuſoit les preuves. Non! non! diſoit-elle d'un ton abſolu...., tu pleu-

res, mon ami. Pourquoi donc? — parce que vous ne m'aimez plus comme autrefois! — davantage! Monſieur! — autrefois, jamais un refus..... — oui, lorſque vous n'étiez pas malade!..... tu pleures? ..... voyez donc qu'il eſt enfant!

Et ma très-raiſonnable maîtreſſe me fit mettre à ſes genoux pour eſſuyer & baiſer mes larmes.

Faublas, il ne faut pas pleurer, tu me fais de la peine.... Ecoutez donc, mon ami; je me ſouviens du jour que dans mes bras vous avez perdu connoiſſance; votre maladie vous a encore bien fatigué depuis; ta convaleſcence ne fait que commencer: veux-tu mourir? dame! vois, je mourrois auſſi.... là, vraiment, ne ſeroit-ce pas dommage? tous deux ſi jeunes & nous aimant ſi bien! Ah! je t'en prie, Faublas, ne mourons que le plus tard que nous

pourrons, afin de nous adorer le plus long-tems poſſible. Vous riez, Monſieur ! eſt-ce que j'ai l'air riſible ?.... quand je parle raiſon .... Eh bien ! voilà que déjà vous recommencez ! tout ce que je dis & rien, c'eſt donc la même choſe ?... Finis, Faublas ; finis, mon ami.... Laiſſez-moi, Monſieur ! laiſſez-moi. Je me fâcherai !... dame ! écoutez donc ! mettez-y de votre côté un peu de courage !.. Faublas, mon cher Faublas ! ajouta-t-elle avec abandon, après m'avoir donné le baiſer le plus tendre, ce n'eſt déjà pas pour moi une choſe ſi facile que de réſiſter à mes deſirs : s'il faut en même tems triompher des tiens, je ne réponds pas d'en avoir la force.

C'étoit avec raiſon qu'elle ſe défioit d'elle-même, mon adorable Eléonore, puiſqu'après quelques momens d'un voluptueux combat, après quelques mo-

mens d'un plus voluptueux ſilence, elle me dit avec des ſoupirs entrecoupés & d'une voix tremblante : tu vois bien, mon ami, tu vois bien ce qui vient d'arriver ; eh bien, en venant ici, j'avois juré que cela ne ſeroit pas ; & tout de ſuite elle jura que du moins cela ne ſeroit plus. Or, comme je publie ſa défaite, il faut avouer ſes victoires : malgré mes efforts à chaque inſtant renouvellés, je ne pus une ſeconde fois obtenir de ma délicate maîtreſſe, qu'elle oubliât ſes chaſtes réſolutions.

Ma charmante amie, les heures fortunées s'écoulent bien vîte, il faut déjà nous ſéparer. — Déjà ? — Si j'arrivois trop tard, il me deviendroit impoſſible de faire à M. de Belcour une fable un peu vraiſemblable, mon eſclavage... — Un moment, s'écria-t-elle, les larmes aux yeux ; un moment encore,

Faublas, nous nous quittons pour trois jours ? — Pour trois jours ? — Demain, je vais au Gâtinois. . . — Au Gâtinois ſans moi, pourquoi donc faire ? — Hélas ! ſans toi ? C'eſt ton pere... ton pere me fera mourir de chagrin ? . . Cette fête, qu'elle ſera triſte, & quand il m'étois permis de croire que mon amant l'embelliroit de ſa préſence, je m'en faiſois une idée ſi charmante ? — Eléonore, tes pleurs me font un plaiſir trop douloureux. Seche tes pleurs, attends que ma bouche ? . . dis-moi, ma belle amie, dis, quelle eſt cette fête ! — Être au milieu de mille gens indifférens, & ne pas rencontrer ce qu'on aime, ſe voir environnée de monde, quand on voudroit gémir dans un déſert ? — Dis-moi donc quelle eſt cette fête ? — Tous les ans, au jour de Pâques. . . tous les ans, depuis que j'exiſte. . . la Roſiere a reçu de mes mains. . .

L'année

L'année derniere, j'ignorois encore ce que je faiſois : je le ſais maintenant ! je le ſais !.... du moins je flattois ma foibleſſe de cette eſpérance que mon amant ſeroit là pour me conſoler, pour me ſoutenir, ſi je venois à ſonger avec quelque frayeur, que moi qui couronnes la ſageſſe, je ne ſuis pas ſage.... Hélas ! je le dirai toujours : ce n'eſt point ma faute ! je ne ceſſerai de le répéter : pourquoi m'ont-ils donné ce M. de Lignolle !... Ce que je dis là te fait de la peine ? Faublas !... Va, raſſure-toi : je n'ai pas de remords ! pas même de regrets !... quelquefois ſeulement... depuis que ton pere m'a fait de grands diſcours.... je me ſurprends réfléchiſſant ſur les dangers ſans nombre.... Va, raſſure-toi : tant que tu m'aimeras, ne crains pas que je t'abandonne ! & quand tu ne m'aimeras plus... quand tu ne m'aimeras plus, je trou-

verai dans mon déſeſpoir ma derniere reſſource. Raſſure-toi.... tu pleures?... Tiens, mon ami : viens, viens m'embraſſer; viens, que nos larmes ſe confondent!... Demain je pars; Dimanche, la triſte fête a lieu; le Lundi, de très-bonne heure, tout le monde revient. Je ramene avec ma tante, Mme. de Fonroſe qui nous aime tant : Mme. de Fonroſe & moi, nous concertons quelque heureux ſtratagême qui puiſſe te rendre à ton Eléonore dans la ſoirée même du Lundi.

Quoiqu'il fût déjà tard, quoique la Marquiſe m'attendît, quoique mon pere dût s'impatienter de ma longue abſence, je répétai cent fois mes adieux à Mme. de Lignolle, avant de la pouvoir quitter.

Enfin pourtant nous trouvâmes aſſez de forces pour nous ſéparer, & je courus, chez Juſtine, joindre Mme. de B***.

La Marquiſe avoit les yeux rouges, la reſpiration difficile, la figure très-altérée : elle me vit pourtant avec quelque plaiſir, m'emparer de ſa main qui fut auſſi-tôt vingt fois baiſée. Etoit-il tout-à-fait impoſſible, me dit-elle avec infiniment de douceur, que vous me fiſſiez un peu moins attendre? Puis, ſans me donner le tems de lui répondre, affectant de la joie & me regardant avec complaiſance; le voilà tout-à-fait bien, pourſuivit-elle. Croiroit-on que ce jeune homme étoit, il y a douze jours, ſi dangereuſement malade? Le croiroient-elles, ces femmes qui tout-à-l'heure à Lonchamps s'émerveilloient de lui voir ce teint de lys & de roſe, ne ſe laſſoient pas d'admirer ſon éclat, ſa beauté, ſa fraîcheur, ſa..... Mme. de B*** parut ſe faire violence pour n'en pas dire davantage. Son regard qui s'étoit animé, redevint

triſte, incertain, penſif. D'une voix foible & traînante, elle reprit : je ne me ſerois point aviſée d'aller là, ſi j'avois penſé que vous y duſſiez venir ; mais le moyen de deviner ? le moyen d'imaginer que vous étiez en état de paroître en public, quand depuis huit jours la petite Montdeſir attendoit vainement l'annonce de votre viſite particuliere..... — Ah ! ne m'accuſez point ! je n'ai pu me rendre à votre invitation. Mon pere m'a ſuivi par-tout, aujourd'hui même, il étoit à Lonchamps avec moi..... Ne m'y avez-vous pas vue, à Lonchamps, me demanda-t-elle avec une eſpece d'inquiétude ? — Oui, je ne vous ai point ſaluée, de peur.... Elle m'interrompit avec un cri de joie : j'oſois m'en flatter qu'il m'avoit bien reconnue, & que c'étoit ſeulement par diſcrétion.... Recevez mes remercîmens : je vous reconnois

à ce trait-là ; à ce procédé généreuſement délicat, je reconnois.... l'ami de mon choix. — Ma chere maman, pourquoi donc n'avez-vous fait que paroître à cette promenade magnifique dont vous étiez le principal ornement ? — Le principal ?... Non..... non, je ne le crois pas..... Au reſte, je ne ſuis partie qu'à l'inſtant où j'ai vu la foule ſe porter autour de vous. — C'eſt-à-dire, que vous avez pu voir auſſi l'accident de Juſtine ? Un ſourire vint effleurer les levres de la Marquiſe. Oui, je l'ai pu voir auſſi, ſon accident, dit-elle. Et d'un ton très-ſérieux, elle ajouta : mais cet accident l'a-t-il aſſez punie ? Je ſuis bien aiſe que vous me diſiez devant elle ce que vous en penſez ; c'eſt pour cela que, ſi vous ne vous ennuyez pas trop ici, nous l'attendrons.

Nous ne l'attendîmes pas long-tems,

car à l'inſtant même on lui ouvroit ſon anti-chambre. Un galant cavalier lui parloit très-haut : ces jeunes gens m'ont accueilli, fêté, careſſé ! Moi, je ne ſais pas réſiſter à des manieres obligeantes, aux prévenances des gens qui m'aiment! Cependant, l'autre gagnoit ſur moi beaucoup d'avance. Quand j'ai vu cela, je ſuis revenu à Lonchamps, tout exprès pour toi, mon enfant : ta phyſionomie m'avoit frappé. — Eſt-ce que je me trompe ? me dit Mme. de B***. Eſt-ce que ce n'eſt point ?... — Vous ne vous trompez pas! A ſa voix, comme à ſes diſcours, je crois auſſi le reconnoître. — Oh ! c'eſt lui ! c'eſt lui ! ſauvons-nous ! Il n'y avoit pas un moment à perdre ; nous courûmes à la porte qui communiquoit chez le Bijoutier. Bon dieu ! s'écria la Marquiſe, qu'ai-je fait de la clef? Une armoire très-haute, mais très-étroite, & fort heu-

reuſement aſſez profonde, pratiquée dans une encoignure, à côté de la cheminée, nous offrit un dernier aſyle. Madame de B*** s'y jetta la premiere. Vîte, Faublas! je n'eus que le tems de m'y précipiter après elle & de fermer la porte ſur nous.

Ils entrerent dans l'appartement que nous venions de leur abandonner. Oui, continua-t-il, ta phyſionomie m'avoit frappé. Je mourois d'envie de te parler. — Vous m'avez donc bien reconnue? — Tout de ſuite! mais peux-tu me faire une queſtion pareille, à moi qui ſais toutes les figures par cœur. — Ah! c'eſt que ce ſuperbe attelage, cette brillante voiture, la grande parure où j'étois, tout cela pouvoit bien me rendre méconnoiſſable. — Aux yeux de tout autre, oui: mais aux miens! tu as donc oublié comme je ſuis phyſionomiſte?... A propos de ton équi-

page, quel eſt, je t'en prie, le magnifique mortel qui ſe ruine pour toi ? le Chevalier de Faublas, peut-être ?— Eh bien ! oui ! un plaiſant freluquet !

Entendez-vous l'impertinente ? — Taiſez-vous, me répondit la Marquiſe. Pourtant, reprit M. de B***, il me ſemble que tantôt tu le lorgnois à Lonchamps ? — Lui ! ce morveux ! c'étoit vous que je regardois. — Je te plais donc ? — à qui ne plaiſez-vous pas ? — Il eſt vrai que j'ai la phyſionomie du monde la plus heureuſe, je ne rencontre que des gens qui m'aiment ! encore aujourd'hui, tu as pu voir à Lonchamps, la joie que ma préſence leur donnoit à tous ! Oui, tout le monde paroiſſoit content. — Perſonne ne l'étoit plus que moi, je vous aſſure. — Cependant ma pauvre petite, il venoit de t'arriver une aventure aſſez déſagréable. Quelle eſt cette femme

qui t'a ſi maltraitée ? — une petite catin !

Mais voyez donc cette !... taiſez-vous, me dit encore Madame de B***. Son mari continua : elle avoit un domeſtique à livrée ! — bon ! une livrée d'emprunt. Ton joli phaëton eſt bien endommagé. — J'en ſuis d'autant plus fâchée, que c'eſt le préſent d'une Dame de mes amies...

A cet endroit de l'intéreſſant dialogue, la Marquiſe ne put s'empêcher de ſe récrier tout bas : une Dame de ſes amies ! l'inſolente ! — ma belle maman, eſt-ce que c'eſt vous ?... — oui. — Eh bien permettez qu'à mon tour je vous diſe : paix donc !

Cependant pour avoir cauſé, nous perdîmes quelques-unes des paroles de Juſtine : ... venir tout exprès d'Angleterre, pourſuivit-elle, — une Dame de tes amies, s'écria le Marquis ? dian-

tre ! il faut que tu aies de grandes complaiſances pour cette Dame là ? — je vous en réponds. — Mais mon ange, entendons-nous ? je ne me foucierois pas d'une maîtreſſe qui aimeroit les femmes. — Quoi ! vous imaginez ?... Ce n'eſt pas cela ! ce n'eſt pas cela ! Tenez, je vais vous dire : c'eſt une Dame.... comme il faut... du haut parage... elle eſt gênée chez elle... — J'entends ! j'entends ! c'eſt encore un bénet de mari qu'on attrappe !... — ou qu'on attrapera, Monſieur le Marquis. — Mon Dieu ! que ces maris ſont bons !... de ſorte que tu lui prêtes cette chambre-à-coucher pour ?... — non, oh, non ; il ne ſe paſſe entre eux, rien de malhonnête, j'en ſuis ſûre. — L'intrigue ne fait donc que commencer ? — au contraire, elle eſt ancienne.... C'eſt une hiſtoire que cela, Monſieur le Marquis ! — conte !

conte! le récit des tours que ces imbéciles maris ſe laiſſent faire, m'amuſe toujours infiniment. Conte.—La Dame a eu le jeune homme autrefois; mais il l'a quittée pour une autre : elle ne ſe ſoucie point de le partager & veut le ravoir.

Ici la Marquiſe murmura : l'effrontée menteuſe! —O ma belle maman, taiſez-vous donc! & je riſquai de lui donner à petit bruit, un baiſer qu'elle ne put s'empêcher de recevoir. Cependant nous avions encore perdu quelques mots.

—Juſtement! diſoit Madame Mortdeſir, elle ne lui permet rien encore; mais le moment approche où elle lui permettra tout. —Tu es donc entiérement dans la confidence? —non : c'eſt une femme trop méfiante & trop adroite! elle ne me dit preſque rien; mais je vois bien par ſa conduite...

De quoi riez-vous? — de la mine que ces amoureux-là doivent faire, quand ils ſont enſemble. Moi qui ſuis phyſionomiſte, je donnerois... cent louis! pour étudier alors le jeu de leurs figures... parbleu, tu devrois quelque jour me procurer ce plaiſir-là. — A vous? — à moi. — Impoſſible! Monſieur le Marquis. — Pourquoi? je me cacherois quelque part. — Impoſſible, vous dis-je. — Tiens: quand je devrois me tapir ſous ton lit. — Sous mon lit? vous ne pourriez appercevoir que leurs jambes. — Tu as raiſon. Eh bien! dans une armoire. Tu as des armoires ici? — Vous le voyez que j'en ai.

La converſation prenoit un tour vraiment effrayant; il s'en falloit bien que je fuſſe à mon aiſe; & je ſentois la Marquiſe trembler.

Attends! s'écria le Marquis....

Il alla très-heureuſement à celle qui étoit de l'autre côté de la cheminée; & quand il en eut ouvert la porte : voilà préciſément ce qu'il me faut, dit-il! Un homme un peu puiſſant n'y tiendroit point; moi, je n'y ſerai pas trop mal. Et vois-tu : par le petit trou de la ſerrure je contemplerois les acteurs tout à mon aiſe. Allons, Juſtine, laiſſe-toi fléchir, je paierai bien ta complaiſance, & je garderai le ſecret. — D'honneur, ſi la choſe n'étoit pas entiérement impraticable, je le voudrois pour la rareté du fait. — La Dame eſt-elle jolie? — Bon! comme çà. Pas trop mal; mais elle ſe croit.... ſuperbe! — c'eſt l'uſage. Et le galant? — oh! charmant, lui! charmant! — mieux que le Chevalier de Faublas? — mieux? non, mais tout auſſi bien! — En vérité! — ſais-tu que je ſuis jaloux du Chevalier! — Com-

ment jaloux? vous croyez encore que Madame la Marquiſe ?.... — non, non. Mais toi, mon enfant... — Moi! ah! vous avez tort. — Autrefois cependant ?.... — autrefois, je n'avois pas des goûts ſolides. Pourtant je me ſuis toujours ſenti de l'inclination pour vous, Monſieur le Marquis. — Ah! je le crois bien. Je te dis : ma figure!... elle produit cet effet là ſur toutes les femmes. — Oui, la vôtre, par exemple, vous adore. — M'adore! tu as dit le mot... ſais-tu bien une choſe? c'eſt qu'à la longue rien ne devient plus fatigant que ces adorations là! Mme. de B*** peut paſſer pour belle; à la bonne heure. Mais toujours la même femme! toujours! d'ailleurs avec toute ſa tendreſſe, la Marquiſe eſt froide ſur l'article! & moi je ne connois que cela de bon en amour. Ma foi! je ſuis jeune: j'ai beſoin d'amuſement, de diſtrac-

tions..... mon enfant, je ſoupe avec toi. — Vous ſoupez ? — oui, je ſoupe. Toujours je ſoupe, tu dois t'en ſouvenir.... & je couche, ma reine. — Ici, Monſieur le Marquis ? — pas ailleurs, je t'aſſure.

Nous entendîmes une bourſe tomber ſur la cheminée. Tout-à-l'heure nous paſſerons dans la ſalle à manger, dit Juſtine. — Pourquoi donc la ſalle à manger ? reſtons ici : nous ſommes ſi bien ! fais apporter une volaille. Va, mon ange, avant & même pendant le ſouper, nous pourrons avoir mille choſes intéreſſantes à nous communiquer.

Mme. Montdeſir ſonna ſon Jockey : vite ! qu'on apporte deux couverts & qu'on ne laiſſe entrer perſonne !

Et nous, ma belle maman, nous allons donc, de notre côté, ſouper & coucher dans cette armoire ? — Ah ! mon ami, me répondit-elle, mon

ami : je ſuis encore tremblante de la peur qu'il m'a faite !

Maintenant que j'y réfléchis, je me demande pourquoi je craignois de paſſer toute la nuit dans cette armoire où je devois me trouver ſi bien. Je vous ai dit qu'en largeur, elle ne nous eût pas contenus ; & puiſqu'il falloit que nous nous tinſſions, la Marquiſe & moi, l'un ſur l'autre, ſerrés dans ſa profondeur, n'eût-il pas été trop extraordinaire que je tournaſſe impoliment le dos à Mme. de B*** ? je m'étois donc placé dans le ſens contraire. Auſſi, dans cette poſture infiniment douce, mes levres ſans ceſſe effleuroient les ſiennes, ma poitrine repoſoit ſur ſon ſein, je pouvois compter les battemens de ſon cœur : nous nous touchions de la tête aux pieds ! quel homme, fût-il né dans les antres froids de la Sibérie, des embraſſemens d'un couple glacé ; l'eût-on

fous un froc chaſtement abſurde, élevé dans la haine de l'amour & dans la terreur des femmes; l'eût-on conſtamment nourri des végétaux ſans chaleur & ſans ſucs, conſtamment abreuvé des plus rafraichiſſantes émulſions; quel homme, aux attraits tout puiſſans d'une tentation preſſante autant que celle qui m'agitoit, n'eût pas ſenti ſon cœur s'émouvoir, & tous ſes eſprits fermenter, & tout ſon ſang bouillir! le mien brûloit mes veines! & vous-même, ô! Mme. de B***, vous-même... Ah! quelle vertu n'eût pas ſuccombé!

Mes premieres careſſes pourtant lui cauſerent une ſurpriſe mêlée d'effroi: Faublas, eſt-il poſſible! y ſongez-vous?... Monſieur! Monſieur!

Le Marquis plus promptement heureux que moi dans ſes amours, me força par le ſuccès rapide de ſes entrepriſes, à ſuſpendre la vivacité des

miennes. Il ſe faiſoit alors dans l'appartement un ſilence qui nous eût trahis, ſi j'avois oſé me permettre le moindre mouvement : ma belle maman, il me ſemble que votre mari vous fait une infidélité ? — Que m'importe ? dit-elle. Ah ! pourvu que mon ami conſerve pour moi quelque reſpect, pourvu qu'il n'abuſe pas de ma ſituation vraiment chagrinante, que m'importe le reſte !

Leurs exercices & nos confidences furent à la fois interrompus par le retour du petit domeſtique : il apportoit la table, nous entendîmes qu'elle fut placée aſſez près de notre armoire. Dès que le ſouper fut ſervi, Mme. Montdeſir renvoya ſon Jockey : nous voilà libres, dit-elle à M. de B***, cauſons. Je ſuis, Monſieur le Marquis, charmée de vous appartenir. C'eſt une bonne fortune que je deſirois trop, pour

qu'elle ne m'arrivât pas ; mais pourquoi m'eſt-elle arrivée ſi tard ; par quel haſard n'avez-vous fait aucune attention à moi, pendant que je demeurois chez vous ? — ah ! dans la maiſon de ma femme ! — bon !..... Tenez, ſoyez vrai, tous les hommes ſont comme cela : vous m'aimez maintenant parce que je ſuis quelque choſe. — Tu badines ! eſt-ce que je ne le voyois pas bien dans ta phyſionomie que tu ſerois quelque choſe ?..... car elle eſt heureuſe ta phyſionomie..... un peu gâtée, ce ſoir ! ce coup de fouet t'a marquée ; mais pour un connoiſſeur, c'eſt une bagatelle : le fond des traits reſte toujours.... Juſtine, je t'aſſure que de tout tems j'ai vu ſur ta mine que tu ſerois fortune ; chez moi je me ſuis dit cent fois en te regardant : je remarque dans l'air de cette fille-là, je ne ſais quoi qui finira par me plaire quelque

jour. — Cependant, quand il y a ſix mois vous m'avez chaſſée ? — j'étois en colere. On me vouloit faire croire que ma femme.... — A propos, je ſuis bien curieuſe de ſavoir de quelle maniere vous avez découvert ſon innocence ; car elle eſt innocente. — N'eſt-il pas vrai qu'elle l'eſt ? — moi ! j'en ſuis ſûre, & je vous l'ai toujours ſoutenu, ſouvenez-vous-en ? — Oui. — Mais je voudrois ſavoir de vous-même comment vous en avez acquis les preuves ? — Vraiment ! il a bien fallu que Mme. de B*** me donnât les éclairciſſemens néceſſaires. Tiens, écoute :

Ce que le Marquis alloit dire, devoit à tous égards exciter ma vive curioſité : je redoublai d'attention.

Ecoute : d'abord M. Duportail n'a pas d'enfant, c'eſt la vérité. Son nom ? Mlle. de Faublas qui eſt une petite perſonne fort éveillée, l'avoit pris pour

aller au bal avec cet habit d'amazone. C'eſt bien avec Mlle. de Faublas que la Marquiſe a fait connoiſſance. C'eſt bien Mlle. de Faublas qui a couché dans le lit de ma femme. Toi, d'abord, comme tu me l'as cent fois répété dans le tems, tu en fais quelque choſe.... — certainement! je l'ai déshabillé! — Bon! d'ailleurs, il étoit horrible à moi de ſuppoſer que la Marquiſe eût pu tout-d'un-coup ſe jetter à la tête d'un jeune homme qu'elle ne connoiſſoit pas. Mais, tiens! que je t'apprenne une circonſtance que je me ſuis rappellée depuis, & dont je me garderai bien d'inſtruire Mme. de B***. Ma figure avoit produit ſur la jeune perſonne ſon effet ordinaire; la vive Demoiſelle m'avoit à-peu près permis de venir pendant la nuit lui faire une viſite. A tâtons je ſuis entré dans l'appartement de ma femme; à tâtons j'ai promené libre-

ment ma main ſur la gorge de la jeune fille.... Et que diable! un garçon n'a pas la poitrine faite comme çà!... Tu ris? — Oui, je ris, parce que.... parce que je penſe que Madame... dans ce moment là pouvoit ſentir votre main.... car elle étoit couchée là tout auprès, Madame? — Oh! Madame étoit endormie : malheureuſement le bruit l'a trop-tôt réveillée.... — Ah! ah!.... de ſorte que tout au contraire, c'eſt à côté de l'enfant qui dormoit peut-être encore..... — Qui dormoit, oui. — C'eſt à côté d'elle que vous avez.... embraſſé votre femme. — Juſtement, ma reine. Il n'étoit pas à préſumer que je fuſſe venu là pour rien : c'eût été d'ailleurs faire une eſpece d'inſulte à la Marquiſe, que de m'en aller ſans avoir rempli le devoir conjugal. — Je ſuis pourtant bien étonnée que Madame vous ait permis cela dans un moment

pareil ? Vous conviendrez que la décence... — La Marquiſe, cette nuit-là, ne demandoit pas mieux, parce que....

Ma belle amie, je ſuis témoin qu'il ment. — F...blas ! Faublas ! plaignez-moi !

.... La jalouſe Marquiſe, diſoit M. de B***, quand je lui rendis mon attention. — Il eſt vrai qu'elle eſt jalouſe, cela fait trembler !... Monſieur le Marquis, voilà déjà deux bonnes preuves que c'étoit Mlle. de Faublas ! Mais n'en auriez-vous pas encore quelqu'autre ? — Aſſurément. Celle-là, je ne m'en ſouvenois plus, c'eſt Mme. de B*** qui me l'a rappellée : Le lendemain, nous reconduisîmes la prétendue Mlle. Duportail ; elle fut obligée de nous mener chez ſon pere ſuppoſé ; mais nous y trouvâmes ſon véritable pere qui la traita comme on traite une Demoiſelle... une Demoiſelle dont la conduite n'eſt

pas tout-à-fait bonne. Or, je le connois maintenant ce Baron de Faublas; j'ai eu deux fois l'occasion d'examiner son caractere & sa physionomie : c'est un homme vif, emporté, quelquefois brutal, un homme incapable de ménagemens! Si c'eût été le jeune homme que nous eussions ramené déguisé de la sorte, il se fût écrié comme chez ce Commissaire : c'est mon fils! — Ainsi donc ce fut Mlle. Duportail qui vint le soir en habit d'Amazone, & le lendemain.... — Le lendemain? non; ce fut son frere. — Son frere.... je le sais bien. Mais vous a-t-on dit pourquoi? — Parce que M. de Rosambert le pressa de faire cette mauvaise plaisanterie. M. de Rosambert avoit ses motifs : il étoit amoureux de ma femme, & furieux de n'essuyer que des mépris, il voulut se venger. Il envoya donc chez la Marquise le Chevalier revêtu des habits

bits de sa sœur, & profitant de la circonstance, il vint le soir faire une scene à ma femme, une scene affreuse qui la pouvoit étrangement compromettre; une scene!... Je ne me souviens pas des détails; car, moi, je n'ai de la mémoire que pour les physionomies.... Mais la Marquise m'a beaucoup aidé; & je me rappellois en général que la scene étoit horrible.... Ce procédé de Rosambert me paroît infâme; aussi je ne reverrai M. le Comte de ma vie; ou si je le vois.... tiens, Justine, sur un mot! je me sens disposé à me couper la gorge avec lui. — Ne vous en avisez pas! vous feriez mourir votre amante d'inquiétude! — Mon amante, c'est?... — C'est moi. — Bien! ma petite. Fort bien ce que tu dis là. — Monsieur le Marquis, apprenez-moi donc aussi.... pardon si je vous fais tant de questions. Vous devez sentir que je suis enchan-

tée de vous voir entiérement revenu ſur le compte de Madame, & ſur-tout ſur le mien ; car, vous imaginiez que je vous faiſois une foule de menſonges !... Mlle. de Faublas, que devint-elle ? — Mlle. de Faublas ? elle commença par ſe lier intimément avec M. de Roſambert, & puis avec d'autres. Elle donna des rendez-vous à celui-ci, des rendez-vous à celui-là, j'en ſuis ſûr ! J'ai trouvé une lettre qu'elle avoit laiſſé dans un endroit fort ſuſpect ; & elle-même, la jeune perſonne ! je l'ai rencontrée en partie fine aux environs du Bois de Boulogne. Il eſt arrivé de tout cela, ce qui arrive : un enfant. — Un enfant ? — Un enfant, j'en ſuis ſûr encore. Je l'ai vue... groſſe... je l'ai vue groſſe. La taille déjà rondelette & la phyſionomie d'une femme. Que diable ! je m'y connois ! Elle ſe cachoit alors, ſous le nom de Mme. Ducange, dans un hôtel du

fauxbourg S.-Honoré. Malgré ces précautions, le pere n'a pas pu ignorer plus long-tems les dérangemens de sa fille ; il a assemblé les parens. Les parens, pour sauver du moins l'honneur de la famille, ont décidé qu'il falloit que le frere, de tems en tems, parût en public avec des habits de femme, & qu'ils en prendroient occasion de répandre par-tout que c'étoit le Chevalier de Faublas, & non pas sa sœur, qui avoit couru les bals sous divers travestissemens. M. Duportail a bien voulu se prêter à cet arrangement. De cette maniere, on a dépaysé les médisans, excepté Rosambert & deux ou trois jeunes gens de par le monde, à qui l'on ne persuadera jamais que la Demoiselle étoit garçon. Mais ce qu'il y a de vraiment affreux dans cette affaire, ajouta-t-il d'un ton mystérieux, c'est qu'ils ont fait, je crois, avorter la jeune per-

ſonne ! ou bien, ce ſeroit donc quelque accident qui l'auroit fait accoucher avant le terme? Au moins je ſais qu'ils ſe ſont hâtés de la faire voir dans toutes les promenades. Le jour que je la rencontrai aux Tuileries, elle étoit maigre, pâle, fatiguée !.., Regarde pourtant combien d'accidens ſe ſont réunis pour mettre ce jour-là mes connoiſſances phyſionomiques en défaut ! Je trouve la Demoiſelle fort changée, je lui fais tout bas mon compliment de condoléance. Le pere qui eſt derriere moi, m'entend ; déſeſpéré de ce que je ſuis dans le ſecret, il entre en fureur. Le jeune-homme arrive, & comme je vois pour la premiere fois le frere à côté de la ſœur, je ſuis frappé de leur extrême reſſemblance. Cependant le Chevalier appelle le Baron : ſon pere. Le pere crie que M. Duportail n'a pas d'enfans. M. Duportail me fait le menſonge au-

quel il s'eſt engagé : il m'affirme que c'eſt le Chevalier qui a toujours mis le maudit habit d'Amazone. Moi, tout étourdi de tant de quiproquos, très-chatouilleux ſur l'honneur, je perds la tête, je m'emporte, j'en crois leurs diſcours plus que mes yeux, j'accuſe ma femme..... & qui plus eſt! la ſcience phyſionomique de m'avoir à-la-fois trompé! Je vais comme un enragé défier le Chevalier.... qui n'a pas eu la Marquiſe, puiſqu'il la connoît à peine.... qui ne l'a point eue! qui ne l'aura jamais, ni lui, ni d'autres!... Cependant le jeune homme, intéreſſé à ſoutenir la querelle, qui devient celle de toute la famille, ne s'explique point. Il accepte fièrement, & le lendemain.....

Le Marquis ne ceſſa pas de parler; mais ayant appris de lui ce que j'étois ſi curieux de ſavoir, je ceſſai de l'écouter. Un intérêt plus preſſant me com-

mandoit une occupation plus douce ; Mme. de B***, dans une posture assez peu favorable à l'attaque, mais du moins incommode pour la défense, retenue d'ailleurs par la crainte d'être entendue, n'osoit risquer de grands mouvemens, & ne pouvoit opposer à mes efforts rapidement multipliés, qu'une bien courte résistance. Aussi, lorsqu'après quelques minutes son mari transporté d'aise répéta : *le Chevalier ne l'a jamais eue & il ne l'aura jamais ! ni lui ni d'autres !* quand il le répéta, peu s'en falloit que je ne l'eusse. La Marquise elle-même parut s'avouer ma prochaine victoire, puisqu'elle prit le ton doucement suppliant d'une femme qui ne veut que retarder sa défaite : un moment, dit-elle ! mon ami, je ne vous demande qu'un moment !..... Faublas, je vous avois jugé capable de plus de générosité ! — Ma belle maman,

c'eſt de l'héroïſme qu'il faudroit ! — .... Cruel ! me refuſerez-vous un moment ? .... Faublas ! mon ami ! que je ſache du moins ſi le danger n'eſt point extrême...., voudriez-vous m'expoſer ? .... que je ſache s'ils ne peuvent pas au moindre bruit, venir à nous..... Où ſont-ils ? — Ils ſoupent. — Aſſurez-vous-en. — Le moyen ? — Regardez. — Par où ? — mais ! par le trou de la ferrure. — Cela n'eſt pas facile ! je ne puis me baiſſer. — Tâchez. — Ils ſont à table. — Comment placés ? — Juſtine en face. — De cette armoire ? — oui. — Et le Marquis ? — nous tourne le dos.

A peine ai-je dit, que prompte comme l'éclair, la Marquiſe en ſe dégageant de mes bras, pouſſe notre porte avec violence, ſe précipite hors de l'armoire, s'élance vers la table, la renverſe & .... je ne vois plus rien. La porte a été rejettée ſur moi, les bougies

viennent de s'éteindre ; mais tout ſtupéfait que je ſuis, comme il me reſte encore des oreilles, je puis entendre le bruit de cinq ou ſix ſoufflets très-leſtement donnés. Je puis entendre Mme. de B***. d'un ton ferme parler ainſi : il vous ſied bien, petite créature que j'ai tirée de la lie du peuple & de la miſere, qui ſans moi, garderiez encore les troupeaux de votre village, & que je puis d'un mot renvoyer ſur votre fumier ; il vous ſied bien d'oublier le profond reſpect que vous devez à votre bienfaitrice, & de faire de ſa conduite privée l'objet de vos ſecrets entretiens, de votre impertinente curioſité, de vos inſolentes remarques. Je vous trouve ſurtout bien oſée d'entraîner mon mari dans de libertines orgies... Et vous, Monſieur, voilà donc le prix dont vous payez mon attachement ſans bornes ! je me doutois bien que quelques projets

de conquête vous conduiſoient à Lonchamps ! je vous ai fait ſuivre, on vous a vu.... Je vous ai vu moi-même aller ſans pudeur, groſſir le honteux cortege d'une courtiſanne ; & dans la foule de ſes amans, briguer l'honneur du mouchoir ! on vous a vu long-tems entretenir un jeune homme, à qui par ménagement pour moi, vous ne deviez jamais parler en public ni même en particulier ! on vous a vu revenir conſoler cette Nymphe du trop petit malheur que ſon impudence venoit de lui attirer ; puis enfin vous diſpoſer à la ramener en triomphe chez elle ! .... Mademoiſelle, quiconque fait métier de ſe vendre au premier venu, doit s'attendre à n'avoir que des valets que le premier venu peut corrompre ; j'ai fait généreuſement payer les vôtres ; ils n'ont pas refuſé d'indiquer votre demeure, & c'eſt l'un d'eux qui m'a ca-

chée dans cette chambre où je tremblois..... Monsieur, de vous voir arriver bientôt avec votre amante. Mais, quoi qu'il dût m'en coûter, j'avois cette fois bien résolu d'acquérir enfin la preuve certaine de vos infidélités journalieres : je m'étois même promis de ne sortir de ma prison que pour surprendre au lit mon indigne rivale & mon perfide époux. Je n'ai pas eu la patience d'attendre si long-tems ; vous m'en avez d'ailleurs épargné la peine ; je ne dois pas m'en étonner. Cette jolie personne est si digne de tous vos empressemens !... Cependant rassurez-vous : je ne m'emporterai plus ni contre vous ni contre elle : déjà même je me repens des violences dont un premier mouvement m'a tout-à-l'heure rendue coupable envers cette fille. A l'avenir je saurai conserver en de pareilles rencontres, plus de tranquillité ; où plutôt cette

ſcène, je vous le promets ; ſera la derniere que ſe permettra la *jalouſe Marquiſe*, & pour continuer à me ſervir de vos expreſſions tout-à-fait obligeantes, *mes adorations ne vous fatigueront plus.* Au reſte, puiſqu'à preſent je n'ignore pas que c'étoit le ſeul deſir de ne point m'inſulter, qui vous déterminoit à m'honorer quelquefois de ce qu'il vous plaît nommer *le devoir conjugal ;* je ne ſuis plus obligée de vous répéter complaiſamment ce que je vous ai dit mille fois avec trop de modération : que c'étoit la choſe du monde qui m'étoit la plus indifférente. Il eſt bon de vous déclarer que je me ſuis vraiment immolée, chaque fois qu'il m'a fallu le remplir, ce devoir ; il eſt bon de vous déclarer qu'à compter de ce moment-ci, je m'en crois entiérement diſpenſée. Peu m'importe qu'un tyrannique uſage inter-

diſe au ſexe le plus foible, cette malheureuſe & derniere reſſource contre les crimes du plus fort. Je ne reconnois de loix que celles qui ſont juſtes, & de loix juſtes, que celles qui comportent l'égalité. Il eſt trop affreux que les perfidies nombreuſes de l'époux, ſoient applaudies, lorſqu'une ſeule foiblesſe de l'épouſe la déshonore ! il eſt trop affreux que moi, qu'on eût condamnée à périr de douleur au fond de quelque retraite ignominieuſe, parce que j'aurois idolâtré l'amant le plus digne de mon choix, on m'oblige à recevoir dans mes bras mon indigne mari ſortant des bras d'une proſtituée ! je jure qu'il n'en ſera rien ! Monſieur le Marquis, ſouvenez-vous du jour que de vaines rumeurs & vos odieux ſoupçons m'accuſoient ? Si je ne m'étois juſtifiée mal ou bien, mal ou bien répéta-t-elle avec beaucoup

de

de force, si je ne m'étois justifiée, si je n'étois parvenue à vous convaincre de mon innocence, vous alliez user de vos droits, des droits du plus fort. Déjà vous m'annonciez que nos nœuds étoient rompus, qu'une éternelle prison m'alloit renfermer. Eh bien ! Monsieur, alors pour aujourd'hui, vous prononciez contre vous-même, non pas l'arrêt de votre captivité ; il n'y a pas de couvens pour les hommes en pareil cas ! mais l'arrêt de notre séparation. Vous venez de le signer, ici, tout-à-l'heure, sur le sopha de Justine. Mme. de B***. vous le proteste, & Mme. de B***, vous devez le savoir, n'est pas femme à varier dans ses résolutions. Je vivrai célibataire, mais je vivrai libre ; je ne serai plus le bien, l'esclave, le meuble de personne ; je n'appartiendrai qu'à moi. Vous cependant, Monsieur le Marquis, encore

un peu plus heureux qu'auparavant ; vous aurez sans aucune contrainte cent maîtresses, si bon vous semble ! toutes les femmes à qui vous plairez ! toutes les filles qui vous plairont !.... excepté celle-ci pourtant. Je ne veux pas que celle-ci profite de vos largesses, & c'est-là mon unique vengeance. Je l'avertis que s'il lui arrive seulement une fois de vous recevoir chez elle, je la fais impitoyablement enlever..... Mademoiselle, je vous cause un tort que vous croyez irréparable, n'est-ce pas ? mais consolez-vous, ajouta-t-elle d'un ton qui dut faire sentir à Justine le véritable sens de cet équivoque discours : soyez toujours charmante..... adroite..... fidelle.... d'autres personnes plus riches ou plus généreuses vous dédommageront.... quant à la fortune.... de la perte de M. le Marquis. D'autres,

croyez-moi, vous récompenseront amplement de cet indispensable sacrifice..... Monsieur, je me flatte que vous voulez bien me donner la main pour descendre & rentrer à l'hôtel avec moi.

Oui, je vous comprends, Madame la Marquise, s'écria Justine qui revenant de reconduire jusques dans son anti-chambre le Marquis & sa femme, se croyoit seule; je vous comprends! vous me dédommagerez de ce sacrifice, à la bonne heure. Mes affaires n'en iront que mieux, parce que je pourrai conserver M. de Valbrun.....

Pendant que Mme. Montdesir se parloit, je restois toujours dans cette armoire, j'y restois confondu de tout ce qui venoit de se passer, de tout ce que je venois d'entendre. Justine cependant se mit à rire de toutes ses forces: ils sont loin, s'écria-t-elle, ne nous gênons plus.... j'étouffois.... ah!

elle ne lui a pas laiſſé le tems de ſe reconnoître. Je voudrois que vous euſſiez vu comme moi la figure qu'il faiſoit : les ſourcils en l'air, la bouche béante, les yeux hébêtés. Je gagerois qu'il arrivera chez lui, avant d'avoir retrouvé la force de répondre un mot... Ce qui me fait dans tout ceci un ſenſible plaiſir, ajouta Mme. Montdeſir, en peſant dans chacune de ſes mains une bourſe pleine d'or, c'eſt que je vais m'enrichir, ſi cela continue : le mari me paye pour me careſſer, & la femme pour me battre. — Comment? — oui! celle-là je l'ai gagnée ſur mon ſopha. Celle-ci? c'eſt Madame la Marquiſe qui tout-à-l'heure, avant que les bougies fuſſent rallumées, me l'a donnée très-adroitement d'une main, tandis que de l'autre elle m'appliquoit ſur la joue ces petits ſoufflets qui m'ont fait plus de peur que de mal.

Monſieur le Chevalier, ſi du moins votre Comteſſe payoit ainſi les coups qu'elle donne. — Juſtine, ne me parlez jamais de la Comteſſe, & tâchez plutôt, ſi vous voulez que nous ſoyons amis ..... — Je ferai pour cela tout ce qui dépendra de moi, interrompit-elle en ſe jettant à mon col. Tenez ! en voulez-vous des preuves ? reſtez ici. Auſſi bien je ne devois pas coucher ſeule cette nuit ; & je croirai, ſans compliment, avoir gagné beaucoup au change. — Juſtine, je penſe qu'ils ſont maintenant aſſez loin pour que je puiſſe deſcendre ſans danger. Bon ſoir. — Quoi, vraiment ! qu'eſt devenu l'amour que vous aviez pour moi ? — Il y a pluſieurs jours qu'il eſt parti, cet amour-là, ma petite ! — Ah ! tâchez donc que çà revienne quelque matin ! dit-elle négligemment, en ſe regardant au miroir : & ſi çà revient,

revenez avec ; vous ſerez toujours bien reçu... Mais avant de partir, mangez du moins un morceau. — Un morceau ? il eſt vrai que je meurs de faim !... Mais non, il eſt déjà trop tard ! Mon pere doit être dans l'inquiétude. Adieu, Mme. Montdeſir.

Dès que je parus à la porte de l'hôtel, le Suiſſe cria : le voilà ! le voilà ! cria Jaſmin ſur l'eſcalier. N'eſt-il pas bleſſé, demanda le Baron qui accourut vers moi ? — Non, mon pere. Vous m'avez donc vu dans la foule avec le Marquis de B*** ? — Eh oui, je vous ai vu ! j'ai fait de vains efforts pour m'ouvrir un paſſage juſqu'à vous. Depuis trois grandes heures que je ſuis revenu, je meurs d'inquiétude. Que vous eſt-il donc arrivé ? comment votre ennemi vous a-t-il ſi long-tems retenu ? — Le voici : quand nous avons pu nous dérober aux brouhahas de la multitude,

nous étions tous deux fort échauffés... — Vous l'avez tué ? — Non, mon pere, mais il m'a forcé... — Encore une fâcheuse affaire ! encore un duel ! — Mais point du tout, mon pere ; écoutez donc la fin : il m'a forcé de le suivre jusqu'à St. Cloud, chez un ami qu'il a dans cet endroit-là, & d'y prendre des rafraîchissemens... — Des rafraîchissemens ! — Oui, mon pere, Monsieur de B*** n'a qu'un chagrin : c'est de m'avoir fait une mauvaise querelle ; il ne s'en console pas ; il m'en a demandé vingt fois pardon ; il m'aime ; il vous honore ; je suis chargé de vous assurer de toute son estime.

Mon pere, à ces mots, essaya de garder son sérieux ; mais n'y pouvant réussir, il me tourna le dos. Madame de Fonrose qui n'avoit pas les mêmes raisons de se contraindre, s'en donna de tout son cœur. Ses coups-d'œil

pourtant m'annoncerent qu'elle comprenoit où j'avois été prendre des rafraîchiſſemens. La Baronne, quand elle eut bien ri, prit congé de nous. Je vous quitte de bonne heure, nous dit-elle, parce qu'il faut demain me lever de grand matin pour aller au château de la petite Comteſſe.

Je ne ſais pas ſi Madame de Fonroſe fut plus matinale que Madame de B***; mais avant ſept heures, un billet de Juſtine m'éveilla.

MONSIEUR LE CHEVALIER.

M. le Vicomte de Florville eſt chez moi ; je vous écris ſous ſa dictée. Il eſt très-fâché que des ſoins plus preſſans l'aient empêché de me dire hier, en votre préſence même, ce qu'il penſe de ma conduite envers Madame la Comteſſe. Il faut qu'une fille de mon eſpece ait vraiment perdu la tête, pour avoir eu l'in-

ſolente audace de faire un outrage public à une femme de ſon rang. Ma folle impudence auroit pu compromettre auſſi Monſieur de Florville, parce que ſi vous le connoiſſiez moins, vous, Monſieur le Chevalier, vous l'auriez peut-être ſoupçonné d'avoir eu quelque part à cet odieux procédé. Cependant, Monſieur le Vicomte, quant à lui, me fait grace; mais il doute que vous ſoyez diſpoſé à la même indulgence pour moi; & il m'annonce que ſi vous ne me pardonnez pas, la petite protection de Monſieur de Valbrun & d'autres conſidérations, pourtant plus puiſſantes, ne m'empêcheront point d'aller ce ſoir à . . . . . Monſieur de Florville veut bien permettre que je n'aie pas l'humiliation d'écrire ce mot-là.

Je ſuis avec repentir, avec crainte, avec reſpect, &c. MONTDESIR.

Préſente mes hommages reſpectueux à

Monſieur le Vicomte, ma pauvre enfant, aſſure-le de toute ma reconnoiſſance ; mais dis-lui bien qu'il s'inquiete mal-à-propos, que jamais il ne me pourroit venir à l'eſprit qu'il fût capable d'employer des moyens comme ceux d'hier & une fille, telle que toi, pour chagriner Madame la Comteſſe. Tu ne manqueras pas d'ajouter que je te pardonne, à la triple conſidération du coup de fouet, de la chûte & des ſoufflets d'hier. Et ſur tout cela, porte-toi bien, ma petite.

Cependant, au milieu des événemens extraordinaires qui ſembloient tout exprès ſe précipiter, afin d'aſſurer ma convaleſcence en m'étourdiſſant ſur ma ſituation, un moment de repos me fut donné pour me recueillir ; & ce moment, ma Sophie l'occupa tout entier. Libre & tranquille, j'appellai ma Sophie : ô mon épouſe, non moins chéri-

chérie & toujours plus regrettée, quand viendras-tu par ta préſence diminuer & détruire les vives impreſſions que produiſent ſur l'eſprit & dans le cœur de ton jeune mari, trop foible contre tant d'épreuves, la tendreſſe & les charmes de tes rivales ? Mais, que dis-je ! de tes rivales ? Sophie, tu n'en as vraiment qu'une. Celle-là, je ne puis faire autrement que de l'adorer ! & du moins, du moins, je ne lui donnerai pas de compagnes.

Mais que peut un mortel contre la deſtinée ? Mon génie perſécuteur, à l'inſtant même où je formois les plus belles réſolutions, ſe préparoit à m'impoſer la loi de pluſieurs infidélités nouvelles, de pluſieurs infidélités dont on verra qu'il ſeroit trop injuſte de m'imputer tout le crime.

Madame de Fonroſe, que je croyois déjà bien loin, vint à midi nous annon-

cer qu'une indiſpoſition légere l'ayant retenue à la ville, elle venoit dîner avec nous; & tout de ſuite on fit la partie d'aller, en ſortant de table, ſe promener aux Tuileries; je refuſai d'en être. Avant le dîner, Mme. de Fonroſe, que mon pere laiſſa quelques inſtans ſeule avec moi, me dit : vous avez bien fait de ne pas vouloir venir avec nous. Sautez de joie : ce ſoir, vous verrez Mme. de Lignolle. — Il n'eſt pas poſſible! — Ecoutez, & remerciez votre amie. Ce matin, comme j'étois à ma toilette, il m'eſt venu dans la tête une idée lumineuſe. J'ai couru chez la Comteſſe pour lui en faire part; mais toujours trop prompte, elle étoit déjà partie. Je me ſuis tout-à-coup rejettée ſur la vieille tante : j'ai dit à Madame d'Armincour que Mlle. de Brumont, venant d'obtenir ſeulement tout-à-l'heure, l'inattendue permiſſion d'aller au Gâti-

nois, m'envoyoit prier Mme. la Marquiſe de vouloir bien retarder ſon départ de quelques heures, pour lui donner une place dans ſa voiture. — Dans ſa voiture! & pourquoi pas dans la vôtre? — Belle demande! parce que je me ſacrifie, moi! pour que vous puiſſiez aller à la campagne, il ne faut pas que j'y aille. Après le concert, j'emmene votre pere chez moi, & j'ai pour l'y retenir toute la nuit, un moyen que je vous laiſſerai deviner, jeune-homme! Le Baron ſera d'autant moins de difficulté, qu'étant inſtruit de l'éloignement de Mme. de Lignolle, il ne pourra m'alléguer le danger de vous laiſſer maître de vos actions. M. de Belcour reſtera, je vous le promets; je m'engage même à le garder toute la journée de demain. Demain, je ferai ſi bien, qu'il ne rentrera qu'à minuit. Arrangez-vous pour être, à tout ha-

ſard, de retour avant neuf heures. Vous le pouvez : auſſi-tôt après le dîner, que j'ai déjà demandé qu'on voulût bien faire avancer, dès que votre pere & moi ſeront partis, *Agathe* va venir vous coëffer & vous habiller. Tout de ſuite, dans une voiture de place, vous vous rendrez chez Mme. d'Armincour.... Ne perdez pas ſon adreſſe.... — Eh ! ne craignez rien ! — Il ſera peut-être ſix heures quand vous partirez. Vous arriverez encore aſſez tôt pour paſſer une bonne nuit avec la Comteſſe. Le matin, vous ſerez à cette fête à côté de Mme. de Lignolle.... qui aura ſans doute les yeux un peu battus & plus envie de dormir que de faire les honneurs de chez elle..... Mais enfin, il n'y a pas de plaiſir ſans inconvénient ; je vois d'ici que ſa petite figure pâlie, fatiguée, vous paroitra plus intéreſſante. Mais patience ! vous auſſi, vous aurez

votre châtiment : car, un amant comme Faublas a toujours faim. Monſieur ! il faudra cependant laiſſer le grand dîner ! j'en ſuis au déſeſpoir ! à deux heures préciſes, en chaiſe de poſte.... Chevalier, n'y manquez pas au moins ! n'allez pas céder aux ſollicitations de votre étourdie maîtreſſe, la compromettre, me déſobliger & vous enlever à jamais les ſeules reſſources qui vous reſtent dans la compaſſion d'une amie telle que moi, d'une amie.....

Mon pere qui rentroit, força la Baronne à changer de converſation. Tout ſe paſſa d'abord auſſi heureuſement que Mme. de Fonroſe me l'avoit annoncé. Avant cinq heures, Faublas fut déguiſé ; à cinq heures préciſes, Mlle. de Brumont poſoit à peine le bout de ſes levres ſur le menton pointu de la vieille Marquiſe, qui lui rendoit ce prétendu baiſer avec une lenteur vraiment dé-

ſeſpérante, & en la pourſuivant d'un regard qu'une tendre curioſité ſembloit animer. Mais en revanche, Mlle. de Brumont donnoit une bonne & franche embraſſade à certaine fille ſvelte, mince, élancée, grandelette, & qui n'avoit ſur ſes joues de quinze ans que les couleurs brillantes de la nature & de la pudeur. — Madame la Marquiſe, voilà une jolie perſonne! — C'eſt une couſine de votre amie; Mlle. de Méſanges. Je viens de l'aller prendre à ſon couvent pour la mener à cette fête.... A propos de fête, vous n'étiez donc pas hier à Lonchamps avec la Comteſſe? — Non, Madame..... Mademoiſelle eſt des nôtres? tant mieux... — Vous n'y avez pas été à Lonchamps? — Non, Madame.... Je ſuis bien aiſe que Mademoiſelle vienne avec nous! — J'y ai vu quelqu'un qui vous reſſembloit beaucoup, reprit l'éternelle bavarde. — Où

cela, Madame? — A Lonchamps. — Cela ſe peut bien..... Voilà une perſonne vraiment charmante! .... Mais c'eſt déjà une fille à marier! — Nous y ſongeons, répliqua la douairiere. — Et vous, Mademoiſelle, lui demandai-je. — Moi! répondit l'Agnès en baiſſant les yeux & croiſant d'un air embarraſſé, ſes mains beaucoup plus bas que ſa poitrine, moi!... dame! ça ne me regarde pas. On m'a dit pourtant qu'on me le diroit; & c'eſt que j'ai bien prié qu'on m'avertît quand il ſeroit tems. — Oui, oui, s'écria la Marquiſe, nous vous avertirons. Tenez! c'eſt Mlle. de Brumont qui vous parlera..... La veille, vous lui parlerez, n'eſt-ce pas? Je ne veux point qu'il lui arrive le même malheur qu'à ma pauvre petite niece.... il pourroit bien lui arriver! En vérité.... ça ne ſait rien non plus, ajouta-t-elle tout bas, rien! Mais c'eſt vous que je

charge de la mettre au fait. — Avec bien du plaiſir. — Pas à préſent, pourtant..... mais quand le moment ſera venu, je vous ſupplie d'y mettre tout votre talent. — Madame la Marquiſe peut compter ſur moi. — Oui. Je me doute bien que je vous trouverai toujours diſpoſée à me rendre de pareils ſervices..... Je ne connois pas de fille plus obligeante que vous!

Nous partîmes, & comme nous montions en voiture, je ne pus m'empêcher de faire cette remarque, que Mlle. de Méſanges avoit la jambe fine & le pied très-petit.

Et comme nous faiſions route, je ne pus m'empêcher d'entrevoir quelquefois, à travers une gaze infidelle, quelque choſe de fort joli; je ne pus m'empêcher de me dire tout bas que celui-là ſeroit un fortuné mortel, qui le premier verroit ce ſein naiſſant palpiter

de plaiſir. Mais ce fut avec un vrai chagrin que je fis bientôt une autre découverte : c'eſt qu'il y avoit ſur la figure de la jeune perſonne, je ne ſais quoi de moins piquant que la pudeur aimable, de plus niais que la ſimple ingénuité, je ne ſais quoi qui ſembloit m'avertir que l'amour, ordinairement ſi prompt à former les filles, donneroit difficilement de l'eſprit à celle-là.

Au reſte, ſoit inſtinct, ſoit ſympathie, Mlle. de Méſanges paroiſſoit avoir déjà beaucoup d'amitié pour moi, quand nous arrivâmes au château. Tout le monde y dormoit : une ſeule femme-de-chambre veilloit encore pour Mme. la Marquiſe & ſa jeune parente. La Comteſſe avoit eu ſoin de réſerver à ſes plus cheres convives ſon propre appartement. Sa tante devoit occuper ſon lit : elle en avoit fait dreſſer un autre pour ſa petite couſine,

dans le cabinet voiſin ; ce cabinet à porte vitrée où le lecteur ſe ſouviendra que j'ai promis de le ramener plus d'une fois. Quant à Mlle. de Brumont, comme elle n'étoit pas attendue, il n'y avoit point au château de quoi la loger. Pas une chambre, pas un lit ne reſtoient vuides. Tous les ans, à l'époque de cette fête ordinairement brillante, la Marquiſe recevoit chez elle ſa famille entiere ; & cette fois, comme il arrive trop ſouvent à la campagne, beaucoup d'amis qu'on n'avoit pas priés, étoient venus le ſoir, amenant encore avec eux leurs amis. Mon premier mot fut qu'on éveillât la Comteſſe. La vieille Marquiſe ſe fâcha preſque : il n'étoit pas délicat de demander qu'on troublât le repos *de ſon enfant*, des jeuneſſes pouvoient bien coucher enſemble & ne mourroient pas pour une mauvaiſe nuit ! la jeune

fille me regarda d'un air boudeur : j'etois une méchante de vouloir qu'on éveillât ſa couſine ; ne ſeroit-il pas plus divertiſſant de cauſer enſemble toute la nuit, que d'aller chacune de ſon côté dormir dans un lit ?

O mon Eléonore ! je te donne ma parole d'honneur que malgré la *mauvaiſe nuit* dont la tante me menaçoit, malgré l'intéreſſante converſation que me faiſoit eſpérer ta couſine, j'inſiſtai pour aller à toi. Mais la Marquiſe alors prenant de l'humeur, défendit abſolument à la femme-de-chambre de m'indiquer ton appartement, & lui donna tout-d'un-coup l'ordre effrayant de nous déshabiller toutes trois. Pouvois-je, je te le demande, aller dans les nombreux corridors de ce vaſte château, cherchant de porte en porte la maîtreſſe du lieu, réveiller à deux heures du matin toute la compagnie ?

Remarque d'ailleurs que le trop habile domeſtique dépouilloit déjà ta vieille tante de tous les attirails de ſa toilette, & ne pouvoit tarder de venir à moi. Sous quel prétexte cependant refuſer bientôt ſes très-dangereux ſervices? Conviens donc, mon Eléonore, conviens de bonne grace qu'il me fallut ſur le champ, prendre le parti de la réſignation.

Je me déshabillai vîte, & je courus au cabinet, & j'avois déjà le pied dans le très-petit lit où les Demoiſelles de Méſanges & de Brumont auroient ſans doute bien de la peine à pouvoir ſe tenir toute la nuit, l'une à côté de l'autre.

Mais, ô Ciel, quel coup de foudre vint m'atterrer! la maudite vieille s'eſt raviſée. Apparemment qu'en ſe rappellant le talent qu'elle me connoît de tout expliquer, elle a craint que je n'en fiſſe avec

avec ſon Agnès un uſage prématuré. Non, non, me crie-t-elle de ſa voix caſſée qui me paroit en ce moment, vingt fois plus rauque; réflexion faite, c'eſt avec moi que vous coucherez. Chacun devine comme à cette propoſition je me recriai, mais je ne dois cacher à perſonne que la jeune fille en fut autant que moi révoltée : quoi! ma bonne couſine, de peur que nous ne ſoyons un peu gênées, vous vous expoſeriez à paſſer une mauvaiſe nuit? —Ne crains pas cela, ma petite Méſange, tu ſais que j'ai le ſommeil excellent, rien ne m'empêche de dormir.— Quoi, Madame la Marquiſe, vous auriez pour moi cette exceſſive bonté de permettre que je vous... incommode?—Point du tout! mon ange; vous ne m'incommoderez point du tout!... je remarque que ce lit eſt fort grand. Nous y ſerons à merveille, vous

verrez ! c'étoit là juſtement ce que je ne me ſouciois pas de voir ; je tentai de recommencer mes repréſentations careſſantes : un *je le veux* très-abſolu me ferma la bouche.

Et maintenant plus vîte encore & plus cruellement que tout-à-l'heure il fallut m'immoler. J'étois en chemiſe ! ſi pourtant vous n'appercevez pas du premier coup-d'œil ce qui me gênoit beaucoup, ſi je ſuis obligé de vous montrer dans toute ſon étendue, l'embarras extrême où je me trouvois, comment ferai-je pour ne pas violer un peu l'auſtere pudeur ? Lecteurs qui manquez de pénétration, ayez du moins de l'indulgence. Qui de vous, étant à ma place, auroit pu ſuffiſamment couvrir avec ſes deux mains ſeulement, en étendant l'une ſur ſa poitrine & jettant l'autre ailleurs, auroit pu ſuffiſamment couvrir la partie foible où il y avoit

quelque chose de moins, la partie forte où il se trouvoit quelque chose de trop ; quelque chose que dans le voisinage de Mlle. de Mésanges, il m'étoit impossible de contenir ; & qui de momens en momens, devenoit plus difficile à cacher (1). Mlle. de Brumont pour dérober Faublas à tous les yeux, n'eut donc en sa mésaventure, de parti moins mauvais à prendre que celui d'une prompte obéissance. Il fallut que sans délibérer, elle quittât l'étroite couche d'une fille novice, pour se précipiter dans le grand lit où vint bientôt à ses côtés, voluptueusement s'étendre un tendron de près de soixante ans !

Ah ! plaignez-le, Faublas ! plaignez-

(1) *Elle échappa, rompit le fil d'un coup,*
Comme un courtier qui romproit son licou.
Le Conte des Lunettes.
O ! mon bon la Fontaine, je ne suis pas aussi poliçon que toi.

le ! Jamais situation ne fut pour lui plus chagrinante. Oui, dans ce même lit, il n'y a pas quinze jours, je souffrois moins, lorsqu'indigne de la tendresse de deux amantes, je me sentois sous les yeux de mon Eléonore & de la Marquise, prêt à mourir de ma foiblesse extrême. Et c'est aujourd'hui l'excès de ma force qui cause mes craintes & fait mon supplice ! Quoi donc ? Une sexagénaire, par la seule raison qu'elle est femme, peut-elle allumer dans mon sein ces feux dévorans ?... Mais ! n'est-ce pas plutôt, n'est-ce pas qu'à travers une cloison trop mince, les nubiles attraits de cette enfant, me font éprouver encore leur brûlante influence ?

Approchez-vous, mignonne, approchez-vous, me disoit tendrement ma compagne. — Non, Madame la Marquise, non... je vous gênerois. —

Vous ne me gênerez pas, mon cœur, je n'ai jamais trop chaud dans mon lit. — Moi, Madame, la chaleur m'incommode. — Cela, par exemple, je le crois très-poſſible! à votre âge, j'étois tout de même..... — Oui, ſans doute. J'ai l'honneur de vous ſouhaiter le bon ſoir, Madame la Marquiſe. — J'étois tout de même, & lorſque M. d'Armincourt vouloit faire lit à part, il me rendoit ſervice. — Fort bien. Madame la Marquiſe, je vous ſouhaite une bonne nuit. — Il me rendoit ſervice de s'en aller, ... Quand il avoit fait ſon devoir, bien entendu.... & je lui rends juſtice : dans ſa jeuneſſe il ne ſe faiſoit pas tirer l'oreille. Oh! ce n'étoit pas un M. de Lignolle! — Je vous en fais mon compliment..... je crois qu'il eſt tard, Madame la Marquiſe? — Pas trop.... approchez donc, ma petite, je ne vous entends pas....

eſt-ce que vous me tournez le dos? — Oui, parce que.... parce que je ne peux dormir que ſur le côté gauche. — Le côté du cœur! voilà qui eſt ſingulier! cela doit gêner la circulation. — Vraiment oui; mais l'habitude. — L'habitude, mon ange, vous avez raiſon!... Tenez, moi, depuis que je ſuis mariée .... il y a déjà long-tems.... — oui. — J'ai contracté celle de m'étendre toujours ainſi.... ſur le dos.... & je n'ai pas pu la perdre. — C'eſt peut-être tant mieux pour vous, car la poſture eſt bonne.... Madame la Marquiſe, j'ai l'honneur de vous ſouhaiter le bon ſoir. — Vous avez donc bien envie de dormir? — Je vous en réponds! — Eh bien! allons mon cœur... ne vous gênez pas, il y a de la place.... mais où eſt-elle donc? Tout-à-fait ſur le bord du lit?

Elle fit un grand mouvement: ſi ma

main n'avoit pas arrêté la ſienne, bon dieu ! qu'auroit-elle ſenti !

Ah ! Madame, ne me touchez pas ! vous me feriez ſauter au Ciel ! — La ! la ! mon poulet, ne ſortez pas du lit. Je voulois ſeulement ſavoir où vous étiez..... remettez-vous, remettez-vous donc !.... mais à votre aiſe.... vous êtes donc bien chatouilleuſe, mon petit cœur ? — Prodigieuſement ! .... une bonne nuit, Madame la Marquiſe. — Et moi auſſi. Je ne ſais pas ſi c'eſt encore une habitude.... dites ? — Je ne crois pas. — Mais, ma petite, ne reſtez donc pas tout-à-fait ſur le bord.... vous tomberez ! — Non. — D'où vient cet entêtement ? pourquoi ne pas s'approcher ? il y a plus d'eſpace qu'il n'en faut. — C'eſt que.... jè.... je ne puis rien toucher ! ſi par haſard je rencontrois ſeulement le bout de votre doigt.... je me trouverois mal. — Diable ! c'eſt une

maladie, çà ! comment ferez-vous donc quand vous ſerez mariée ? — Je ne me marierai pas. J'ai l'honneur de vous ſouhaiter le bon ſoir, Madame la Marquiſe. — Et comment auriez-vous pu reſter ſur ce lit de ſangle, à côté de la petite Méſange ? — Vous avez raiſon, il m'eût été impoſſible d'y tenir ! Madame la Marquiſe, je vous ſouhaite une bonne nuit. — Quelle heure peut-il être ? — Je ne ſais pas, Madame, mais je vous ſouhaite une bonne nuit.

Enfin la bavarde voulut bien ſe décider à me faire entendre à ſon tour, le bon ſoir ſi vivement ſollicité ; mais ce bon ſoir ! applaudis-toi, Faublas ! ce bon ſoir, tu n'étois pas le ſeul qui le deſiraſſes.

Dès que la Marquiſe ſe fut miſe à ronfler, car il y avoit encore dans la compagnie de ma charmante coucheuſe, ce petit agrément, qu'on l'entendoit

ronfler comme un homme ; quand donc elle ſe fut miſe à ronfler, il me ſembla qu'à voix baſſe on m'envoyoit ce doux appel : ma bonne amie ! Je crus que c'étoit un jeu de mon imagination frappée, cependant je levai la tête & me tins à l'affût du moindre bruit ; un ſecond : ma bonne amie vint le moment d'après careſſer mon oreille. — Ma bonne amie, vous même ! de quoi s'agit-il ? — eſt-ce que vous pouvez dormir ? vous ! — non, en vérité ! je ne peux pas. — Ni moi non plus, ma bonne amie ; pourquoi cela ? — Pourquoi ?.... parce que, ma bonne amie, comme vous le diſiez ſi bien tout-à-l'heure, il ſeroit plus divertiſſant de cauſer enſemble. — Puiſque vous le croyez ainſi, venez donc. — De tout mon cœur ; mais la Marquiſe ? .... — ma couſine ? oh ! quand elle ronfle, c'eſt ſigne qu'elle dort. — Je vous

crois. — Et elle dort tout de bon, lorſqu'elle dort. Allez, ma bonne amie, vous ne riſquez rien. Venez. — Ah! comme je vous le dis : de tout mon cœur! ma bonne amie..... Mais vous êtes enfermée! — certainement! toujours on m'enferme moi! ſans cela j'aurois peur! — & comment voulez-vous donc que j'entre? — dame! ce n'eſt pas moi qui me ſuis enfermée! — je ne dis pas que ce ſoit vous. — Ce n'eſt pas moi, parce que je ne m'apperçois pas du tout que vous me faſſiez peur, vous ma bonne amie. — Ma bonne amie, vous êtes bien bonne. Cependant je ſuis à votre porte, un peu légérement vêtu pour faire la converſation. — Ah! mais c'eſt Mme. la Marquiſe qui m'a enfermée. — Cela n'empêche pas que je ne commence à me refroidir beaucoup. — Ah! mais, c'eſt qu'elle a mis la clef dans ſa poche, Mme. la Mar-

quiſe — après ? je ne l'ai pas, moi, ſa poche. — Ma bonne amie, vous pouvez la trouver à tâtons. — A tâtons ! ma bonne amie ! je vais chercher. — Oui, ma bonne amie ; preſqu'au pied de ſon lit, ſur le ſecond fauteuil à gauche, c'eſt-là que je l'ai vue poſer ſa poche. — Et que ne diſiez-vous cela tout de ſuite, ma bonne amie !

Sans faire le moindre bruit, je trouvai le fauteuil, la poche, la clef, la ſerrure. Je trouvai ma bonne amie qui me reçut dans ſon lit pour cauſer, ma bonne amie qui pour me réchauffer, ſe jetta dans mes bras & me ſerra de tout ſon corps. L'aimable enfant !

Vous cependant, déeſſe de mon hiſtoire & de toutes les hiſtoires du monde, vous qui n'avez pas dédaigné de prendre ma plume quand il a fallu décemment raconter les crouſtilleux débats de la niéce & de la tante, les

queſtions délicates multipliées par celle-ci, les amoureuſes inſtructions à celle-là prodiguées; ô Clio, digne Clio, venez ! venez peindre aujourd'hui l'étonnement de la couſine, ſes premieres inquiétudes & ſes douces erreurs. Venez peindre encore autre choſe ! venez ! le récit qui me reſte à faire eſt peut-être plus ſurprenant & plus difficile qu'aucun de ceux dont je n'ai pu juſqu'à préſent me diſpenſer d'entretenir la curioſité publique.

Depuis quelques minutes nous cauſions fort amicalement; & je commençois à me réchauffer. Un tiers qui vint ſe mêler de la converſation, la troubla. Sa bruſque arrivée fit faire à Mlle. de Méſanges, un haut-le-corps en arriere. — Ma bonne amie, qu'avez-vous donc. qui vous effraye? — eh ! mais, vos deux mains ſont-là ſur mon col.... & pourtant j'ai ſenti..... j'ai ſenti comme

ſi

ſi vous me touchiez encore quelque part ! — cela vous étonne ? c'eſt que je ſuis.... bonne à marier. — .... — .... — .... — Ma bonne amie, que voulez-vous que je vous diſe..... vous a manqué juſqu'à préſent parce que vous étiez encore trop petite fille. — Ah ! — ..... — ..... — ..... — puiſque cela doit être ainſi, répliqua notre Agnès, Madame la Marquiſe n'a pas beſoin de m'avertir : un ſi grand changement ne m'arrivera pas, ſans que je m'en apperçoive..... — oui je ris. Je penſe qu'on attrape bien ma bonne amie *Des Rieux* .... — une bonne amie de votre couvent ? — oui.... — avec qui vous allez cauſer la nuit ? — quand on oublie de m'enfermer. — On l'attrape, cette Demoiſelle ? — Certainement ! tous les jours on lui dit qu'elle eſt formée ; je vois bien que cela n'eſt pas vrai, & que c'eſt parce que l'on attend encore

quelque choſe, que l'on ne ceſſe de différer ſon mariage ſous différens prétextes. — Probablement, quel âge a-t-elle? — Seize ans. — Oh! trop jeune encore.... moi j'en ai bientôt dix-huit .... — & il y a long-tems que vous êtes bonne à marier? — un an.... à peu-près un an.... Ah çà, vous ne dites à perſonne que vous cauſez avec cette Demoiſelle? — je ne ſuis pas ſi bête! on s'arrangeroit de maniere que nous ne le pourrions plus. — Ainſi vous ne vous aviſerez pas de conter que je ſuis venue cette nuit vous entretenir? — n'ayez pas peur.... A propos, il y a quelque choſe qui nous tourmente beaucoup *Des Rieux* & moi. Vous me direz sûrement cela, vous ma bonne amie. Qu'eſt-ce que c'eſt qu'un homme? — Un homme? je donnerois tout au monde pour le ſavoir! ma bonne amie. — Oui? eh bien, ſoyez de l'accord

que nous avons fait *Des Rieux* & moi. — Voyons? — c'eſt que la premiere des deux qui ſe marieroit, viendroit dès le lendemain tout conter à l'autre. — Va! j'en ſuis!.... — Ma bonne amie, vous m'embraſſez preſque tout comme *Des Rieux* m'embraſſe, & je ne ſais pas: il me ſemble que cela me fait encore plus de plaiſir. — Cela vient de ce qu'apparemment je vous aime davantage que vous ne lui plaiſez. — Ma bonne amie.... — Eh bien?

Que vouloit-elle faire de ma main dont elle s'empara tout-d'un-coup en diſant: embraſſe-moi donc tout-à-fait comme *Des Rieux* m'embraſſe, ma bonne amie. — Ma bonne amie, pas tout-à-fait comme; mais peut-être un peu mieux.

Quoique je ne ceſſaſſe de l'aſſurer que tout ſeroit bientôt fini, que le plus difficile étoit déjà fait, la jeune

perſonne, après quelques foibles cris, à grand peine étouffés, ne put retenir un dernier cri plus perçant. Je ne vous dirai pas ce qui cauſoit alors ſes ſouffrances; mais je crois vous avoir prévenus que Mlle. de Méſânges avoit le pied très-petit.

N'étoit-ce pas une choſe bien cruelle que d'être obligé de quitter le champ de bataille, au moment où la victoire ſe déclaroit? il le fallut pourtant! La Marquiſe; tout-à-coup tirée de ſon premier ſommeil, s'agitoit en murmurant ces mots: Mon Dieu!... mon Dieu!... c'eſt un ſonge!... ah! ce n'eſt qu'un ſonge! Auſſi-tôt je pris mon parti, je quittai le lit de l'*ex-pucelle*, & me traînai ſur les genoux, en m'aidant de mes mains, juſqu'au lit de la douairiere. Alors celle-ci tout-à-fait réveillée s'inquiétoit vraiment beaucoup de ce qui avoit cauſé le bruit

qu'elle venoit d'entendre : hélas ! c'eſt moi, Madame. — Vous, Mademoiſelle ! & où êtes-vous donc ? — Par terre, dans la ruelle. Je viens de me laiſſer tomber. — Auſſi, vous voulez reſter ſur le bord ? — Au contraire, Madame la Marquiſe ! — Comment, au contraire ? — Je me ſuis trop approchée. — Eh bien ! — Eh bien ! Madame en dormant ſe remue ; Madame a avancé ſa jambe ; ſa jambe m'a touché. — Je ne l'ai pas fait exprès, ma chere enfant.... Là ! bien ! remettez-vous..... & reſtez à quelque diſtance. — Oh ! oui. — Ma petite, vous m'avez réveillée en ſurſaut.... — Ne me grondez pas, Madame la Marquiſe : j'en ſuis au déſeſpoir. — Je ne vous gronde point, il n'y a pas grand mal : nous allons cauſer un moment. — Je vous prie de m'en diſpenſer. Je me ſens déjà toute malade d'avoir ſi peu dormi..... — Ecoutez

du moins le rêve que je faiſois.... — Bon ſoir, Madame la Marquiſe. — Ah! je veux vous conter mon rêve! — Mais, Madame! vous ne pourrez plus enſuite vous rendormir! — Oh! que ſi! tant que je veux, moi!... Mon cœur, où va-t-on prendre ce qu'on voit dans les ſonges? la ſcene étoit ici : je rêvois qu'un inſolent m'épouſoit de force.... — Ah!.... ah! Madame la Marquiſe! quel homme pouvoit donc avoir cette audace? — Devinez. — Ce n'étoit pas moi, toujours. — Non, ce ne pouvoit pas être vous; mais c'étoit apparemment votre frere.... — Je n'ai pas de frere. — Je ne dis pas que vous en ayez, ma mignone. Tous les jours on rêve ce qui n'eſt point.... Dans mon ſonge, c'étoit votre frere : car il vous reſſembloit à s'y méprendre! — Pardonnez-moi donc ce nouveau tort.... — Vous badinez, mon ange! ce n'eſt

pas votre faute d'abord ! & puis, il n'y a point de mal !... Mais écoutez, ce n'eſt pas tout.... — Quoi ! l'impertinent !... il a peut-être eu le courage de recommencer ? — Non. Je l'ai vu bientôt me quitter pour aller dans ce cabinet..... — Dans ce cabinet ? — Sans ma permiſſion, entendez-vous ? Sans votre permiſſion ? — Se marier avec la petite de Méſanges.... — La petite de Méſanges ! — Qui le laiſſoit faire. — Qui le laiſſoit faire ! — Attendez donc. Voici le plus ſingulier : l'enfant n'étant pas comme moi rompue à cet exercice ;... — Eh bien ! — La douleur.... — La douleur ! — Lui a fait pouſſer un cri.... — Un cri ! — Qui m'a réveillée.

Qu'on ſe figure, s'il eſt poſſible, la mortelle frayeur dont j'étois agité. Ce rêve ſi convenable à la circonſtance, la Marquiſe l'avoit-elle eu réellement ? Etoit-ce un avertiſſement tardif que

l'hymen, ennemi né de tous les succès de l'amour, venoit d'envoyer à la trop peu vigilante duegne, afin d'empêcher du moins que mon triomphe ne s'accomplît ? ou, par un malheur plus grand, la vieille maudite avoit-elle, à l'instant même, avec une admirable présence d'esprit, inventé ce prétendu songe, tout exprès pour me donner clairement à comprendre que mon crime étoit découvert, qu'un entier dévouement pouvoit seul l'expier, qu'il falloit tout-à-l'heure m'avancer au supplice qui dans ses bras m'attendoit ? A cette dernière idée, tous mes sens à-la-fois se souleverent. Je rappellai pourtant mon courage, afin de m'assurer par quelques questions adroites des vraies dispositions de Mme. d'Armincour.

Est-ce donc sérieusement ?... — Sérieusement, mon petit cœur. — Quoi ! Madame, vous entendiez ?.... — Vrai-

ment, oui ! j'entendois. — Vous m'avez dit auſſi que vous aviez vu ! Comment pouviez-vous voir ſans lumiere ? — Ah ! dans mon rêve il faiſoit jour.

Cette réponſe faite du ton le plus ſimple me rendit ma tranquillité : bon ſoir, Madame la Marquiſe. — Allons, mon enfant, puiſqu'abſolument vous le voulez : bon ſoir !

Ma compagne, à ces mots, ſe rendormit ; & ſon ronflement naſillard, qui tout-à-l'heure déchiroit mon oreille, maitenant la careſſoit comme l'auroit pu faire la voix la plus enchantereſſe, la voix de *Baletti !* Ne vous en étonnez pas : il m'annonçoit que l'heure du Berger m'étoit rendue ! c'étoit l'heureux ſignal auquel je devois me hâter d'aller reprendre un charmant ouvrage très-avancé ; mais enfin, malheureuſement interrompu comme il s'achevoit. Preſſé d'y mettre la derniere main, je

ſoulevai la couverture avec infiniment de précaution, & déjà mes pieds touchoient le carreau, quand j'entendis tout à coup ceſſer le ronflement propice. Une main pote & ridée, qui me parut celle de Proſerpine, me ſaiſit par la nuque & me tint là quelque tems en arrêt : un inſtant ! me dit enfin l'infernale vieille, j'y vais avec vous. Elle y vint en effet, mais pour refermer ſoigneuſement la porte : dormez ! Mademoiſelle, dormez ! cria-t-elle à la petite de Méſanges ; & prenez patience ! Nous vous marierons bientôt. — Ah ! mais, Madame la Marquiſe, répondit ma bonne amie d'une voix traînante, je ne ſuis pas encore bonne à marier ! moi ! — Oui ! oui ! répondit l'autre en la contrefaiſant, petite ſucrée ! vous avez l'air de n'y pas toucher ! cela n'empêchera pas qu'on n'y mette ordre, & cela, le plutôt poſſible. Allons ! vous,

la Demoiſelle aux habitudes, ajouta-t-elle en me reconduiſant à ſon lit par la main, voyons ! voyons ſi vous ne pouvez en effet veiller que pour les jeunes !

A ces terribles paroles qui m'annonçoient des tourmens tout prêts, je ſentis un friſſon mortel glacer mon ſang, mon ſang qui rappellé de toutes les extrémités, reflua vers le cœur avec une prodigieuſe vîteſſe. Tremblant de tous mes membres, je me laiſſai traîner vers l'échafaud. Je tombai ſur ce lit où déjà m'attendoit une furie pour m'étreindre de ſes bras vengeurs ; j'y tombai ſans force, ſans mouvement, preſque ſans vie.

Il y eut un moment de ſilence ; après quoi, de ſa voix caſſée qu'elle s'efforçoit d'adoucir, l'impatiente Marquiſe me demanda ſi j'avois oublié ſon rêve, ſi je comptois ne l'accomplir

qu'en un point seulement? Hélas! j'y songeois à son rêve! je songeois qu'il paroissoit indispensable de prévenir par mon dévouement généreux, de plus grands malheurs. Devois-je en faisant à Madame d'Armincour, une insulte qu'aucune femme ne pardonne, exposer à sa facile vengeance Mlle. de Mésanges prise pour ainsi dire sur le fait, & ma chere Lignolle sans doute aussi compromise? devois-je risquer de me mettre ainsi sur les bras toute la cohue des trois familles réunies? il n'y avoit donc plus qu'un magnanime effort qui pût sauver mes deux maîtresses & me sauver moi-même.

Jamais plus qu'alors je n'éprouvai combien un *résolu* jeune homme, dont le grand courage est d'ailleurs commandé par la nécessité qui presse, peut en toute occasion compter sur lui-même. Après de courtes indécisions, après quelques

quelques premiers momens d'abattement & de terreur inſéparables de l'épouvantable entrepriſe à laquelle j'étois appellé, je me ſentis moins incapable de la tenter & peut-être de la mettre à fin. Malheureux! ton heure eſt donc enfin venue!... allons, Faublas. Allons! du cœur! immole-toi. Ainſi j'encourageois tout bas ma vertu qui chancelloit encore, & pour l'affermir j'eus beſoin d'un nouvel effort. Mais enfin la victime ne deſirant plus rien que de s'épargner au moins de cruels apprêts, que d'accomplir le douloureux ſacrifice en un ſeul inſtant, s'il étoit poſſible; la victime réſignée ſe précipita tout-d'un-coup ſur ſon bourreau.

Quelle vivacité! s'écria la maligne vieille en ricanant. Doucement, Monſieur! doucement donc! mon rêve a dit que vous m'épouſiez de force. De for-

ce! comprenez-vous? Or, je vous le demande, êtes-vous disposé à de grandes témérités? Avez-vous l'intention bien déterminée de violer la douairiere d'Armincour?—Non, Madame, en vérité! j'ai trop d'honneur pour me permettre une aussi indigne action.—Eh bien! tenez-vous donc tranquille à mes côtés. J'ai pu vous faire une malice, la gaieté est de tous les âges, & pour moi de tous les instans; quand il n'est pas question de mon Eléonore. Mais ce seroit pousser un peu trop loin la plaisanterie, que d'accepter ce que vous avez la générosité de m'offrir. Gardez, gardez pour les jeunes femmes: si la tante vous prenoit au mot, la niece pourroit n'être pas contente.—La niece! vous pensez que Mme. de Lignolle...—assurément, je le pense; mais pour le moment laissons la Comtesse, il nous convient de traiter un objet plus pres-

ſant, Monſieur, vous parliez tout-à-l'heure d'une indigne action? mais ne ſentez-vous pas que celle dont vous vous êtes rendu coupable pendant mon ſommeil, eſt horrible? — Madame.... quel autre à ma place.... — à votre place? & pourquoi vous trouver à cette place où vous ne deviez jamais être? pourquoi venir chercher des tentations auxquelles perſonne ne réſiſteroit? pourquoi ſurprendre la confiance des parens, par un déguiſement perfide? Monſieur, je ne vois rien qui vous puiſſe excuſer.... mais vous avez du moins, je l'eſpere, quelques moyens de réparer l'injure que vous venez de faire dans la perſonne de Mlle. de Méſanges, à tous ſes parens ici raſſemblés? — Madame.... — Sans doute vous épouſerez cette enfant? — Madame.... — répondez net: ne le voulez-vous pas? — de tout mon cœur....

— oh oui ! il épouſeroit toute la famille, lui... toute la famille ! & moi-même ! ... je n'avois qu'à le laiſſer faire ! — de tout mon cœur, comme je vous dis, mais.... — voyons votre main. — je ne le peux pas. — Vous êtes marié, n'eſt-il pas vrai ? — oui, Madame. — C'eſt cela ! voilà qui devient certain ! — Qu'eſt-ce qui devient certain ? — Laiſſez, Monſieur ! laiſſez ! je me parle, à moi... vous voyez bien que c'eſt une choſe épouvantable de.... ſéduire ainſi des jeunes perſonnes qu'il ne vous eſt même pas poſſible de prendre en mariage. Car elle eſt ſéduite, n'eſt-ce pas ? c'eſt une affaire finie ? — Madame.... — parlez, Monſieur. Ce qui eſt fait eſt fait. Il n'y a plus de remede ! mais au moins, vous voudrez bien me dire en quel état préciſément vous avez laiſſé la jeune perſonne.... je me ſuis sûrement réveillée

trop tard pour elle?.... mais c'eſt qu'auſſi, puiſque j'avois des ſoupçons, je n'aurois pas dû me laiſſer aller au ſommeil!.... cependant le moyen de croire qu'ils auront, avec la volonté de faire.... une ſottiſe! l'adreſſe, l'audace & le tems néceſſaires; quand moi qui dois être bien tranquille ſur mon propre compte! je tiens le mauvais ſujet dans mon lit & la petite fille ſous la clef, & la clef dans ma poche! Il faut être un vrai diable! un diable enragé.... Allons! Monſieur, convenez-en: la jeune perſonne a.... la jeune perſonne eſt.... la jeune perſonne a tout-à-fait ſubi ſa métamorphoſe? — Madame à ne vous rien cacher, je crois mon triomphe complet.... — Le beau triomphe! bien difficile en vérité! — Très-difficile! car la charmante enfant.... — Bon! le voilà qui, dans ſon enthouſiaſme, va me faire des détails. — Ah! pardon, Madame....

difficile ou non, j'en ai ſi peu joui, que je n'imagine pas qu'il en puiſſe réſulter pour Mlle. votre couſine des ſuites bien ſérieuſes.—Comment l'entendez-vous? expliquez-moi cela. — J'entends qu'on ne doit guere préſumer la groſſeſſe. — Voyez donc, s'écria-t-elle avec feu. La belle grace que vous nous faites là; mais en attendant, Monſieur, la virginité eſt à tous les diables; comptez-vous cela pour rien? vous, auriez-vous été content ſi l'on vous eût donné en mariage une fille déjà toute inſtruite?.... — inſtruite? elle ne l'eſt pas. — Que dit-il? — Elle l'eſt ſi peu qu'elle me croit Demoiſelle. — Mais vous-même, me croyez-vous faite d'hier pour me fabriquer de pareils.... — Madame la Marquiſe ne vous fâchez pas. Je vais tout vous conter.

La bonne parente qui ne m'entendit pas ſans m'interrompre par de fréquen-

tes exclamations, s'écria quand je n'eus plus rien à dire : voilà qui eſt fort extraordinaire & qui diminue un peu le mal.... un peu. Monſieur, je vous demande le plus profond ſecret & je compte aſſez ſur un reſte d'honnêteté..... — Comptez-y, Madame. — Vous ſentez qu'à préſent je ne puis trop tôt marier cette enfant-là, ce ne ſera pas une choſe difficile : elle a de la figure & du bien. Il ne lui manque rien.... rien que ce que vous venez de lui ôter. Mais cela ne paroît pas ſur le viſage d'une fille, & fort heureuſement, voyez-vous ! car, entre nous ſoit dit, il y a beaucoup de belles Demoiſelles qui ne s'établiroient jamais. Celle-là ſera donc pourvue le plutôt poſſible, & comme le haſard pourroit faire que bientôt vous entendiſſiez dans le monde parler du nigaud qui ſe diſpoſeroit à l'épouſer, ne vous aviſez pas alors de....

— Soyez parfaitement tranquille. Il faut, je le ſens bien, que cette aventure reſte abſolument entre vous & moi. — Bien, Monſieur. Je ne dirai rien à la jeune perſonne, car que lui dirois-je? c'eſt une petite ſotte qui, ſans le ſavoir, s'eſt aviſée de faire la grande fille. Voilà tout. Laiſſons-lui ſon erreur ridicule, mais utile. Seulement pour qu'elle ne puiſſe ni la communiquer, ni l'appercevoir, j'aurai ſoin de la recommander à ſon couvent, elle & ſa bonne amie qui *l'embraſſe*. Cependant ſi vous jugez que cela puiſſe être convenable, nous pourrons mettre ſa couſine dans le ſecret. — Sa couſine? — oui. — Mme. de Lignolle? oh! non, non. — Vous ne vous en ſouciez pas? il eſt vrai qu'elle eſt bien vive pour être bien diſcrete. — Sans doute. — D'ailleurs votre conduite l'intéreſſe peut-être aſſez..... — L'intéreſſe?

point du tout ! — point du tout ? Ah, Monſieur ! maintenant je ſais que la jeune perſonne qui lui a tout expliqué, eſt un cavalier charmant ! & vous voulez que je ſois encore votre dupe ? — Madame.... — laiſſons cela : c'eſt un article très-délicat auquel nous reviendrons, quand il en ſera tems. Monſieur, je vous ſouhaite à mon tour une bonne nuit. Repoſez-vous, ſi bon vous ſemble, mais croyez que je ne m'endormirai plus.

Fin du Tome onzieme.

LA FIN

DES

AMOURS DU CHEVALIER

DE FAUBLAS.

Par M. LOUVET DE COUVRAY.

TOME CINQUIEME.

A LONDRES,

Et se trouve à PARIS,

Chez BAILLY, Libraire, rue S. Honoré, vis-à-vis la barriere des Sergents.

Et chez les Marchands de Nouveautés.

M. DCC. XC.

LA FIN DES AMOURS DU CHEVALIER DE FAUBLAS.

J'USAI de la permiſſion, car après les diverſes agitations de cette nuit heureuſe & fatale, le ſommeil me devenoit bien néceſſaire. Cependant on ne m'en laiſſa pas long-tems goûter les douceurs : les premiers rayons du jour amenerent dans notre chambre Mme. de Lignolle qui ſe ſervit de ſon paſſe-par-tout pour entrer. Je fus réveillé par les baiſers qu'elle me donnoit : te voilà, ma petite Brumont ! quel bonheur !

je ne t'attendois pas! tout-à-l'heure par hasard on vient de me dire.....

Elle courut au cabinet avec une inquiétude marquée & regardant à travers les vitres: ma tante, vous avez mis-là ma petite cousine, toute seule? Vous avez bien fait. — Pas trop, ma niece. — Pourquoi? — Parce que j'ai passé une assez mauvaise nuit. — Et vous l'avez enfermée, ma cousine! ah, c'est encore mieux, cela! — Mieux! d'où vient? — Ai-je dit mieux, ma tante? — Oui, ma niece. — C'est que je parle sans réflexion, car... quel danger? — Sans doute. Dans un appartement où il n'y a que des femmes. — Que des femmes, oui, ma tante; & des hommes dans les appartemens voisins, pour les défendre en cas de... — Oui! voilà ce que c'est! — Pourquoi donc n'êtes-vous venue qu'à deux heures du matin, ma tante? — Parce que j'ai voulu vous amener cette

chere enfant, ma niece. — Que vous êtes bonne! — Bien bonne, n'eſt-ce pas? — Brumont, pourquoi donc ne m'avez-vous pas fait éveiller? — C'eſt moi, ne la grondez pas, c'eſt moi qui n'ai pas voulu qu'on vous éveillât. — Vous avez eu bien tort, ma tante... Tu ne dis mot, ma petite Brumont; tu es triſte? va, je ſuis auſſi bien fâchée! — De quoi, ma niece? — Mais, de ce que vous avez été toutes deux fort mal couchées. — Tu avois donc un lit pour cette enfant? — Elle auroit partagé le mien, ma tante. — Voilà juſtement ce que je n'ai pas voulu, ma niece. — Vous auriez pourtant paſſé une meilleure nuit. — Oui, mais toi? — Bon! nous nous arrangeons bien enſemble. — C'eſt pourtant une très-mauvaiſe coucheuſe. — Trouvez-vous, ma tante? — Elle remue toute la nuit! ſans ceſſe elle étoit ſur moi! — Sur vous? —

A-peu-près. — A-peu-près ! bon ! — Je ne ceſſois de la repouſſer. Elle m'échauffois ! elle m'étouffoit ! elle... — Mon dieu ! mais... — Eh bien, ma niece, qu'eſt-ce qui vous inquiette ? — Mais... vous... vous en avez donc été prodigieuſement incommodée ?—Vraiment ! ſi cela m'arrivoit toutes les nuits !.... à mon âge !... mais pour une fois!

Madame de Lignolle fut pleinement raſſurée par le ton de bonhommie dont ſa maligne tante prononça ces dernieres paroles. L'étourdie niece n'en vit que le côté plaiſant. Ah ! Mais toi, Brumont, s'écria-t-elle en m'embraſſant, tu as dû paſſer une bonne petite nuit. Ma tante ne t'aura pas empêchée de dormir ?... Tiens, tu as du chagrin ; & moi auſſi, je t'aſſure. Je ſuis déſolée, déſolée qu'on ne t'ait pas indiqué ma chambre. Cependant... tiens... conviens que c'eſt bien drôle... de te

voir ainſi... là... près... tiens, pardonne; mais je ne peux plus y tenir.

En effet, les éclats de rire quelque tems retenus, s'échapperent. L'exploſion fut ſi forte & dura ſi long-tems, qu'enfin la Comteſſe tomba ſur le lit où elle en pâma. Cette écervelée rit de ſi bon cœur, qu'elle vous donne envie d'en faire autant, dit la tante; & elle imita la niece de maniere que je vis le moment qu'elle la ſurpaſſeroit. Comment alors me défendre de partager leur gaieté? Notre joyeux trio fit tant de bruit, que Mademoiſelle de Méſanges en fut réveillée.

La priſonniere vint frapper à ſes carreaux. Madame de Lignolle, dit la Marquiſe, ouvre à cette enfant; prends la clef dans ma poche. La Comteſſe, pour avoir plutôt fait, ſe ſervit de ſon paſſe-par-tout; ſans entrer dans le cabinet, cria bon jour à ſa couſine &

revint de mon côté s'asseoir sur le bord du lit : la petite Mésanges volant sur ses pas, arriva comme elle & me dit en m'embrassant : bon jour, ma bonne amie. — Qu'est-ce que c'est donc ? s'écria la Comtesse, surprise & fâchée : qu'est-ce que c'est donc que ces familiarités là ? & ce nom que vous lui donnez ? apprenez que je ne veux pas qu'on embrasse Mlle. de Brumont, & qu'elle n'est la bonne amie de personne. — Bien, ma niece, s'écria la Marquise Bien ! morigenez un peu cette effrontée : celà vient tout-de-suite manger dans la main ! — La bonne amie de personne, répondit cependant notre Agnès, devenue plus hardie : ah, celui-là est drôle ! je ne sais peut-être pas que c'est ma bonne amie, à moi ! — Mais, Mademoiselle, reprit Madame de Lignolle, allez donc, s'il vous plaît, mettre un mouchoir, vous êtes toute

nue! — Qu'eſt-ce que ça fait? repliqua l'autre; il n'y a pas des hommes ici. — La Marquiſe la contrefit : non, il n'y a pas des hommes; & d'un ton bruſque elle ajouta : mais il y a des femmes, des femmes, entendez-vous, petite ſotte?... Allez... un moment, un moment! comme vous avez les yeux battus! quel métier avez-vous donc fait cette nuit?—Qu'eſt-ce que j'ai fait?... rien, puiſque je n'ai pas ſeulement dormi.—Et pourquoi n'avez-vous pas dormi? — Pourquoi? . . . ah, Dame parce que j'écoutois toujours pour voir ſi je ne vous entendrois pas ronfler... — Ronfler! cette expreſſion!... vous aimez donc bien à entendre ronfler! — Ce n'eſt pas ça, mais c'eſt que quand on eſt toute ſeule dans un lit à s'ennuyer, il faut bien qu'on s'amuſe de quelque choſe.

En parlant, elle jouoit avec une bou-

cle de mes cheveux. Tout-à-coup l'impatiente Comteſſe l'apoſtropha d'une bonne tape ſur la main ; & la prenant par les épaules, elle la reconduiſit à ſon cabinet en lui répétant d'aller mettre un mouchoir. La Marquiſe l'applaudit : oui, mon enfant, donne-lui des leçons de décence ; va, donne-lui des leçons de décence... Tiens, Madame Lignolle, rends-moi le ſervice de l'aider à s'habiller, afin qu'elle ait fait plus vîte, & que nous puiſſions la renvoyer, car il faut que je te parle.

Je vous réponds que la Comteſſe, aſſez contrariée d'être un inſtant ailleurs qu'à mes côtés, eut bientôt fini avec la couſine. Je vous réponds, que pour l'habiller de la tête aux pieds, il lui fallut moins de tems, qu'ordinairement elle n'en mettoit à me paſſer un ſeul jupon. Auſſi toutes deux rentrerent bientôt dans la chambre à coucher. La

Marquiſe complimenta l'une ſur ſa promptitude, & pria l'autre d'aller ſe promener dans le parc.—Ah, mais c'eſt qu'il eſt de bonne heure pour ſe promener! — Tant mieux; l'air du matin vous rafraîchira.—Ah! mais c'eſt que pour ſe promener,... il faut marcher. — Eh bien? — Eh bien, j'ai de la peine à marcher. — Bon! Mademoiſelle la douillette! ſes ſouliers la bleſſent! — Non, ce ne ſont pas mes ſouliers. Ce n'eſt pas au pied que j'ai mal.—En voilà aſſez de dit. Partez, partez. — C'eſt apparemment que ça me gêne quelque part, parce que... — Oh mon dieu! cette maniere de parler ſi lente me fait mourir, interrompit la Comteſſe. Eſt-ce votre corſet qui vous gêne? — Oh que non! oh que non! ce n'eſt pas non plus mon corſet.—Eh pour dieu! quoi donc? — Dame! c'eſt qu'apparemment je commence... apparemment que je vais

devenir auſſi, bonne à marier, moi! — Tiens, s'écria la Marquiſe : quelle ſottiſe elle vient nous... Madame de Lignolle, fais-moi donc, je t'en prie, partir cette impertinente. Tu ne vois pas qu'elle ne ſait que dire, & qu'elle ne veut que tuer le tems. — Oh que ſi, je ſais ce que je dis... Toujours, malgré que ça ne ſoit pas bien néceſſaire, ſouvenez-vous que vous m'avez promis de m'avertir...

Nous n'entendîmes pas le reſte, parce que la Comteſſe, voyant enfin ſa couſine dans le corridor, lui ferma doucement la porte au nez.

Fort bien! ma niece; & mets les verroux, que perſonne ne vienne nous interrompre!... Oui, aſſieds-toi là ſur le bord du lit. Mais regarde-moi donc auſſi quelquefois? Tu n'as des yeux que pour Mlle. de Brumont. — Ah! c'eſt pour la conſoler. Elle a du

chagrin, voyez-vous ? — Il eſt sûr qu'on ne l'entend pas ſouffler, & elle ne paroît point dans ſon aſſiette ordinaire. — Oh ! non, dit Madame de Lignolle, en m'embraſſant : elle eſt déſolée qu'on ne l'ait point amenée chez moi... Elle a sûrement beaucoup d'amitié pour vous, ma tante ; mais, comme elle me connoît davantage, elle eût mieux aimé paſſer la nuit à mes côtés, je le gagerois. — Là ! là ! Madame, ne vous en faites pas tant accroire ? Si je l'avois ſouffert... — Plaît-il, ma tante. — Oui, ma niece. Vous imaginez que parce qu'on n'eſt pas tout-à-fait ſi jeune & ſi gentille que vous... — Comment ? — Eh ! mon Dieu, il ne tenoit qu'à moi. — Ce que vous me dites-là, ma tante, eſt... — la vérité — de toutes les manieres incompréhenſible. — Je vais donc m'expliquer, ma niece. — Ah !

vite ! vite ! je ſuis ſur des charbons brûlans.

Madame de Lignolle, il me paroîtroit en effet très-étonnant, mais pourtant très-deſirable que vous ne connuſſiez pas tout-à-fait ſi bien la prétendue Demoiſelle ici couchée près de moi. — La prétendue Demoiſelle ! — Ma niece, je vous déclare, & puiſſé-je vous apprendre quelque choſe qui vous ſurprenne ; je vous déclare que cette jolie fille eſt un homme. — Un homme ! Etes vous... êtes-vous sûre, ma tante ? — Sûre... Et lui-même... Il eſt là pour me démentir, ſi je ne dis pas l'exacte vérité ; lui-même vouloit, il n'y a pas deux heures, m'en donner des preuves. — Vouloit vous en donner ? ... Cela ne ſe peut pas ! — Ne vous en étonnez pas trop, ma niece, il s'y croyoit obligé. — Obligé ! Pourquoi ? — Ah ! demandez-lui.

lui. — Dites pourquoi ? s'écria-t-elle en m'adreſſant la parole avec une extrême vivacité : Parlez ? parlez enfin ? parlez donc ? — Vous me voyez, lui répondis-je, ſi ſtupéfait de tout ce qui m'arrive, que je n'ai pas la force, pas la force de dire un mot. — Il veut me forcer à faire moi-même ce pénible aveu ! reprit la Marquiſe : ma nièce, il s'y croyoit obligé, parce que je l'exigeois. — Vous l'exigiez, ma tante ? — Raſſurez-vous, je n'en avois que l'air. — Que l'air ? — Oui, je vous dis, j'ai fait grace au généreux jeune homme, quand je l'ai vu prêt à s'immoler. — Cependant il le pouvoit, s'écria la Comteſſe, auſſi ſurpriſe que déſolée. — Il le pouvoit ; oui, ma niece. C'eſt, j'en conviens, un compliment qu'il faut lui faire. — Il le pouvoit, répéta Mme. de Lignolle d'un ton qui n'annonçoit

pas moins d'étonnement, & marquoit une affliction plus profonde. — Voilà de ſuite, lui répondit la Marquiſe, deux exclamations qui ne ſont pas très-polies. — Il le pouvoit ! — Enfin, ma niece, tu veux donc que je me fâche... Vous voudriez donc, Madame, qu'il ne trouvât jamais ces choſes-là poſſibles que pour vous ? — Pour moi ! — Madame d'Armincourt l'interrompit d'un air très-ſérieux : Eléonore, je vous ai toujours connue extrêmement franche, avec moi ſurtout. Avant de vous faire violence, pour ſortir de votre caractere ; avant de vous décider à me ſoutenir un menſonge trop invraiſemblable, écoutez-moi.

Cette Demoiſelle eſt un homme : j'ai malheureuſement pluſieurs raiſons de n'en point douter. Il y a plus : Je ſais maintenant ſon véritable nom ;

& tout me dit que depuis long-tems vous ne l'ignorez pas, ma nieçe. Hier, j'allai ſur les cinq heures à Lonchamps, où je fus étonnée de vous voir de ſi bonne heure ſur-tout, vous qui le matin même aviez, ſous prétexte de quelques affaire, refuſé d'y venir le ſoir avec moi. Vous ne m'avez ſeulement pas apperçue, Madame, parce que vous n'aviez des yeux que pour un cavalier qui de ſon côté vous regardoit continuellement. Voilà ce qui me le fit remarquer. C'étoit Mlle. de Brumont, ſous des habits d'homme, ou pour le moins un frere à elle, un frere, dont la figure abſolument pareille excitoit votre attention comme la mienne. Je m'arrêtai naturellement à cette idée; & dans ma parfaite ſécurité, je ne ſongeai même pas à pouſſer plus loin les conjectures. Cependant, immédia-

tement après votre voiture, venoit, dans une voiture beaucoup plus belle, une eſpece de fille fort élégante, qui lorgnoit auſſi ce jeune homme, dont elle étoit quelquefois lorgnée. Apparemment que cette femme ne vous aime guere, & que vous ne l'aimez pas davantage; car elle s'eſt permis de vous faire une impertinence, dont vous l'avez bien punie. Je vous en fais mon compliment; j'en ai ri de tout mon cœur. Comme j'en riois pourtant, il s'éleve tout-à-coup une grande rumeur. Tout le monde court, chacun ſe précipite ſur *le* ou *la* Brumont, que je ſuivois toujours des yeux, dans l'intention de l'appeller, afin de cauſer un inſtant avec *lui* ou avec *elle*. Moi, toute ébahie d'un ſi prodigieux concours, pauvre provinciale, je demande ſi l'uſage des Dames de Paris eſt de courir ainſi comme

des folles, pêle-mêle avec les hommes, après le premier joli garçon qu'elles rencontrent. Tous ceux qui m'entourent, me crient : Non pas ! non pas ! mais celui-ci mérite l'attention générale ; c'eſt un charmant cavalier déjà fameux par une aventure extraordinaire : c'eſt Mlle. Duportail, c'eſt l'amant de la Marquiſe de B***, Vous pouvez juger de mon étonnement : auſſi-tôt j'ouvre les yeux, je me rappelle mille circonſtances inquiétantes, & ſans trop de malignité, je ſuis obligée de me dire qu'il devient très-probable que l'amant de la Marquiſe eſt auſſi l'amant de la Comteſſe. Cependant il ne faut pas me hâter de juger légerement une niece que j'eſtime. Je verrai, je l'obſerverai, je la queſtionnerai demain, puiſque je vais la joindre au Gâtinois. Point du tout ! au jour deſiré, l'obligeante Mme. de

Fonrose arrive chez moi, qui me propose tout doucement l'honnête commission de vous mener l'ami du cœur. Charmée d'un hasard favorable à mes secrets desseins, j'accepte, bien résolue à examiner de près la Demoiselle, & à faire en sorte que vous ne puissiez pas me réduire à jouer chez vous le rôle d'une complaisante. J'arrive avec l'heureux mortel : peut-être croyoit-il, vous voyant couchée, qu'il partageroit du moins le lit de la petite Mésanges. Tout au contraire, je le confisque à mon profit. Au commencement de la nuit, je le tourmente : une heure après, je.... je le prends, pour ainsi dire, sur le fait. Il ne m'avoue pas son nom que je ne demande point ; mais il ne peut nier son sexe. Enfin, le matin vient ; & pour qu'il ne me reste aucune incertitude à cet égard, je

découvre en plein le Chevalier de Faublas.

A ces mots, elle me découvrit en effet; car, d'un coup de main rapide, elle enleva la couverture qu'elle jetta preſque ſur mes pieds, & du même tems elle me la ramena ſur les épaules. Le moment fut court, mais déciſif. Le haſard qui ſe déclaroit contre moi, voulut qu'alors je me trouvaſſe arrangé dans le lit, de maniere que la piece du procès la plus eſſentielle ne pût échapper au prompt regard de l'accuſé, de ſa complice & de leur juge. Maintenant, ma niece, s'écria la Marquiſe, j'eſpere qu'il ne vous reſte aucun doute. Là! je dis, en ſuppoſant qu'il fût poſſible de croire qu'avant ceci vous en euſſiez. Mais convenez, pourſuivit-elle, en m'appliquant un vigoureux ſoufflet de la même main qui venoit de m'expoſer preſque nud aux regards

confus de Mme. de Lignolle ; convenez qu'il faut que ce M. de Faublas ſoit un effronté petit coquin, pour être aujourd'hui venu coucher avec la Tante, par la ſeule raiſon qu'il ne pouvoit plus coucher avec la Niece.

Ma Tante, s'écria la Comteſſe avec un peu d'humeur, pourquoi donc frapper ſi fort ? Vous lui ferez mal ! — Oui, mal ! Il eſt trop heureux. C'eſt une faveur.... Madame de Lignolle, à préſent que vous ne pouvez plus, ſous prétexte d'ignorance, vous en défendre, il faut tout-à-l'heure prier Monſieur de ſe lever, le mettre ſans eſclandre à votre porte & l'y conſigner pour jamais. — Le mettre à ma porte ! ma Tante ; eh bien ! je vous le dis : c'eſt mon amant, c'eſt l'amant que j'adore. — Et votre mari ! Madame. — Mon mari ? C'eſt auſſi lui,

je n'en ai pas d'autre que lui. — Quoi ! ma Niece, il n'y a pas déjà près de cinq mois que M. de Lignolle vous a vraiment épouſée ! — Epouſée ? Jamais.... C'eſt lui ; ma Tante. — Comment ? C'eſt lui qui même la premiere fois ?... — Oui, ma Tante, c'eſt lui. — Ah ! l'heureux petit drôle ! Quel épouſeur que ce Monſieur-là ! ... Mais vous êtes groſſe ! ma Niece. — Eh bien ! ma Tante, c'eſt encore lui. — Mais.... — Il n'y a plus de mais, ma Tante ! Ç'a toujours été lui ; ce ſera toujours lui ; ce ne ſera jamais que lui. — Jamais que lui ! Et comment ferez-vous ?... — Comme j'ai déjà fait, ma Tante, avec lui. — Mais quel flux de paroles ? Voyez un peu ! — Je ne vois que lui ! — Mais au moins entendez... — Je n'entends que lui ! — Mais écoutez donc ? — Je n'écoute que lui. — Allons, ma Niece, quand vous vou-

drez... — Je ne veux que lui. — Vous ne voulez pas que je vous parle un moment. — Je ne parle qu'à lui. — Eléonore, vous ne m'aimez donc pas ? — Je n'aime.... Ah ! ſi fait, je vous aime auſſi. — Eh bien, laiſſe-moi donc m'expliquer : dis-moi, malheureuſe ! comment feras-tu pour cacher ta groſſeſſe ? — Je ne la cacherai pas. — Mais votre mari vous demandera qui a fait cet enfant. — Je lui répondrai que c'eſt lui. — Et s'il n'a jamais couché avec toi, comment veux-tu qu'il te croie ? — Eh ! mais c'eſt à cauſe de cela qu'il me croira. — Comment ? C'eſt à cauſe de cela ? — Sûrement, à cauſe de cela. — Allons, ma Niece. Voilà que nous faiſons enſemble des quiproquos. Vous êtes ſi vive, qu'il eſt impoſſible de s'expliquer avec vous. — Je ſuis vive ! Vous ne l'êtes pas peut-être ? — Eh, le moyen de ne

pas l'être avec une écervelée.... Voyons : faites-moi la grace de m'expliquer de quelle maniere on peut s'y prendre, pour perſuader à un homme qui n'a jamais épouſé ſa femme, que pourtant il lui a fait un enfant ? — Regardez ſi ce n'eſt pas déſeſpérant !... Mais, ma Tante, faites-moi vous-même la grace de m'expliquer pourquoi vous imaginez que j'irai faire à M. de Lignolle un raiſonnement auſſi bête que celui-là ? — Ma Niece, c'eſt vous qui me le dites. — Tout au contraire, je me tue de vous crier que je lui déclarerai que c'eſt lui qui m'a fait cet enfant. — Ah ! je comprends enfin lui, c'eſt Monſieur ? — Eh ! oui. Quand je dis lui, c'eſt lui. — Ma foi, je ne l'aurois pas deviné, ma Niece. Quoi ! vous irez vous-même annoncer bonnement à votre mari que vous l'avez fait....

— Ce qu'il mérite d'être. — Dans un ſens, je ne dis pas non, ma Niece. — Dans tous les ſens poſſibles, ma Tante. — Ah ! cela eſt autre choſe. Je ne puis, Madame, approuver vos déſordres. — Mes déſordres ! — Revenons, revenons à l'article important. Si ton mari ſe fache ? — Je m'en moquerai. — S'il te veut faire enfermer ? — Il ne le pourra pas. — Qui l'en empêchera ? — Ma famille, vous & lui. — Ta famille ſera contre toi. Moi, je te chéris trop pour te faire jamais le moindre mal ; mais dans une affaire auſſi malheureuſe, je ſerai du moins forcée de reſter neutre. Il ne te reſtera donc que Monſieur. — S'il me reſte, je n'en demande pas davantage. — Oui, il te reſtera.... pour te défendre. Mais le pourra-t-il ? Et ſi l'on t'enferme.... — Non, non, Tenez, ma Tante, j'y penſois

penſois cette nuit. J'ai dans ma tête un projet.... — Un beau projet ! je crois ! dis pourtant, dis ? — Je ne peux pas, il n'eſt pas tems. — Eh bien ! ma niece, je vais vous enſeigner, moi, le ſeul parti qui vous reſte à prendre. — Voyons ? — Il faut le plutôt poſſible, Madame, vous faire épouſer par M. de Lignolle &.... — Ça d'abord, ça ne ſe peut pas. — La raiſon ? — La raiſon eſt que ça ne ſe peut pas. Mais quand cela ſe pourroit, je ne le voudrois pas. A préſent, ma tante, je fais ce que c'eſt : jamais votre niece ne ſera dans les bras d'un homme. — Jamais dans les bras d'un homme ! Cependant, lui....? — lui ? ma tante s'écria-t-elle avec paſſion : Ce n'eſt pas un homme, c'eſt mon amant ! — Votre amant ! Ne voilà-t-il pas une bonne raiſon à donner à votre mari ? —

Supposons que la raison soit mauvaise. Au moins est-il certain qu'elle vaut encore mieux qu'une mauvaise action. N'en est-ce pas une indigne, n'est-ce pas une horrible perfidie, que d'aller froidement se partager entre deux hommes pour trahir l'un plus à son aise, & retenir l'autre en le désespérant.... Car j'en suis sûre, s'écria-t-elle en m'embrassant, il en seroit désespéré. — Si pourtant vous vouliez m'écouter, Madame, vous verriez que votre tante ne vous conseille ni le libertinage, ni la perfidie. Vous m'avez interrompue, comme j'allois vous dire qu'en vous faisant épouser par M. de Lignolle, il falloit tout d'un coup changer de conduite, & rompre cette intrigue... — Une intrigue! Fi donc, ma tante. Dites: une passion qui fera le destin de ma vie! — Qui en fera le mal-

heur, ſi vous n'y prenez garde? — Point de malheur avec lui! ma tante. — Toujours du malheur où il y a du crime, ma niece... Ecoute, ma petite, je ſuis bonne femme, j'aime à rire; mais ceci paſſe la raillerie. Vois d'abord combien de dangers t'environnent. — Je ne connois point de dangers, quand il s'agit de lui. — Et ta conſcience! Eléonore. — Ma conſcience eſt tranquille. — Tranquille! cela ne ſe peut pas. Vous qui ne mentiez jamais, vous mentez... Ecoute, Eléonore, je te chéris comme mon enfant. Je t'ai toujours idolâtrée! Trop, peut-être. Je t'ai peut-être gâtée; mais tâche de te ſouvenir, comme dans les choſes eſſentielles, je me ſuis toujours attachée à te donner les meilleurs principes. Tiens, ma fille, tu vas aujourd'hui couronner la Roſiere...

Oh ! ne m'en parlez pas ! s'écria-t-elle, en se précipitant dans les bras de sa tante, & saisissant ses mains dont elle se couvrit le visage. Oh ; ne m'en parlez pas ! Et moi pénétré du ton dont ces paroles furent prononcées : Mme. la Marquise, c'est à moi, c'est à moi seul, que vous devez tous vos reproches. Excusez-la, plaignez-la, ne l'accablez pas. O mes enfans, répondit-elle, si vous ne voulez que m'attendrir, cela ne vous sera pas difficile. On me fait pleurer comme on me fait rire ; tout de suite... Soit, j'y consens, pleurons tous trois. « Ecoutez cependant, écoutez, ma nièce : vous souvenez-vous de l'année passée? A la même époque, au même jour, je vous disois : Eléonore, je suis fort contente de toi. Mais bientôt, ma fille, d'autres tems amèneront d'autres obligations. On n'a pas

toujours dans la vie des devoirs auſſi doux à remplir, que celui de ſecourir l'indigence. Le tems approche où tu t'en impoſeras peut-être, qui te ſéduiront d'abord, & te deviendront enſuite pénibles ...

La Comteſſe, à ces mots, quitta bruſquement ſon attitude humiliée, & du ton le plus animé : qui te ſéduiront d'abord, répéta-t-elle. Eh ! comment m'auroient-ils ſéduite ? On ne me les fit point connoître. On conduiſit gaîment au ſacrifice une innocente victime qui promit ce qu'elle ne comprenoit pas. Vous, Madame la Marquiſe, vous qui me parlez ici de devoir, oſeriez-vous affirmer qu'alors vous avez fait le vôtre ? Quand mes parens engoués des prétendus avantages de ce mariage fatal, vinrent vous préſenter M. de Lignolle, vous me défendîtes par vos repréſentations,

e le ſais ; je ſais que votre conſentement vous fut pour ainſi dire arraché : mais qu'importoit votre trop foible réſiſtance ? Ne deviez-vous pas la fortifier de la mienne ? Ne deviez-vous pas me tirer à l'écart, & me dire : Ma pauvre enfant, je t'avertis qu'ils vont te ſacrifier ; je t'avertis qu'ils trompent ton inexpérience par d'éblouiſſantes promeſſes. Veux-tu pour le frivole avantage d'être préſentée à la Cour quelques mois plutôt, d'aller dès demain aux aſſemblées, aux bals, aux ſpectacles de la capitale ; veux-tu faire à jamais le ſacrifice de ta liberté la plus précieuſe, de la ſeule vraie liberté, celle de ta perſonne & celle de ton cœur ? Te trouves-tu ſi mal avec moi ? Es-tu donc preſſée de me quitter ? Tiens, il n'eſt plus tems de fonder ta ſageſſe ſur ton ignorance ; & puiſqu'ils veulent t'abuſer, il faut

que je t'éclaire : quand une fille naturellement vive ſe montre au printems émue du ſpectacle de la nature, eſt ſurpriſe dans de fréquentes rêveries, avoue des inquiétudes ſecretes, ſe plaint d'un mal qu'elle ignore; on dit communément qu'il lui faut un mari. Mais moi qui te connois, moi qui t'ai vue toujours careſſée de ceux qui t'entouroient, répondre à leur attachement par un attachement égal, payer mes ſoins de reconnoiſſance, & me chérir autant que je t'aimois, pleurer les malheurs d'un vaſſal, & même les peines d'un étranger; je crois que la nature, avec la vivacité bouillante, t'a donné la tendre ſenſibilité; je crois que ce n'eſt pas ſeulement un mari qu'il te faut, je crois qu'il te faut un amant. Néanmoins on s'obſtine à te faire épouſer M. de Lignolle. Tu n'as pas encore ſeize ans, il a cinquante

ans passés : ta jeunesse à peine commencera, que son automne sera finie. Comme tous les vieux libertins il deviendra valétudinaire, infirme, dur, grondeur, jaloux ; & pour comble de malheur, six fois par an peut-être tu seras obligée, obligée de supporter le dégoût de ses embrassemens . . . Car ma tante ne pouvoit pas deviner qu'il me resteroit du moins dans mon infortune cette consolation, que mon prétendu mari ne seroit jamais capable de l'être . . . — Jamais capable, ma niece, s'écria-t-elle en pleurant ? — Jamais ma tante. — Fi ! le vilain homme ! . . . —

Vous ne pouviez pas le deviner, ainsi vous deviez me dire : six fois par an peut-être tu seras obligée, obligée de supporter le dégoût de ses embrassemens ; & pourtant s'il se rencontre un jeune homme joli, spirituel,

ſenſible, épris de tes charmes, digne de toi ; tu ſeras encore obligée, obligée de repouſſer ſes hommages qui t'outrageront, & ſon image qui te pourſuivra. Pour reſter vertueuſe, il faudra que tu contraries continuellement le plus doux penchant de ton cœur & la plus ſacrée des loix de la nature. Ou bien on viendra ſans relâche crier à ton oreille ces mots terribles : Sermens ! devoirs ! crimes ! malheurs ! Ainſi tu pourras languir pendant trente ans & plus, réduite aux cruelles privations d'un célibat forcé, & condamnée aux devoirs plus cruels d'un tyrannique hymen ; & ſi tu ſuccombes aux ſéductions d'un amour invincible, tu pourras être enterrée toute jeune dans la ſolitude d'un couvent, pour y périr bientôt, chargée du mépris public & de la haine de tes parens. Que ſi vous m'euſſiez ainſi parlé,

Madame la Marquiſe, je me ſerois écriée : Je ne veux pas de votre M. de Lignolle; je n'en veux pas! j'aime mieux mourir fille! & ils ne m'auroient pas marié malgré moi! & ils m'auroient tuée peut-être; mais ils ne m'auroient pas conduite à l'autel!

Jamais capable! répéta la Marquiſe en pleurant. Ah! le vilain homme! ah! ma pauvre petite, comment vas-tu faire? Pauvre petite! il n'y a donc pas de remede. Jamais capable!... Voilà qui eſt bien différent! Cela change beaucoup... Mais non, cela ne change rien. Ma chere enfant, tu n'en es ſeulement qu'un peu plus à plaindre... Eléonore, vous n'en devez pas moins tout-à-l'heure & pour toujours renoncer au Chevalier.—Renoncer à lui? Plutôt mourir.

Dame! je ne peux pas frapper plus fort, cria la petite Méſanges que nous

n'avions pas entendue. — Allez vous promener, lui répondit l'impatiente Comteſſe. — Ah ! mais c'eſt que j'en viens. — Retournez-y. — Ah ! mais c'eſt que je ſuis laſſe. — Aſſeyez-vous ſur le gazon. — Ah ! dame ! mais c'eſt que je m'ennuie toute ſeule. — Sommes-nous faites pour t'amuſer, lui demanda la Marquiſe ? — Pas vous, ſi vous voulez, ma couſine ; mais ma bonne amie.... — Votre bonne amie ?.. Laiſſez-nous. — C'eſt qu'il me ſemble qu'il y a déjà bien long-tems que je n'ai cauſé avec elle. — Allez, Mademoiſelle, allez m'attendre au ſallon. — Ah ! oui, car j'entends bien du monde qui ſe leve. — Allez.

Bien du monde qui ſe leve, reprit Mme. d'Armincour ! Il eſt tems auſſi que nous nous levions, & que cette Demoiſelle s'habille & s'en aille. — S'en aille ! ma tante. — Eh oui ! ma

niece. Croyez-vous qu'il ſoit poſſible qu'elle paroiſſe à cette fête ? — Qui peut donc l'en empêcher ? — Comment ! n'y a-t-il pas ici cinquante perſonnes qui étoient hier à Lonchamps, & qui la reconnoîtroient comme je vous reconnois. — Oh que non ! — Ne dites pas non ! c'eſt une choſe certaine, & vous ſeriez perdue. — Qu'importe ? pourvu qu'il ne s'en aille pas. — Quand je l'entends raiſonner ainſi, les cheveux me dreſſent ſur la tête. — Quoi ! ma tante, ne ſuis-je pas la maîtreſſe ?... — D'ailleurs, Madame, vous êtes obligée de le renvoyer ; c'eſt votre devoir. — Mon devoir ! le voilà revenu ce mot.... — Allons ! interrompit la Marquiſe en me jettant le drap ſur le nez, il faut prendre un parti ; car avec elle les diſputes ne finiſſent pas.

Mme. d'Armincour, en ſe hâtant de paſſer

paſſer une camiſole & un jupon, s'écria : Bon Dieu ! voilà que j'y ſonge ; chacun ſe demanderoit où cette Demoiſelle a couché. Chacun ſauroit que c'eſt.... là ! Ne diroit-on pas que j'ai auſſi quelque choſe de commun avec ce morveux, moi ? Je ſerois pour aujourd'hui l'héroïne de l'aventure... d'une aventure galante, à ſoixante ans paſſés ! c'eſt s'y prendre un peu tard. Allons, Madame, vous ſentez bien qu'il s'agit moins de m'épargner un ridicule, que de ſauver votre réputation, que de vous ſauver vous-même Il faut qu'il parte..... Non, ma nièce, je ne ſouffrirai pas que devant moi, vous ſoyez ſa femme-de-chambre. Je l'habillerai pour le moins auſſi vîte & auſſi décemment que vous le pourriez faire. N'ayez aucune eſpece de crainte, je ne ſuis ici que *le chien du jardinier.*

Il y eut, tout le tems que dura ma toilette, une conteſtation fort vive entre la tante qui vouloit toujours que je partiſſe, & la niece qui ne le vouloit toujours pas.

Cependant on vint avertir Mme. de Lignolle qu'il étoit néceſſaire qu'elle deſcendît pour ordonner quelques derniers arrangemens relatifs à la fête. Je ſuis à toi tout-à-l'heure, me dit-elle. Un moment après, la tante auſſi me quitta & revint avant la niece, qui pourtant ne tarda pas. Un bon quart-d'heure à-peu-près s'écoula, & je n'ai pas beſoin de dire que la diſpute recommencée alloit toujours s'échauffant, quand on vint de nouveau déranger la Comteſſe. Obligée de me quitter encore, elle m'aſſura du moins que ce ſeroit l'affaire d'une minute. Mais elle étoit à peine deſcendue, lorſque ſa tante me dit : Monſieur,

je vous crois un peu moins déraiſonnable qu'elle, vous devez ſentir combien votre ſéjour ici peut la compromettre. Cédez à la néceſſité, cédez à mes ſollicitations, & s'il le faut, à mes prieres. Elle m'entraîna, elle me conduiſit par des détours qui m'étoient inconnus, dans une eſpece de baſſe-cour, où ſa voiture m'attendoit. Comme j'y montois, le haſard amena près de nous Mlle. de Méſanges : ma bonne amie, vous vous en allez ? — Hélas oui ! ma bonne amie, faites, je vous en prie, mes complimens à Mlle. des Rieux. — Je n'y manquerai pas.... Ah çà ! mais toujours vous m'aſſurez bien qu'elle ne tardera pas à devenir bonne à mari... — Taiſez-vous, Mademoiſelle, interrompit bruſquement la Marquiſe : & ſi jamais vous répétez de pareils....

Je n'entendis plus rien, parce que

le cocher qui avoit ſes ordres, partit plus prompt que l'éclair. Il me reconduiſit juſqu'à Fontainebleau, où je pris la poſte. A peine étoit-il quatre heures du ſoir, quand je rentrai dans Paris. Mme. de Fonroſe me tenoit parole : Mon pere n'avoit pas encore paru chez lui; & moi, profitant de quelques momens de liberté, je quittai mes habits de femme, & j'allai chez Roſambert. Je le trouvai beaucoup mieux; il pouvoit déjà, ſans le ſecours de perſonne, ſe promener dans ſon appartement, & même faire pluſieurs fois le tour de ſon jardin. Le Comte commença par m'accabler de reproches. Je lui repréſentai que tous les matins réguliérement on étoit venu chez lui, de ma part, ſavoir de ſes nouvelles; — Mais vous aviez promis de venir vous même. — Mon pere ne m'a pas quitté. — Cela ne vous a point

empêché d'aller ailleurs. Au reſte, je conviens que la petite Comteſſe mérite la préférence. — La petite Comteſſe ! — Mme. de Lignolle, oui. Ne vous l'ai-je pas dit que déſormais toute femme qui vous auroit, ſeroit une femme affichée ?... Je ſuis vraiment charmé que la Marquiſe ait une rivale digne d'elle.... Car on dit la Comteſſe adorable.... Malheureuſement c'eſt encore un enfant ſans uſage, ſans art, ſans méchanceté. La Marquiſe l'écraſera, dès que.... A propos, je vous fais mon compliment : vous êtes infiniment bien avec M. de B*** ! D'abord tout Paris l'a vu riant à vos côtés le jour de votre apothéoſe ; & puis l'excellent mari ne cache à perſonne que vous êtes un charmant garçon ; & de peur que la choſe ne paroiſſe pas encore aſſez comique, il dit à quiconque veut l'entendre,

que c'eſt moi qui ſuis un indigne homme. Il m'en veut ! on aſſure qu'il m'en veut beaucoup ! C'eſt peut-être encore un duel qui me revient. Mais vous en ſavez quelque choſe, Chevalier ! Le Marquis vous a long-tems parlé. — Oh ! le Marquis m'en a tant dit de toutes les manieres... — Mais encore ! Allons, Faublas, contez-moi cela du moins. J'ai beſoin de rire ! & vous devez tout eſſayer pour amuſer un ami convaleſcent. — Ma foi, non. Je vous avoue que je ſuis très-éloigné de vouloir vous amuſer jamais aux dépens de la Marquiſe ; & même je vous le répete, Roſambert : C'eſt toujours avec peine que je vous entends me parler d'elle. — Vous avez tort. Je ſuis, dans ce moment-ci ſurtout, ſon plus enthouſiaſte admirateur : Vraiment, je me le diſois tout-à-l'heure. Il faut qu'à toutes ſes qualités déjà ſi

nombreuſes, cette femme-là réuniſſe maintenant la prudence. N'êtes-vous pas étonné, comme moi, de la profondeur du calcul qu'elle avoit fait ; que ſi je lui échappois, il ne falloit pas que je puiſſe échapper à ſon mari. Chevalier, vous ſerez témoin. — Témoin ? — Oui, très-inceſſamment. — Très-inceſſamment ! vous m'aviez dit que vous ne retourneriez point à Compiegne ? — Témoin de mon combat avec le Marquis : Chevalier, ſoyez tranquille ; nous ſommes convenus que je ne me battrois point avec la Marquiſe. Comment pouvez-vous me ſoupçonner encore d'être aſſez fou pour me prêter à la bizarre fantaiſie de cette femme qui s'eſt miſe en tête qu'elle devoit attaquer de braves jeunes gens avec leurs armes. C'eſt que voyez-vous, plus j'y penſe, plus je reconnois qu'il convient, pour la ſû-

reté publique, d'arrêter le mal dans ſon principe. Ceci deviendroit d'un trop dangereux exemple. Comment, chacune n'auroit qu'à vouloir ſe mettre à la mode ? Toutes les bonnes fortunes finiroient donc par des coups de piſtolet ? Et jugez quel tapage on entendroit chaque jour aux quatre coins de Paris.

Roſambert, qui me vit ſourire, me fit, ſur celles qu'il appelloit mes maîtreſſes, cent plaiſanteries & cent queſtions. Je finis par me prêter de bonne grace à ſa gaieté ; mais ſa curioſité n'eut pas lieu d'être ſatisfaite.

Mon pere ne revint à l'hôtel que deux heures après moi ; mon pere me fit entendre qu'il étoit fâché de m'avoir laiſſé ſeul toute la journée ; je lui repréſentai reſpectueuſement qu'il ſeroit trop bon de ſe gêner pour ſon fils. Il me demanda comment j'avois

paſſé la nuit. Afin de ne pas mentir, je répondis : Mal & bien, mon pere. — Le ſommeil n'a pas été profond ? reprit-il. — Profond ! pardonnez-moi ; mais ſouvent interrompu. — Vous avez éprouvé de grandes agitations ! — De grandes agitations ! oui, mon pere. — Les rêves ont été bien fâcheux. — Oh ! bien fâcheux ! Il y en a eu un ſur-tout qui, vers le milieu de la nuit, m'a ſinguliérement tourmenté. — Mais le matin du moins vous avez tranquillement repoſé ? — Le matin... Non. J'étois inquiet le matin. — La fatigue apparemment ? — Un peu de fatigue peut-être, & encore les ſuites de ce rêve. — Racontez-le-moi donc. — Mon pere.... c'étoit.... c'étoit une femme... — Toujours des femmes ! Eh ! mon fils, ſongez à la vôtre. — Ah ! depuis ſept heures du matin, (c'étoit l'heure à laquelle je m'étois

mis en route) depuis ſept heures, je vous aſſure que je me ſuis preſque continuellement occupé de ſon ſouvenir. Mon pere, quand donc recevrai-je de ſes nouvelles ? — Vous ſavez combien j'ai mis de monde en campagne, & ſous quinzaine je compte moi-même partir avec vous. — Pourquoi pas plutôt ? — Mais, répliqua-t-il d'un air embarraſſé, je ne ſuis pas prêt. Il faut d'ailleurs attendre... que vous vous portiez mieux.... que les beaux jours ſoient tout-à-fait venus. — Les beaux jours ! Ah ! loin de Sophie, viendront-ils jamais ?

Quand je parlois ainſi, j'eſpérois pourtant quelque bonheur pour le lendemain ; le lendemain étoit ce lundi vivement deſiré, qui devoit pendant quelques inſtans nous voir mon Eléonore & moi réunis. Hélas ! notre douce attente fut trompée. Madame de Fon-

roſe, qui vint le ſoir faire à mon pere une courte viſite, trouva le moment de me dire : Il n'y a pas eu moyen ; ſa Tante eſt arrivée le matin chez elle, où elle eſt encore.

Le mardi ce fut tout de même, & le mercredi j'eus du moins la conſolation de recevoir un billet de Juſtine. Il me diſoit qu'avec le paſſe-par-tout qui m'étoit envoyé, j'ouvrirois la porte cochere & toutes les portes d'une petite maiſon neuve, ſituée à l'entrée de la rue du Bac, du côté du Pont-Royal. M. le Vicomte me prioit d'être là, ſur les ſept heures du ſoir.

Bon, Madame de B***. n'eſt donc pas fâchée contre moi. Depuis Vendredi je n'avois pas entendu parler d'elle. Ce long ſilence, après notre aventure, commençoit à m'inquieter. Faublas, elle n'eſt pas fâchée, elle n'eſt pas fâchée, Faublas ! Heureux

jeune homme, applaudis-toi !... & je baisai le billet de Justine, & je fis un saut de joie.

Quelle bonne nouvelle ? demanda mon pere en entrant. — Ah, c'est que... c'est que je vois le beau tems. Je pense que je pourrai cette après-dînée aller faire un tour. — Avec moi, oui. — Encore avec vous ? mon pere. — Monsieur !... — Pardon... Cependant voulez-vous me rendre absolument esclave ? m'empêcher de voir, même un ami ? — Ce n'est pas un ami que vous iriez voir. — Le Vicomte, mon pere. — M. de Valbrun ? à la bonne heure ; mais de-là ? — Je vous promets de ne pas mettre le pied chez la Comtesse. — Vous m'en donnez votre parole ? — Ma parole d'honneur. — Eh bien soit, j'y compte. Et je baisai les mains de mon pere, & je fis encore un saut de joie.

J'étois si impatient de savoir ce que la

la Marquiſe m'alloit dire ; qu'avant l'heure indiquée je fus au rendez-vous. J'eus tout le tems d'examiner la maiſon que je trouvai jolie, commode & bien meublée. J'y remarquai ſur-tout deux petites chambres à coucher qui ſe touchoient ; deux chambres à coucher, qu'aujourd'hui même je crois voir, & que dans cent ans, ſi j'étois au monde, je croirois, hélas ! voir encore auſſi bien qu'aujourd'hui.

M. de Florville arriva ſur la brune ; il vint me joindre dans l'une des deux petites chambres. Auſſi-tôt j'embraſſai ſes genoux : oui, dit la Marquiſe, demandez grace à votre amie que vous avez outragée, que vous avez réduite à riſquer une témérité qui pouvoit la perdre & vous compromettre. — Mais auſſi, ma belle maman, pourquoi ?... pourquoi m'avez-vous ?... — Je crois, interrompit-elle, je crois vraiment, qu'il

va me demander pourquoi j'ai réſiſté ! Laiſſez, Monſieur, laiſſez. Songez qu'au lieu de renouveller vos offenſes, vous devez ſolliciter votre pardon. Chevalier, je n'ai pas beſoin de vous dire pourquoi nous nous voyons ici ? Vous concevez qu'après la cruelle ſcene de vendredi dernier, je ne pouvois, ſans une extrême imprudence, retourner chez Juſtine. — Sans doute. Cette ſcene... — Chevalier, vous ne me parlez plus de Sophie ? — Depuis ſon dernier malheur, j'ai ſi rarement obtenu le bonheur de vous voir ! j'en ai joui pendant ſi peu de tems ! nous avons eu tant de... — Sans doute, mais dites vrai : n'aimez-vous pas un peu moins votre charmante épouſe ? — Moins ? — Parlez, ne me cachez aucun de vos ſentimens, vous m'en avez promis la confidence. — Moins ? davantage ! Madame la Marquiſe, chaque jour davantage ! je l'a-

dore ! il semble que l'absence... — Cependant Madame de Lignolle ? — Ah, oui, m'est infiniment chere, & ne le mérite-t-elle pas ? Je vous le demande à vous-même ? Vous l'avez vue. Vous la connoissez mieux. — Il est vrai qu'elle est assez gentille cette enfant, & d'un bon petit caractere. On m'avoit un peu trompé sur son compte. Au reste, je suis déjà bien revenu des fâcheuses préventions... Vous, Chevalier, je trouve pourtant bien singulier que vous ayez... de la tendresse, de l'amour même pour deux femmes... — Dites pour trois, ma belle maman. — Non, s'écria-t-elle vivement : impossible cela, par exemple, impossible ! — Je vous assure... — N'assurez pas. Tous les jours on distingue une épouse charmante. Quand elle est éloignée, on la regrette. Alors même il peut arriver qu'on se sente un goût décidé, un attachement très-vif

pour une femme... aimable ; mais pour deux ! voilà ce qui me paroîtra toujours inconcevable. Non, jamais je ne comprendrai que l'amant de la Comteſſe puiſſe-être en même tems le mien. Jamais je n'entendrai cela, jamais !

Je la regardois attentivement ; elle m'obſervoit : apparemment que l'air d'embarras & d'irréſolution qu'elle dut remarquer dans toute ma perſonne, lui fit mal augurer de ma réponſe. Je la vis pâlir & ſa voix s'altéra : cet entretien paroît vous mettre à la gêne ? reprit-elle auſſi-tôt. Parlons d'autre choſe... La campagne eſt-elle déjà belle ? — La campagne ! — Oui, vous y avez été ſamedi ſoir... & vous êtes revenu dimanche... Un très-court voyage !... Dites-moi, je vous prie, ce que c'eſt qu'une demoiſelle de Méſanges... — De Méſanges ! — Cette enfant-là ne vous

eſt-elle pas auſſi déjà devenue... *infiniment* chere? — Infiniment chere! à quel titre? — C'eſt une femme d'abord; voilà pour Faublas le meilleur des titres! & puis ne ſeroit-il pas trop étonnant que vous étant trouvé par occaſion le maître de paſſer une nuit avec la douairiere d'Armincour & la Demoiſelle de Méſanges, vous n'euſſiez pas donné la préférence à celle-ci? En ſuppoſant même que le choix ne vous ait pas été laiſſé, je vous connois très-capable d'avoir, ſi vous étiez couché dans le même appartement, tout doucement quitté la grande chambre de la vieille, pour vous gliſſer dans le cabinet (1) de la jeune... Vous rougiſſez? Vous ne dites mot? — Madame.... quand ces détails ſe-

(1) Madame de B*** le connoiſſoit, ce cabinet-là.

roient vrais, qui pourroit vous les avoir donnés ? — Quand ces détails ſeroient vrais ? j'aime beaucoup la ſuppoſition. Faublas, n'eſſayez pas de mentir ; votre air & votre maintien, votre ſilence & vos diſcours, tout en vous décele un coupable. Faublas, un haſard fort ſingulier ne m'en a donné qu'une partie, de ces détails. Mais vous devez ſavoir que toutes les fois qu'il me ſera permis d'appercevoir ſeulement un coin du tableau, je ſerai femme à deviner le reſte. Je ne ſais pas bien ſi vous avez pu conſacrer toute votre nuit à la jeune perſonne, ou ne lui donner qu'une heure : quoi qu'il en ſoit, je m'en rapporte à vous ſur le bon emploi du tems. Je ne m'étonne plus qu'il ſoit déjà queſtion de marier la petite. Je conçois que cela peut être aujourd'hui preſſant de plus d'une maniere. Au

reſte, pourſuivit-elle du ton le plus ſérieux, je ſuis loin de vous reprocher le myſtere que vous me faiſiez de cette aventure ; dans ce cas-ci, l'indiſcrétion ſeroit vraiment une perfidie. Je vous en crois incapable. Je ſuis ſûre que vous garderez un profond ſilence ſur tout cela ; je ſuis ſûre que vous n'en avez rien dit à M. de Roſambert. — à M. de Roſambert ! — Ne le connoiſſez-vous pas? — Trop bien ! — Je le crois ; vous l'avez encore vu dimanche. — Dimanche ? — Comment ! eſt-ce que je me trompe de jour ? eſt-ce que ce n'eſt pas ?...

Je me précipitai aux genoux de la Marquiſe. O ma généreuſe amie ! pardonnez-moi ! — Au moins, ajouta-t-elle en me faiſant ſigne de me relever, ſongez que vous êtes engagé d'honneur à venir me voir combattre encore mon ennemi. — Votre ennemi ne veut pas... — Tenir ſa parole ? Je

ſaurai bien l'y contraindre. Faublas, ſeroit-il poſſible que ſon châtiment vous parût aujourd'hui moins juſte & moins déſirable ? Ah ! parlez : vos vœux décideront l'événement du combat. J'aime mieux, n'en doutez pas, j'aime mieux mourir de la main du cruel, ſi vous me donnez une larme, que de l'immoler, s'il obtient un regret. Vous ne ſavez donc pas comme je le hais, le barbare ! C'eſt de lui que me ſont venus tous les maux que je ne puis ſupporter, que je ne puis ſupporter ! répéta-t-elle en pleurant. Avant ſon lâche attentat dans ce village d'Holriſſ, je n'étois pas encore tout-à-fait malheureuſe ; je n'avois perdu que ma fortune & ma réputation. Vous cependant, Faublas, eſt-il donc vrai que le perfide ne vous a pas auſſi cauſé quelque irréparable perte, quelque chagrin inconſolable,

Ingrat ! pourſuivit-elle avec la plus grande véhémence, ne dois-tu pas le déteſter autant que je t'aime ?

Mme. de B***. s'enfuit épouvantée de ce qu'elle venoit de dire : je volai ſur ſes pas, j'allois l'atteindre, j'allois.... Elle ſe retourna vers moi : Monſieur, me dit-elle, ſi vous m'oſez retenir, vous ne me verrez de la vie. Il y avoit ſur ſa figure un effroi ſi véritable, & dans ſon attitude quelque choſe de ſi décidé, que je n'oſai lui déſobéir. Elle m'échappa.

A mon retour à l'hôtel, j'y trouvai Mme. de Fonroſe, qui me demanda malignement comment ſe portoit M. le Vicomte. Elle ne m'apportoit d'ailleurs que des nouvelles malheureuſes. Mme. de Lignolle, depuis quelques jours affaillie de la foule des petites indiſpoſitions qui toutes annonçoient ſa groſſeſſe, ſe ſentoit aujour-

d'hui ſérieuſement incommodée. Il lui étoit impoſſible de quitter la chambre, & je ne pouvois l'aller voir, parce que Mme. d'Armincour, apparemment déterminée à ne rien négliger pour guérir ſa niece d'une paſſion dangereuſe, venoit d'annoncer qu'elle ne retourneroit dans ſa Franche-Comté qu'à la Saint-Jean. Elle venoit auſſi de demander à Mme. de Lignolle, dans ſon hôtel même, un appartement que ſa niece n'avoit pu lui refuſer. Ainſi, près de quinze jours s'écoulerent, pendant leſquels nous n'eûmes, mon Eléonore & moi, d'autre conſolation que d'envoyer ſouvent *Jaſmin* chez *la Fleur*, & *la Fleur* chez *Jaſmin*.

Pendant cette quinzaine fatale, je n'entendis point parler de Mme. de B***. Il ne me vint de province aucun renſeignement qui pût me donner

l'eſpérance que la nouvelle priſon de Sophie ſeroit bientôt découverte. Ainſi délaiſſé de tous les grands intérêts de ma vie, je n'avois plus que de triſtes jours & de longues nuits.

Enfin Mme. de Fonroſe invita le pere & le fils à venir enſemble dîner chez elle. A ſept heures préciſes du ſoir, je quittai, ſous quelque prétexte, le ſallon de la Baronne, & m'en allai, par des détours qui m'étoient connus, gagner ſon boudoir, dont la Comteſſe m'ouvrit la porte. Hélas, après de grands débats, il avoit été décidé la veille que je reſterois ſeulement vingt minutes avec mon amie. Je ne paſſai la permiſſion que d'un quart d'heure. Auſſi je n'eus qu'à peine le tems de l'admirer, de l'embraſſer, de lui dire un mot, de lui dire que chaque jour elle me devenoit plus chere, qu'elle me paroiſ-

ſoit chaque jour plus jolie. Auſſi elle eut à peine le tems de me jurer que dans mon abſence elle ne vivoit pas, que ſa tendreſſe étoit encore augmentée, que ſon amour iroit ainſi toujours croiſſant juſqu'au dernier jour de ſa vie.

On diſputoit au ſallon, quand j'y rentrai : la conteſtation ceſſa, dès que je parus. Apparemment que la Baronne cherchant quelque moyen d'occuper M. de Belcour, aſſez pour qu'il ne s'apperçût point de ma trop longue abſence, n'en avoit pas trouvé de meilleur, que de lui faire une bonne querelle. O divine amitié! tu fus donnée au ſexe le plus foible pour l'aider à tromper le plus fort; & tu aſſurerois conſtamment le bonheur de nos femmes, ſi tu pouvois long-tems durer entr'elles.

L'heureux tête-à-tête que je venois d'obtenir,

d'obtenir, ne fit que m'inſpirer le deſir plus vif de m'en procurer un moins court ; malgré la tante d'Eléonore & mon pere enſemble conjurés. Au milieu de la nuit ſuivante, rêvant à cela, je conçus un hardi projet qui, le lendemain matin, fut approuvé de la Baronne ; & reçut à la fin du même jour ſon entiere exécution. En m'éveillant je m'étois, par précaution, muni d'une forte migraine ; à dîner je m'en plaignis encore beaucoup ; & le ſoir enfin, elle me cauſa des douleurs ſi fortes, que M. de Belcour lui-même me conſeilla de me coucher. Mon pere, dès qu'il me vit endormi, s'en alla ; & dès qu'il fut parti, je ne dormis plus. Un coëffeur adroit fut auſſi-tôt, grace à mon intelligent domeſtique, myſtérieuſement introduit juſques dans ma chambre. Grace à mon adreſſe & grace encore à Jaſmin, ma femme-de-

chambre, j'habillai fort passablement de la tête aux pieds Mlle. de Brumont qu'un Suisse très-innattentif ou très-discret ne vit pas sortir, & qu'un malhonnête fiacre conduisit aussi-tôt chez Mme. de Fonrose. Peu s'en fallut qu'il ne fût minuit. Nous avions jugé convenable de ne point aller plutôt chez la Comtesse, de peur que la Marquise ne fût pas encore retirée dans son appartement. Aussi Mme. de Fonrose arrivant avec moi chez M. de Lignolle, eut-elle l'attention de ne point souffrir que son carrosse entrât dans la cour de l'hôtel, parce qu'il ne falloit troubler le sommeil de personne. Il n'y avoit plus chez la Comtesse que ses femmes & son mari; sa tante étoit allée coucher comme nous l'espérions. Comment! si tard! dit le Comte. Nous voulions, répondit la Baronne, venir vous demander à souper, nous avons

été forcément retenues ailleurs. Mademoiselle ne pouvant plus, à l'heure qu'il est, rentrer dans son couvent, n'a point accepté le lit que je lui offrois. Elle a mieux aimé venir vous redemander, pour cette nuit, la petite chambre qu'elle occupoit ici dans des tems plus heureux. — Elle a bien fait, répliqua-t-il. — Très-bien! s'écria mon Eléonore; & qu'elle vienne le plus souvent possible me surprendre aussi agréablement. — M. votre pere vous a donc mise au couvent, reprit Monsieur de Lignolle? — Oui, Monsieur. — Où cela? — Pardon, il ne m'est permis de recevoir personne. — J'entends, poursuivit-il tout bas, & d'un ton mystérieux: c'est à cause du Vicomte. — Le moyen de vous rien cacher? — Oh! j'en étois sûr, parce que les affections de l'ame me sont familieres. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que j'ai

vainement cherché ce jeune homme à Verſailles ; perſonne ne l'y connoît. — Je vous ai déjà dit, interrompit Mme. de Fonroſe, qui prêtoit l'oreille, qu'il avoit en effet du crédit chez le Miniſtre ; mais qu'il ſe montroit rarement à la Cour. — Et moi, j'ai prié qu'on ne me parlât jamais de lui, s'écria la Comteſſe. — A propos, reprit le Comte, je vous en veux. — de quoi ? — Il y a quinze jours, vous venez au Gâtinois pour cette fête ; & dès le matin vous partez ſans... — On vous aura sûrement dit que des ordres preſſans m'avoient forcée de revenir à Paris. — Et les charades, pourſuivit-il, comment vont-elles ? — Aſſez mal depuis quelques ſemaines. Hier pourtant j'ai recommencé ; mais ſi peu, ſi peu ! — Tant pis. Allons, Mademoiſelle, il faut réparer le tems perdu. — Très-inceſſamment, Mon-

ſieur. — Tenez ! voilà votre écolière que vous négligez, prenez-y garde : on prendra de l'humeur, on vous renverra, & c'eſt moi qu'on choiſira pour vous remplacer. — Non, Monſieur, répondit vivement Madame de Lignolle, n'y comptez pas. Il n'y a pas longtems que cela m'a été propoſé ; mais je me ſuis déclarée, cela ne ſera point. — Comment donc ! eſt-ce Mademoiſelle qui vous a fait cette étrange propoſition ? — Non, Dieu merci. — Là ! là ! Madame, elle y viendra peut-être. Vous verrez, ajouta-t-il en me frappant ſur l'épaule, vous verrez que c'eſt à la longue un métier fatiguant. — Pour vous, repliqua ſa femme : quant à Mademoiſelle de Brumont, je ſuis bien sûre qu'elle ne s'en laſſe pas. — Aſſurément, Madame la Comteſſe, & tous ces jours-ci j'ai bien ſouffert de ne pouvoir pas venir vous donner leçon. —

Eh bien, interrompit Madame de Fonroſe, donnez-lui leçon! moi je m'en vais. — Je ne vous retiens pas, repliqua ſon amie, car je me ſens envie de dormir. — En ce cas, dit M. de Lignolle, je vais reconduire Madame la Baronne juſqu'à ſa voiture, & de-là me retirer chez moi. Une bonne nuit, Meſdames.

La Comteſſe auſſi-tôt renvoya ſes femmes, & dès que nous fûmes ſeuls, elle ſe jetta dans mes bras, elle paya de cent careſſes mon heureux ſtratagême.

O vous! à qui par fois il fut donné d'entrer au lit d'une maîtreſſe adorée, & d'y veiller toute une nuit pour elle, vous avez, ſi vous étiez vraiment dignes d'une faveur ſi grande, vous avez goûté plus d'une eſpece de raviſſans plaiſirs. Le vulgaire des amans ne connoît que l'heure de la jouiſſance; les amans plus favoriſés n'ignorent pas

l'heure qui la ſuit. C'eſt celle d'une intimité plus douce, des éloges mieux ſentis, des proteſtations plus perſuaſives, des aveux enchanteurs, & des épanchemens tendres, & des larmes délicieuſes, & de toutes les voluptés du cœur. C'eſt alors qu'avec un intérêt égal, le couple fortuné ſe rappelle ſa premiere entrevue, ſes premiers deſirs; c'eſt alors, que rarement ſa penſée ſur le préſent qui le charme, il s'applaudit de tant de bonheur obtenu malgré tant d'obſtacles; c'eſt alors que, n'appercevant plus dans l'avenir qu'une longue ſuite de beaux jours, il s'abandonne avec une confiance entiere aux rêveries de l'eſpérance.

Oui, dit-elle, j'ai formé le meilleur, le plus charmant des projets : nous pourrons vivre & mourir enſemble. Je ne ferai qu'une malle de mes hardes les plus néceſſaires, j'emporterai mes bi-

joux seulement ; je ne veux pas que ce M. de Lignolle ait à se plaindre d'avoir souffert de nous le moindre tort. Nous sortirons de France, nous nous arrêterons où tu voudras, tout pays me sembleras beau, puisque tu seras avec moi. Mes diamans valent bien trente mille écus, nous les vendrons, nous acheterons dans une jolie campagne... non pas un château, ni même une maison... une cabane, Faublas ! une cabane petite & gentille. Qu'il y ait seulement de quoi loger une personne, car nous ne serons qu'un. — Comme tu dis, ma charmante amie, nous ne serons qu'un. — Il ne nous faut pas deux pieces pour coucher. Est-ce que nous serons deux lits ? Faublas. — Oh non ! pas deux lits. — Par exemple, le jardin sera grand, nous le ferons cultiver.., Tiens, nous marierons à quelque jolie payssanne un payssan bien pauvre, mais

qui l'aimera ; nous leur donnerons notre jardin, ils le cultiveront pour eux, & ils nous laiſſeront bien prendre ce qu'il faudra pour notre nourriture ; nous n'aurons pas beſoin de grand-choſe ; toi & moi ne mangeons que pour vivre. A propos, je ne compte point avoir de femme-de-chambre. Quelqu'un ſeroit là quand je voudrois te dire : je t'aime ; cela me gêneroit beaucoup. Quant à ma parure, ai-je donc beſoin du ſecours de quelqu'un ? Ne verrai-je pas bien comment il faudra m'arranger pour te plaire ?—Ah ! de toutes les manieres tu me plairas. —Bon ! voilà donc qui eſt décidé : pas de femme-de-chambre... mais une cuiſiniere... Eſt-ce que nous aurons une cuiſiniere ? — Le moyen de faire autrement ? — Le moyen ? tu crois que je ne ſaurois pas préparer notre dîné ? ... nos quatre repas ! car nous aurons toujours

faim... cela sera tiédt prêt ! du beurre, du lait, des œufs, des fruits, une volaille. J'ai appris la pâtisserie, je te ferai des brioches, des galettes & de tems-en-tems de bonnes petites crêmes... Oh, je te régalerai bien, tu verras ! est-ce que cela ne vous paroîtra pas meilleur, Monsieur, quand ce sera moi qui...—Meilleur ! cent fois meilleur ! —Ainsi, dit-elle en m'embrassant, nous ne serons donc qu'un dans la cabane !... écoute, notre argent que tu auras placé nous rapportera plus de cent louis. Voilà-t-il pas que nous serons immensément riches ! tu le vois : notre nourriture ne nous coûtera presque rien, & notre entretien se bornera à si peu de chose ! un taffetas léger pour l'été, & pour l'hiver une indienne propre ; c'est tout ce que je veux, moi. Il ne t'en faudra pas davantage non plus à toi, mon ami : tu n'as pas besoin de beaux

habits pour paroître charmant. Nous dépenſerons donc à peine la moitié de notre revenu. Nous pourrons, du reſte, obliger encore quelques pauvres gens... la moitié pour nous, c'eſt beaucoup! Cinquante louis pour les malheureux; ce n'eſt gueres! Nous verrons; nous aurons d'abord retranché tout le ſuperflu, nous économiſerons enſuite ſur le néceſſaire.—Adorable enfant!—Enfant! pas plus que vous... Il te plaît donc, mon projet? Faublas.—Il m'enchante. —Que je ſuis heureuſe d'avoir de l'invention! vous n'auriez pas trouvé cela, vous... Je ne t'ai pas encore tout dit: Reſte l'article le plus important.—Voyons?—J'accoucherai, je nourrirai notre enfant.—Tu le nourriras, mon Eléonore?—Je le nourrirai & je lui apprendrai... à t'aimer de tout ſon cœur d'abord! ſois tranquille... je lui apprendrai à broder, à jouer du piano...

lieu de notre retraite nous pourrions leur mander nos réſolutions invariables. S'ils arrivent, ce ſera pour nous un ſurcroît de bonheur : nous leur ferons bâtir une cabane à côté de la nôtre. S'ils réſiſtent à nos prieres pluſieurs fois renouvellées, ce ſeront eux qui nous auront abandonnés : nous oublierons au ſein de l'amour nos ingrates familles, & mutuellement nous nous tiendrons lieu de l'univers entier. — J'abandonnerois mon pere & ma.... ma ſœur.

O ! Sophie, je ne te nommois pas, mais déjà mes larmes te vengeoient.

Ta ſœur pourra venir auſſi ; nous la marierons à quelque bon laboureur, à quelque honnête homme qui n'épouſera pas ſon bien, mais ſa perſonne, & qui la rendra plus heureuſe.... Pourquoi ce ſilence, Faublas ? pourquoi ces larmes ? — Mon amie, tu me vois

pénétré de reconnoiſſance. Tant de preuves de ton amour ſi tendre augmenteroient le mien, s'il pouvoit augmenter; mais en y réfléchiſſant davantage, je ſuis obligé de me l'avouer & de t'en avertir : il eſt impoſſible de l'exécuter ce projet... — Impoſſible! la raiſon? — Il y en a malheureuſement pluſieurs. — J'en connois une, ingrat! votre amour pour Sophie? — Je ne parle point de ma femme... Tu ne ſonges donc pas à la foule des malheureux que ta bienfaiſance ſoutient, dont ta fortune eſt maintenant le patrimoine? — Ma fortune leur reſtera-t-elle, quand je ſerai morte de déſeſpoir? — Tu ne ſonges pas à l'éclat que feroit ta fuite? tous crieroient à la trahiſon, tous appelleroient tes ſacrifices une folie, ta paſſion un déréglement. Veux-tu laiſſer ta mémoire déteſtée dans ta famille & déshonorée dans ta patrie? — Que

m'importe, puiſque je ne ſuis pas tout-à-fait inexcuſable ? que m'importent les vains jugemens d'un monde qui ne me connoît pas, & l'injuſte haine de mes parens qui m'ont ſacrifiée ? — Eſpères-tu que Madame d'Armincour conſente jamais à ſuivre dans une terre étrangere, ſa niece condamnée par la voix publique ? — Eh ! que m'importe encore ? que m'importe ma tante, quand il s'agit de mon amant ? Cruel ! voulez-vous donc me faire regretter le tems où je n'aimois que ma tante ? — Enfin, puiſqu'il faut te le dire, conſidere que, tous deux enfans, ſujets & mariés, nous ne pouvons ni l'un ni l'autre échapper à la triple autorité de nos familles, du prince & de la loi. Contre ces forces réunies, mon El onore, il n'y a pas ſur la terre, pas un ſeul aſyle pour deux amans. — Pas un aſyle ! j'en trouverai, moi. Partons toujours,

déguiſons-nous bien, changeons de nom, cachons-nous dans le plus miſérable village, on ne viendra pas nous y chercher; & ſi l'on y vient, nous aurons contre nos perſécuteurs une derniere reſſource : nous nous tuerons. — Nous nous tuerons! — Oui, vivre enſemble ou mourir! & je veux que vous m'enleviez! & vous m'enleverez! — Nous nous tuerons! Eléonore; & notre enfant? — Notre enfant? notre enfant?... il a raiſon, s'écria-t-elle avec déſeſpoir : il a raiſon! quel parti prendre? — Un parti....cruel autant que néceſſaire... mon amie, ma trop malheureuſe amie.... Te ſouviens-tu de ce que ta tante...te propoſoit l'autre jour?... — Et vous auſſi, Faublas! vous me donnez cet horrible conſeil! c'eſt mon amant qui m'invite à me jetter dans les bras d'un homme! — Eléonore, il ne me paroît pas moins

pénible qu'à toi ce sacrifice ! il est affreux... — Affreux ! plus affreux que la mort ! — Eléonore, & notre enfant ?

Suffoquée par ses sanglots, elle ne put me répondre. Il me parut que le moment étoit venu de lui détailler avec force la foule des raisons qui devoient la convaincre & la déterminer. Tout cela peut-être, me dit-elle enfin ; mais comment ferez-vous que Monsieur de Lignolle puisse jamais..? — Mon amie, tu ne lui as laissé qu'un instant pour cette épreuve ; peut-être qu'en lui donnant une nuit toute entiere.... — Une nuit toute entiere ! Un siecle de tourmens...! Et comme la premiere fois, il me faudra donc aller lui dire que je le veux ? — Gardons-nous-en bien. Tes fréquentes migraines, tes maux de cœur, & beaucoup d'autres indispositions doivent causer déjà quelques inquiétudes à

Monſieur de Lignolle. Si tu t'aviſois de lui donner de pareils ordres après ſix mois de ſilence, ton mari pourroit concevoir de terribles ſoupçons. Nous n'avons d'autre moyen que d'avertir un médecin diſcret, adroit, complaiſant; un médecin qui vienne examiner ta prétendue maladie, & qui t'ordonne.... le mariage. — Où trouver l'homme dont vous me parlez? — Partout. Nos docteurs ſont gens d'honneur, accoutumés à garder le ſecret des familles, à maintenir dans les ménages la paix & .... — C'eſt-à-dire que j'irai confier à un étranger... — A un étranger...! En effet, je n'en vois pas la néceſſité... Un ami peut... Tiens, je me charge d'amener le médecin.... Tes pleurs recommencent! mon Eléonore? Ah! comme le tien mon cœur eſt déchiré... — Je vais m'immoler, dit-elle en ſanglottant; &

je lui deviendrai moins chere. Je ne ſerai plus ſa femme, je ſerai ſeulement ſa maîtreſſe.

Je parvins à calmer ſon inquiétude ; mais je fis de vains efforts pour la conſoler du malheur qui la menaçoit. Elle pleura dans mes bras juſqu'à quatre heures du matin. Alors comme il falloit que je la quittaſſe, nous convînmes que dans la journée du ſur-lendemain, je lui amenerois le médecin, & que la nuit d'après verroit le ſacrifice douloureux s'accomplir.

Cependant tout préoccupé la veille du deſir de la voir, j'avois, en ſongeant aux moyens de pénétrer juſques dans ſon appartement, oublié les moyens d'en ſortir. Mon amie, j'y penſe un peu tard : Comment vais-je faire pour rentrer chez moi ? — Hélas ! tu vas t'en aller, mon ami. — Oui, mais je n'ai que des habits de

femme. Une jeune-fille très-parée, courant les rues toute seule à quatre heures du matin, paroîtra bien suspecte. La garde m'arrêtera, & je ne me soucie pas du tout de retourner à Saint-Martin. — Bon! n'est-ce que cela, répondit-elle? Attends. Je vais me lever aussi, nous éveillerons *la Fleur* : sans faire du bruit, il mettra le cheval au cabriolet; accompagnée de mon domestique, je te reconduirai moi-même jusqu'à ta porte : nous ferons ensemble plus long-tems. Ce matin je dirai à Monsieur de Lignolle qu'il étoit indispensable que tu rentrasses à ton couvent, à la pointe du jour.

Ce qui fut dit, fut fait. *La Fleur*, qui nous paroissoit entiérement dévoué, mit beaucoup de zele à nous servir. Madame de Lignolle ne nous quitta qu'au moment où mon fidele

Jaſmin accourut au ſignal convenu, m'ouvrir la porte de l'hôtel. J'allai me jetter dans mon lit ; dix heures ſonnoient, quand Monſieur de Belcour me réveilla. Il me demanda ſi ma nuit avoit été bonne. — Parfaitement bonne, mon pere. — Et la migraine ? — la migraine... ! Ah ! la migraine... me cauſe encore quelques douleurs ſourdes ; mais n'importe ? Puiſſé-je, au prix de pluſieurs jours de ſouffrance, obtenir quelquefois des nuits pareilles à celle que je viens de paſſer !

Comme je parlois encore, mon bonheur amena chez moi Monſieur de Roſambert. Mon pere, qui n'avoit pas vu le Comte depuis ſon malheureux combat de *la porte Maillot*, le combla d'honnêtetés. Cependant le Baron finit par deſcendre chez lui. Reſté ſeul avec moi, Roſambert recommença ſes plaintes : C'étoit bien votre parole d'hon-

neur que vous m'aviez donnée, & pourtant quinze jours encore ſe ſont écoulés.... — Vous le voyez, mon pere ne me quitte pas. Je pourrois aller chez vous, mais avec lui. — Cela me procureroit du moins le plaiſir de vous voir. — Tenez, Roſambert, trêve de politeſſe, & convenez que la viſite du Baron ne vous amuſeroit pas autrement. Monſieur de Belcour eſt très-aimable; mais il eſt mon pere. C'eſt la ſociété des jeunes gens que vous aimez. — C'eſt celle que je préfere.... Chevalier, ſavez-vous une grande nouvelle? Vous vous rappellerez peut-être certaine Comteſſe très-obligeante, qui, la premiere fois que je vous conduiſis au bal, s'empara de moi pour vous livrer à Madame de B***. — Sans doute, je me la rappelle, elle eſt aſſez jolie. — Ne me le dites pas. Perſonne ne le ſait mieux

que moi. Cette Comteſſe étoit depuis long-tems l'intime amie de la Marquiſe : on aſſure que ces deux femmes avoient un intérêt égal à ſe ménager ; elles ſont brouillées néanmoins. Leur rupture fait grand bruit dans le monde, on en parle très-diverſement. Un de ces jours, allant rendre à la Marquiſe de Roſambert (1) ma premiere viſite, je trouvai chez elle l'aimable Comteſſe qui me fit infiniment d'amitié ; il ne m'a pas été difficile de voir qu'elle vouloit ſe fortifier de mon alliance. — Ah! laiſſons cela... Roſambert, vous êtes arrivé bien à propos : j'allois vous écrire pour vous prier de me rendre un important ſervice.

Je ne lui cachai de mes aventures avec Madame de Lignolle que celles

(1) Sa mere.

où

où Madame de B*** ſe trouvoit mêlée, je lui parlai beaucoup de la tante & de la niece, & me gardai bien de lui dire un ſeul mot de la couſine. Mes récits ainſi tronqués lui fournirent encore un inépuiſable ſujet de plaiſanterie, & quand ſa gaieté ſe fut enfin ſuffiſamment exercée : déjà, me dit-il, je me ſens aſſez fort pour aller viſiter de jolies malades ; il eſt d'ailleurs impoſſible de refuſer une auſſi joyeuſe commiſſion, que celle dont Mademoiſelle de Brumont m'honore. Demain elle me trouvera chez la Comteſſe, prêt à répondre à ſa confiance ; demain elle me rendra cette juſtice de convenir que le plus habile docteur n'eût pas pris de meilleures meſures que moi, pour aſſurer à l'impotent Monſieur de Lignolle les honneurs de la paternité.

Un moment après le départ de Ro-

ſambert, la Baronne vint nous voir. Je fus d'abord ſurpris de l'entendre ainſi parler à Monſieur de Belcour. Monſieur de Lignolle n'a point épouſé ſa femme, c'eſt un fait que perſonne n'ignore. Cependant ſa femme eſt enceinte, vous le ſavez, Monſieur le Baron; car cet aveu dont elle vous a tout-à-coup étonné, elle en eût inceſſamment, avec la même franchiſe, réjoui ſon mari, ſi Madame d'Armincour ne s'y fût oppoſée. Il eſt maintenant queſtion de ſauver l'étourdie qu'on doit plaindre. Il n'y a pour cela qu'un moyen, c'eſt de faire enſorte que l'indigne époux conſomme ſon mariage; ce qui n'eſt pas une choſe facile. Mais quelque choſe de plus difficile peut-être; c'eſt de déterminer Madame de Lignolle à le ſouffrir. Je ne vois dans le monde entier, que le pere de ſon enfant, qui

puiſſe amener la malheureuſe mere à cette réſolution, pour laquelle, quiconque connoîtra l'amant & le mari, ſentira qu'il faut du courage. Un médecin doit être averti qui rendra l'arrêt conjugal, le mari ſe l'entendra prononcer, la tante en preſſera l'exécution. Tout eſt prêt pour demain; tout va manquer, ſi Mademoiſelle de Brumont ne vient pas. Permettez donc, Monſieur le Baron, que dès le matin je vienne prendre ici votre fils déguiſé, pour le conduire chez Madame de Lignolle. Mademoiſelle de Brumont y paſſera la journée, je vous la ramenerai le ſoir. Le lendemain cependant il faudra qu'elle y retourne encore un moment. La petite femme déſolée aura beſoin qu'un regard de ſon amie la conſole. Le lendemain, votre fils, je vous en donne ma parole, reviendra dîner avec vous.

Monſieur de Belcour, plongé dans de ſérieuſes réflexions, garda quelque tems le ſilence : Madame, dit-il enfin, me promettez-vous de ne pas quitter ce jeune homme un inſtant ? Elle le promit, il m'adreſſa la parole : Mettez deux fois encore les habits de Mademoiſelle de Brumont ; mais ſongez qu'il vous faudra les quitter enſuite pour ne les reprendre jamais.

Il n'y avoit pas un quart-d'heure que Madame de Fonroſe avoit pris congé de nous, lorſqu'il vint à Monſieur de Belcour une lettre de la petite poſte. A ſa lecture, le Baron prit un air ſombre, il donna même quelques ſignes d'impatience, & s'écria pluſieurs fois : En effet.... cela paroît très-vraiſemblable... — Une nouvelle fâcheuſe ! mon pere. — Fâcheuſe ! oui, mon fils. — Il n'eſt pas queſtion de Sophie ? — De Sophie...! Point du

tout. — Ni de ma ſœur! — ni de votre ſœur.... Adieu, Monſieur... Monſieur, dormez bien cette nuit, quoique la derniere ait été bonne... Monſieur! reprenez demain votre déguiſement perfide; & même après demain matin : je l'ai permis... mais que ce ſoit pour la derniere fois... pour la derniere fois, comprenez-moi bien.

Le lendemain avant midi, la Baronne & moi nous étions chez Madame de Lignolle : mon Médecin ne ſe fit pas long-tems attendre. Perſonne n'eût reconnu, dans ſon nouveau coſtume, l'ami du chevalier de Faublas. Ce n'étoit plus cet élégant jeune homme, étourdi, ſémillant, plein de feu, de graces & d'amabilité. C'étoit pourtant un joli docteur, galant, mielleux, preſque léger, preſque charmant, comme ils le ſont tous. Il alla droit à mon Eléonore.

Voilà la malade, il n'y a pas beſoin de me la montrer! ce que c'eſt que cette maladie pourtant! où va-t-elle ſe nicher? ſur une figure & dans des yeux comme çà! je vous demande ſi ce n'eſt pas une folie? il faut bien connoître la malicieuſe pour l'aller chercher-là. Mais patience! nous la ferons déguerpir... Monſieur le Comte connoît la piece nouvelle? Elle ne vaut rien... je ne l'ai pas vue, je n'ai pas un moment de répit! la foule des malades ſe jette ſur moi! au reſte, c'eſt aſſez naturel, on eſt las de ſe faire enterrer par d'autres... Belle dame, voyons le pouls... Ah, la jolie main! la charmante main! il la baiſa. Que faites vous? lui dit la Comteſſe en riant. — Oui, répondit-il, je ſais bien que les autres le tâtent, moi je l'écoute; à travers cette peau ſi fine je pourrois même l'appercevoir.

La Marquiſe d'Armincour.

Il eſt gai le Docteur!... (*bas à Faublas*) recevez mes remercîmens : c'eſt vous ſans doute qui déterminez ma niece à prendre le ſeul parti qui la puiſſe ſauver. Ajoutez à ce bienfait celui de ne la jamais revoir ; je dirai, malgré vos torts, que vous êtes un honnête homme.

Rosambert.

Il court un bruit de guerre. L'Empereur a des projets de conquêtes. Si j'étois à la place du Grand-Seigneur, je raſſemblerois cinq cens mille hommes, je paſſerois le Danube... Il eſt agité, belle Dame.

La Comtesse (*en riant.*)

Qui le Grand-Seigneur? ou le Danube?

Rosambert.

Bien! bien! nous vous guérirons, vous aimez à rire... votre pouls, ma

belle Dame ; il y a je ne ſais quoi qui le fait aller trop vîte... & j'irois aſſiéger Vienne... Madame ſe plaint de maux de cœur, je crois ?

LA COMTESSE.

Vous vous trompez, Docteur ; j'en ai, mais je ne m'en plains pas.

ROSAMBERT.

Cependant il faut prendre garde ! on ne badine point avec le cœur ! c'eſt la partie noble... vous ſentez bien que ſi je l'aſſiégeois, ce ne ſeroit pas pour ne le pas prendre ; & quand je l'aurois pris, j'enfilerois tout droit la grande route de Saint-Pétersbourg pour aller faire une viſite à cette ambitieuſe Impératrice... A-t-elle un bon ſommeil ?

Mlle. DE BRUMONT.

Docteur, les ambitieux ne dorment gueres.

ROSAMBERT.

Oh, c'eſt de Madame que je parle.

LA COMTESSE (*riant toujours.*)

Moi, c'eſt autre choſe ; depuis quelque tems je dors mal...

(*Elle prit un air ſérieux & tendre, puis me lançant un regard prompt, mais ſignificatif, elle ajouta :*)

Je n'ai pourtant jamais eu qu'une ambition : celle de me paſſer des ordonnances du médecin.

ROSAMBERT.

Vraiment, belle Dame, je conviens que le meilleur ſeroit de pouvoir s'en paſſer ; mais il faut céder à la néceſſité quand elle preſſe... à la fin de la campagne je reviendrois me délaſſer dans mon ſérail... mais je voudrois avoir des Françoiſes dans mon ſérail ! & vous Monſieur le Comte ?

M. DE LIGNOLLE.

Moi auſſi

ROSAMBERT.

Ah, c'eſt qu'il en faut convenir, il

n'y a rien de ſi aimable que les Françoiſes ! j'en vois ici pluſieurs qui ſont charmantes, & pour votre part, Monſieur, vous en poſſédez une qui ſeule en vaut mille ; mais jugez quelles délices ce ſeroit ſi vous en aviez encore deux ou trois cents comme celle-là, ſans compter beaucoup d'autres que vous feriez venir d'Italie, d'Eſpagne, d'Angleterre, de Golconde, de Cachemire, de l'Afrique, de l'Amérique & de toutes les parties du monde enfin.

LA BARONNE (*en riant.*)

Doucement ! Docteur. Quel ſultan vous feriez !

LA COMTESSE (*à ſon mari.*)

Je crois que tant de monde ne vous donneroit que de l'embarras.

ROSAMBERT.

(*à la Comteſſe.*) Oui ! un petit mouvement d'humeur jalouſe ! n'allez pas vous fâcher contre moi. Ce n'eſt pas

férieuſement que je conſeille à Monſieur le Comte... (*à M. de Lignolle*) Lui donne-z-vous beaucoup d'exercice?

M. DE LIGNOLLE.

De l'exercice? Elle en prend trop, elle ſe tue.

ROSAMBERT.

Les jeunes femmes aiment cela, & elles ont raiſon. Il eſt rare qu'elles s'en trouvent mal.... Madame a de l'appétit?

LA COMTESSE.

J'en avois, je le perds.

ROSAMBERT.

Vous le perdez.... vous ne dormez pas.... Belle Dame, votre ame eſt affectée de quelque peine ſecrete?

M. DE LIGNOLLE.

Docteur, vous vous connoiſſez aux affections de l'ame?

ROSAMBERT.

Mieux que perſonne.

M. DE LIGNOLLE.

Mieux ! c'eſt bientôt dit. Mais voyons, ſouffrez que je mette votre profond ſavoir à l'épreuve : Mon ame, à moi, eſt-elle dans ſon aſſiette ordinaire ?

ROSAMBERT.

Votre ame ? Croyez-vous que je ne vois pas bien qu'il y a dans ce moment-ci quelque choſe qui la gêne ?

M. DE LIGNOLLE.

Eh quoi ?

ROSAMBERT (*avec humeur*)

Vous me pouſſez ! je vais tout dire : ce qui met votre ame à la gêne, c'eſt d'abord l'état de Madame, parce que ſi la maladie devenoit ſérieuſe, & que votre épouſe en mourût, vous ſeriez obligé de rendre la dot.

M.

M. DE LIGNOLLE (*avec hauteur.*)

Monſieur le Docteur, vous me manquez !

ROSAMBERT (*avec vivacité.*)

C'eſt votre faute, Monſieur le Comte. Pourquoi ne traitez-vous pas les ſavans avec la conſidération & les ménagemens qu'ils méritent...? Ce qui tourmente encore votre ame, c'eſt la compoſition de quelque ouvrage d'eſprit, qui ne va pas auſſi-bien que vous le voudriez. Car, moi, je ne m'arrête pas à votre habit qui me dit que vous êtes homme d'épée. C'eſt votre ame que je regarde; elle eſt peinte.... dans votre maintien.... dans vos yeux. J'y vois que vous cultivez les lettres avec ſuccès.

M. DE LIGNOLLE (*avec joie.*)

Vous voyez très-bien, vous êtes un fort habile homme.... Il eſt vrai

que je ſuis maintenant très-tourmenté d'une charade....

ROSAMBERT.

Quoi! j'aurois le bonheur de parler à ce Monſieur de Lignolle qui remplit les papiers publics de ſes quatrains, qui alimente le *Mercure* de ces petits chefs-d'œuvres?...

M. DE LIGNOLLE (*tranſporté.*)

Chef-d'œuvres? Vous êtes trop bon... Au reſte je ſuis le Monſieur de Lignolle dont vous parlez.

ROSAMBERT.

Oh! Monſieur, pardonnez-moi le peu de reſpect....

M. DE LIGNOLLE.

Vous vous moquez! pardonnez vous-même. Car j'avoue qu'en effet il eſt difficile de pouſſer plus loin la ſcience de l'ame....

ROSAMBERT.

J'ai entendu dire que Madame la

Comteſſe ſe mêloit auſſi de charades.

LA COMTESSE.

Oui, j'en ai fait une.

ROSAMBERT.

Très-bien, belle Dame; & continuez, cela vous diſſipera. N'allez pas vous inquiéter de votre maladie; votre maladie ne ſera rien. Il y a ſeulement dans tout cela un peu de plénitude... Oui, il y a de la plénitude. Mais d'où vient?

Il mit ſa tête dans ſes mains, & parut long-tems réfléchir; puis il regarda la Comteſſe avec la plus grande attention. D'honneur, s'écria-t-il enſuite, je n'y conçois plus rien! Car enfin c'eſt une maladie de fille! & pourtant cette jolie perſonne eſt Madame la Comteſſe.... (*à M. de Lignolle, très-bas, mais très-diſtinctement; de maniere que nous ne perdimes pas un mot.* Dites-moi: Vous négligez

donc beaucoup votre charmante femme ? Nous ne pûmes entendre la réponſe du mari ; mais Roſambert reprit : Il faut bien que cela ſoit ; car il y a plénitude, engorgement, pléthore complette ; & ſi vous n'y mettez ordre, la jauniſſe infailliblement viendra ; & après la jauniſſe... ma foi ! vous rendriez la dot, prenez-y garde.

M. DE LIGNOLLE (*d'une voix altérée.*)

Je vous aſſure que ce n'eſt pas la dot . . .

ROSAMBERT (*à Madame de Lignolle.*)

Combien y a-t-il donc que vous êtes mariée ?

LA COMTESSE.

Bientôt huit mois, Docteur.

ROSAMBERT.

Huit mois ! Mais vous devriez être ſur le point d'accoucher... Monſieur le Comte, vîte un enfant à Madame.

Un enfant, dès ce ſoir ! ou je ne réponds plus des événemens.

M. DE LIGNOLLE.

Docteur, obſervez...

LA MARQUISE D'ARMINCOURT (*durement.*)

Point d'obſervations. Un enfant !

LA BARONNE (*d'un ton careſſant.*)

Un enfant à cette petite. Qu'eſt-ce que cela vous coûte ?

M. DE LIGNOLLE.

Mais...

ROSAMBERT (*d'un ton amical.*)

Ah ! pas de mais. Un enfant !

LA MARQUISE D'ARMINCOUR (*en pleurant.*)

Hélas ! Monſieur le Docteur, vous lui ordonnez peut-être l'impoſſible.

ROSAMBERT (*en montrant la Comteſſe.*)

Comment ? l'impoſſible ! Eſt-ce que Madame ne le voudroit pas ?

LA COMTESSE (*les larmes aux yeux.*)

Je . . . . je . . . .

Mlle. DE BRUMONT (*se jettant aux genoux de Madame de Lignolle.*)

(*Très-bas.*) Eléonore, ſonge à moi, ſonge à notre enfant . . . . (*haut.*) Madame la Comteſſe, ſi vous payez de quelque retour le tendre attachement de votre tante, & celui de vos amis & le mien, dites que vous le voulez.

La Comteſſe leva les yeux au Ciel, puis les ramena ſur moi, puis laiſſant tomber ſa main dans la mienne, elle fit entendre avec un profond ſoupir le fatal : Je le veux.

ROSAMBERT (*à M. de Lignolle.*)

Elle le veut, qu'avez-vous à dire ?

Mme. D'ARMINCOUR (*avec des ſanglots.*)

Qu'il ne le peut pas, le traître !

ROSAMBERT.

Qu'il ne le peut pas! voilà ce qu'on ne me fera jamais entendre. La répugnance n'eſt pas probable. Cette femme eſt charmante!... Ce n'eſt pas non plus foibleſſe phyſique, vous êtes tout jeune encore. Quel âge à-peu-près? Soixante ans.

M. DE LIGNOLLE (*un peu fâché.*)

Guere plus de cinquante, Monſieur.

ROSAMBERT.

Vous voyez bien! mais en euſſiez-vous le double, voilà des appas capables de reſſuſciter un centenaire.

LA BARONNE.

Oui, Docteur; mais permettez une citation:

On dit qu'on n'a jamais tous les dons à la fois,
Et que les grands eſprits, d'ailleurs très-eſtimables,
Ont fort peu de talent pour former leurs ſemblables

PIRON, *Métromanie.*

ROSAMBERT.

Meſſieurs les gens d'eſprit, ſoit. Mais un homme de génie! un homme comme Monſieur, eſt en tout point ſupérieur aux autres hommes... Attendez cependant, il eſt très-poſſible que nous ayons tous raiſon, & je vais vous le démontrer : les gens qui compoſent, forcent, par de perpétuelles méditations, le ſang & les humeurs à ſe porter continuellement vers la tête. C'eſt donc au cerveau, que tous les eſprits affluent. Malheureuſement le cerveau ſans ceſſe exercé, ne ſe fortifie qu'aux dépens des autres parties qui languiſſent. Tenez, par exemple : Le bras gauche dont vous vous ſervez bien moins que du bras droit, n'eſt-il pas auſſi le plus foible, & de beaucoup? Eh bien! voilà préciſément ce que c'eſt. La tête d'un homme de lettres eſt ſon bras droit,

chez lui tout le reſte eſt gauche. C'eſt tant mieux pour la gloire ; mais c'eſt tant pis pour l'amour.

Mme. D'ARMINCOUR.

Je me ſoucie bien de la gloire, moi, ai-je marié ma Niece pour qu'on lui fît de la gloire ?

ROSAMBERT.

Vraiment ! voilà ce que diſent toutes les Dames ; mais conſolez-vous, il y a du remede à cela. Moi qui vous parle, j'ai fait, en pareil cas, une cure miraculeuſe. C'étoit pour une académie de Province. Oui, toute une académie étoit attaquée du mal dont Monſieur paroît conſidérablement affligé. On ne voyoit dans cette petite ville que des viſages de femme allongés & jaunes. Les épouſes de Province, qui n'entendent point raillerie ſur l'article, ne mouroient pas ſans ſe plaindre. Elles crioient contre la litté-

rature ; elles crioient ! C'étoit un tapage d'enfer. Leur bonne étoile voulut que je paſſaſſe dans le pays : on me reconnut, je fus appellé. Je vis d'abord qu'en rétabliſſant l'équilibre des humeurs & le cours du ſang, chaque choſe reviendroit d'elle-même à ſon état naturel. Je fis pour mes littérateurs qui vouloient bien redevenir des hommes, une potion excellente, merveilleuſe ; une potion ! ... une potion enfin ! Le ſuccès fut prodigieux. Dès le lendemain, chacune des crieuſes avoit le teint ſenſiblement nettoyé. Mais ce qu'il y eut de plus remarquable dans cette aventure, c'eſt qu'à neuf mois de-là, le même jour, preſqu'à la même heure, toutes mes académiciennes accoucherent chacune d'un garçon bien fort, bien conſtitué : d'un garçon, voyez-vous ! parce que les peres y avoient mis une ardeur

incroyable.... Ce qui me fait rire, c'eſt une plaiſante circonſtance que je me rappelle. Imaginez que ce jour d'accouchement pour lequel ces Dames ſembloient s'être donné le mot, étoit juſtement un jour d'aſſemblée. Chaque mari perdit ſon jetton. Ce fut un grand ſujet de chagrin pour les chefs de la littérature; ce fut un grand ſujet d'amuſement pour toute la ville. Monſieur le Comte, je vais rentrer chez moi, afin de vous compoſer une potion pareille. Seulement j'eſtime qu'ayant plus de génie que ces Meſſieurs, vous devez être plus malade qu'ils ne l'étoient; en conſéquence je doublerai les doſes. Ce ſoir je vous enverrai le paternel breuvage, avalez-le moi d'un trait, & je vous réponds que cette nuit Madame en aura des nouvelles. Demain matin, Mademoiſelle de Brumont & moi, nous viendront admirer

l'effet du remede. Il ajouta d'un ton plus bas : n'y manquez pas au moins, cela preſſe. Ce ſeroit vraiment dommage d'enterrer cette jeune femme... & de rendre ſa dot..... Je vous quitte, tout Paris m'attend. Bon jour, Monſieur ; votre ſerviteur, Meſdames.

Son départ me ſoulagea d'un peſant fardeau ; car je voyois le Docteur de plus en plus s'animer, & je tremblois qu'il n'eût déjà trop loin pouſſé la plaiſanterie. L'air ſatisfait de Monſieur de Lignolle & ſon ton plein de confiance me raſſurerent. Sans être ému des preſſans reproches de Madame d'Armincour, il lui fit cette orgueilleuſe réponſe : Eſt-ce ma faute, ſi l'amour & la gloire ne s'accordent point ? N'avez-vous pas entendu le Docteur ? C'eſt un fort habile homme, je vous le certifie ; & puiſqu'il ſe charge de rétablir

rétablir l'équilibre, vous verrez ce soir, vous verrez ! Il s'en alla très-content de lui.

Dès qu'il fut parti, la Baronne, qui n'en pouvoit plus, éclata de rire. Où donc avez-vous déterré ce médecin vraiment aimable, me demanda-t-elle ? En effet, interrompit la Comtesse qui rioit & pleuroit en même tems : il est bien amusant, votre ami. Bien amusant ! Il a trouvé le moyen d'égayer l'un des plus pénibles momens de ma vie ; — & ce qu'il dit, est plein de raison, s'écria Madame d'Armincour, plein de sens ! Comment s'appelle ce charmant garçon ? — Rosambert. — Le Comte de Rosambert ! dit la Baronne. Le malheureux amant de Madame de B*** ! J'ai entendu parler de lui très-avantageusement. Il me paroît digne de sa réputation. — Le Comte de Rosambert ! répéta la Marquise ; mais c'est

bien ce nom-là.... c'eſt bien celui dont on m'a parlé pour.... Il eſt votre intime ami ? — Oui, Madame. — J'en ſuis fort aiſe : ce jeune homme porte ſa recommandation ſur ſa figure ; il ne m'a pas l'air d'être un Monſieur de Lignolle.

Madame d'Armincour ne tarda point à me demander poliment ſi je ne m'en allois pas. La Comteſſe auſſi-tôt déclara qu'elle prétendoit que je reſtaſſe avec elle toute la journée ; elle proteſta même que je ne la quitterois qu'au moment fatal ; & que ſi elle étoit contrainte à me renvoyer plutôt, Monſieur de Lignolle n'entreroit pas dans ſon appartement. Encore une imprudence ! s'écria la Marquiſe ; Madame, je vous répete qu'il eſt tems que tout cela finiſſe. On commence à cauſer dans le monde. Il faut que des bruits très-fâcheux s'y ſoient répandus ſur votre

compte, puiſque pluſieurs fois, depuis quelques jours, on s'eſt permis de faire, même devant moi, beaucoup de mauvaiſes plaiſanteries ſur une Mademoiſelle de Brumont pour laquelle vous aviez, diſoit-on, l'amitié la plus vive : & comment votre ſecret, un ſecret de cette nature, confié depuis trop long-tems à tant de perſonnes, pourroit-il être bien gardé? Ma niece, je vous en ſupplie, conduiſez-vous déſormais par mes conſeils. Si ce n'eſt pas pour l'amour de moi, que ce ſoit pour l'amour de vous. Ma niece, ne vous perdez pas, ne vous obſtinez point à garder aujourd'hui.... — Ma tante, je veux qu'elle reſte juſqu'au ſoir, & que demain de bonne heure, elle vienne eſſayer de me conſoler.... — Vous voulez qu'elle reſte? Il y faut bien conſentir. Vous permettrez du moins que je ne vous

quitte pas? — Hélas ! vous pourriez nous quitter ſans aucun riſque ; vous le pourriez aujourd'hui comme demain..... Le même jour, je vous le jure, ne verra pas un partage odieux.

Mon Eléonore, quoiqu'en effet la Marquiſe ne nous quittât point, trouva le moment de me dire : ma tante ne ſait pas que tu as dernièrement paſſé la nuit ici, j'ai prié Monſieur de Lignolle de le lui laiſſer ignorer ; je l'en ai prié, ſous prétexte que Madame d'Armincour, naturellement cauſeuſe, le diroit peut-être à quelqu'un qui, par haſard, pourroit le rapporter à ton pere & te donner beaucoup de chagrin. Ainſi tu vois, mon bon ami, que nous pourrons avoir encore plus d'une nuit fortunée.... Mais ce ne ſera ni demain, ni même.... Oh ! je ne pourrois pas ainſi paſſer tout-d'un-coup

des bras d'un homme aux bras de mon amant.

La journée qui fut triſte, nous parut néanmoins trop courte. On ne manqua pas d'apporter la potion fatale. Le Comte s'en empara d'abord avec avidité ; mais nous le vîmes, dès qu'il l'eut goûtée, faire une terrible grimace. Il finit même par remettre ſur la cheminée le vaſe heureuſement à-peu-près vide, & Madame d'Armincour ne put jamais le décider à boire la petite quantité de liquide qu'il venoit de laiſſer.

Le moment cruel arriva. La Comteſſe ſe mit au lit, quand minuit fut ſonné. Je la vis mouiller ſon traverſin de ſes larmes, je la vis baiſer furtivement la place où ma tête avoit repoſé la ſurveille. Ma chere Eléonore ! quel adieu ſa voix me fit entendre, & de quel regard elle l'accompagna !

mon ame en fut déchirée. Cette accent plaintif & ce douloureux coup-d'œil ſembloient également me reprocher l'horrible ſacrifice qui devoit bientôt s'accomplir. Ma chere Eléonore ! elle étoit pâle & tremblante comme un criminel condamné. Eſt-ce bien là cependant, eſt-ce là cette femme qui, ſix mois auparavant, diſoit à ſon mari d'un ton ſi décidé : je le veux. Amour, ô tout-puiſſant amour, quel empire exercez-vous donc ſur nos eſprits & dans nos cœurs ?

Je rentrai chez moi déſeſpéré. Monſieur de Belcour fit de vains efforts pour diſſimuler l'intérêt qu'il prenoit à mes nouveaux chagrins. Quelle nuit je paſſai ! Pardonnez pourtant, ma Sophie, pardonnez : Ce ne fut pas tout-à fait vous qui cette fois causâtes ma cruelle inſomnie ; mais du moins vous sûtes encore, autant que votre infortunée

rivale, exciter mes vifs regrets & ma tendre commiſération; mais du moins vous fûtes à mon lever l'objet de ma premiere ſollicitude.

Mon pere, vous m'aviez dit que dans quinze jours, nous irions chercher ma femme; plus de quinze jours ſe ſont écoulés.... — J'ai, me répondit-il avec aſſez d'embarras, j'ai des affaires indiſpenſables à terminer d'abord... Je ne crois pas que maintenant cela puiſſe être long.... Prends patience encore quelques jours.... Seulement quelques jours. — Adieu, mon pere. — Où donc allez-vous de ſi bonne heure? — M'habiller pour me rendre chez la Baronne, & de-là chez la Comteſſe... Vous me l'avez permis... Je reviendrai ſûrement dîner avec vous, mon pere.

Nous n'allâmes point chercher Roſambert: il nous avoit donné ſon heu-

re ; & nous fûmes chacun de notre côté ſi exacts, qu'en arrivant à l'hôtel de Monſieur de Lignolle, nous vîmes dans la cour la voiture du médecin. C'étoit un carroſſe de louage aſſez bien choiſi pour la circonſtance : de grands marche-pieds à la françoiſe, une caiſſe étroite & longue, une eſpece de vis-à-vis gothique ; la demi-fortune d'un Docteur. Nous rencontrâmes Roſambert qui montoit gravement l'eſcalier. Madame d'Armincour vint, les larmes aux yeux, nous ouvrir la chambre à coucher de ſa niece. Sa niece au contraire ſe précipita dans mes bras, avec tous les ſignes de la plus grande ſatisfaction. Surpris, je lui demandai fort ſéchement ce qui pouvoit lui cauſer de ſi joyeux tranſports. Félicite-moi, s'écria-t-elle. Applaudis-toi ! ce Monſieur de Lignolle.... Il n'eſt toujours pas changé... il n'eſt

toujours pas Monſieur de Lignolle... & moi, je ne ſuis toujours pas ſa femme.... Ton Eléonore n'eſt qu'à toi.

A l'inſtant même, Monſieur de Lignolle, qui avoit ſans doute entendu le médecin arriver, entra ; & ſans montrer aucune eſpece de confuſion, il adreſſa la parole à Roſambert : Docteur, l'équilibre n'eſt pas rétabli, que dites-vous de cela ? — Ce que je dis ! que ce n'eſt pas la faute de mon remede, que vous êtes un homme de génie comme on n'en voit gueres. — Heureuſement ! s'écria la tante. — Un homme de génie, incurable ! pourſuivit Roſambert. Un homme de génie, dont la tête ſera toujours étonnante ; mais qui du reſte demeurera impotent toute ſa vie. — Peut-être aurois-je bien fait de ne pas laiſſer cela ? reprit le Comte, en montrant la fiole. — Certainement, vous auriez

bien fait ; mais n'importe. Ce que vous avez bu, Monſieur, auroit pu ſuffire à quatre littérateurs ordinaires, & je ne ſais pas amuſer mes malades : puiſque cela ne vous a rien fait, vous n'en reviendrez point. Jamais vous n'en reviendrez ; jamais. — Quoi ! vous penſez que le cours...

Le Comte fut interrompu par la bruſque arrivée de ſon frere, le Vicomte de Lignolle, Capitaine de vaiſſeau. L'impatient marin ſe précipita dans l'appartement de ſa belle-ſœur, ſans attendre qu'on l'eût annoncé. C'étoit un homme de cinq pieds dix pouces, gros & fort à proportion, une eſpece d'Hercule ; au reſte, des cheveux noirs, de grandes mouſtaches, une longue épée ; l'air du monde le plus farouche, tous les geſtes d'un grenadier, tout le maintien d'un coupe-jarret.

LE CAPITAINE.

Bon jour, mon frere; bon jour, tout le monde.

M. DE LIGNOLLE (*d'un ton préoccupé.*)

Bon jour, mon ami...., (*à Rosambert*) vous penſez que le cours du ſang & des humeurs eſt invinciblement déterminé....?

LE CAPITAINE.

Qui eſt malade ici?

ROSAMBERT.

Madame votre belle-ſœur!

LE CAPITAINE.

Elle eſt malade, cette femme! C'eſt peut-être tant pis; c'eſt peut-être tant mieux. Corbleu! nous verrons.

LA BARONNE (*tout bas à Mademoiſelle de Brumont qui vient de lancer au Vicomte un coup-d'œil menaçant.*)

Je crois vous avoir quelquefois parlé

de cet énorme perſonnage. Sa venue ici ne me paroit pas d'un bon augure. De la patience ſur-tout & de la modération.

ROSAMBERT.

Monſieur votre frere auſſi n'eſt pas tout-à-fait comme il devroit être.

LE CAPITAINE.

Qu'as-tu donc ?

M. DE LIGNOLLE.

J'ai.... que je n'ai pas d'équilibre.

LE CAPITAINE.

Corbleu! tu veux rire, je crois? Je te vois bien planté ſur tes deux jambes, & tu te tiens auſſi droit que moi!

ROSAMBERT.

Il n'eſt pas queſtion d'un pareil équilibre. C'eſt l'équilibre de tout le monde, celui-là. Ce qui manque à Monſieur, c'eſt la juſte proportion des affections du corps....

M.

M. DE LIGNOLLE.

Et des affections de l'ame : voilà.

LE CAPITAINE.

Oh ! les affections de l'ame ! J'étois bien étonné que tu ne m'en euſſes pas déjà étourdi.... (*à Roſambert.*) Ecoutez-donc, mon cher Monſieur : c'eſt peut-être beau ce que vous me dites ; mais que cinq cents diables m'emportent, ſi j'y comprends un mot !

ROSAMBERT.

Cela eſt clair pourtant ; je vais au reſte vous l'expliquer encore : le corps de la femme eſt malade, parce que l'eſprit du mari ſe porte trop bien. J'ai ordonné, pour la ſanté de Madame, qu'elle fît un enfant....

LE CAPITAINE.

Qu'elle fît un enfant ? A propos, mon frere, ſais-tu bien qu'on dit que ta femme n'a pas beſoin de toi pour cela ?

Mlle. DE BRUMONT.

Voilà un à-propos d'une impertinence.... Savez-vous bien, vous, Capitaine, que ſi tous les officiers de marine vous reſſembloient, ce ſeroit de fort vilains Meſſieurs ?

LE CAPITAINE.

Ma petite Demoiſelle, auriez-vous un frere, par haſard ?

Mlle. DE BRUMONT.

Eh bien ! ſi j'en avois un ?

LE CAPITAINE.

Quand vous en auriez trente ! je les prierois les uns après les autres de venir derriere le Couvent des Chartreux....

Mlle. DE BRUMONT.

Capitaine, je crois, malgré vos airs terribles, que le premier qui s'y rendroit, pourroit épargner le voyage à tous les autres.

LE CAPITAINE (*avec mépris.*)

Vous êtes bien heureuſe de n'être qu'une femme.

Le ton, dont il prononça ces paroles, me raſſura pleinement ſur le ſens très-équivoque de ſes queſtions précédentes. J'allois répliquer avec chaleur, quand la Baronne, qui ne ceſſoit de veiller ſur moi, me dit tout bas: Pour Dieu! modérez-vous! Songez qu'il y va du ſalut de votre Eléonore. Cependant Madame de Lignolle, avec la vivacité qu'on lui connoît, venoit de ſignifier à ſon inſolent beau-frere que s'il continuoit à lui manquer ainſi de reſpect, elle le feroit tout-à-l'heure mettre à ſa porte. Ne faites pas attention à ce qu'il dit, s'écria le Comte; c'eſt une tête chaude.

ROSAMBERT (*au Capitaine.*)

Monſieur, quiconque vous a tenu ſ'impertinent propos que vous venez de

rendre, en a menti. Je ſuis fait pour m'y connoître; & tout-à-l'heure, ſi on l'exige, je vais ſigner que Madame la Comteſſe a, tout au contraire, grand beſoin de ſon mari pour cela. Malheureuſement, Monſieur le Comte n'a pas du tout beſoin de ſa femme, lui! Pas du tout. Il eſt conſtitué de maniere que dans tout ſon individu l'eſprit l'emporte de beaucoup ſur la matiere.

LE CAPITAINE.

Oui! il n'eſt pas trop bête, mon frere; il compoſe des....

ROSAMBERT.

Fort bien! mais ce n'eſt pas avec de l'eſprit, qu'on peut faire un enfant à ſa femme. J'aurois donc voulu, dans ce ſujet-ci, forcer l'eſprit à ſuſpendre un peu ſes opérations, pour qu'il n'empêchât plus le corps de faire quelquefois les ſiennes. J'aurois voulu rétablir l'équilibre.

M. DE LIGNOLLE (*au Capitaine, en riant.*)

Il n'y a point réuſſi. Tiens ! toi qui te mêles de chymie, regarde un peu ceci : j'en ai bu tout ce qui manque dans la fiole.

LE CAPITAINE (*après avoir remué le vaſe, & mis ſur ſa langue une goutte du liquide.*)

Corbleu ! quel eſt l'âne fieffé, qui t'a compoſé ce breuvage de cheval ?

M. DE LIGNOLLE.

Ce n'eſt pas un âne, c'eſt le Docteur.

ROSAMBERT (*en ſaluant le Capitaine.*)

C'eſt le Docteur.... Monſieur le Cenſeur ! La preuve que ma potion n'étoit pas trop forte, c'eſt qu'elle n'a rien fait.

LE CAPITAINE.

Corbleu ! une décoction de mou-

ches cantharides ! l'aphrosydiaque le plus puissant ! & à une dose.... Si j'en prenois la vingt-cinquieme partie, je ferois pendant vingt-cinq nuits, comme un enragé. Il y avoit de quoi mettre en fureur tout mon équipage.

Mme. D'ARMINCOUR (*en pleurant.*)

Cela n'a pourtant rien fait.

LE CAPITAINE.

Rien fait...! Corbleu ! mon pauvre frere, il faut que tu aies de la glace dans le cœur, dans les entrailles & par-tout. Corbleu (1) ! de quel limon notre chere mere t'a-t-elle donc pêtrie ? Ce n'est pas le même sang qui coule dans nos veines, au moins ! ce n'est pas le même sang. Il est vrai

(1) On met toujours, *corbleu*, parce qu'on ne peut pas rapporter ici tous les autres juremens plus énergiques dont le Capitaine usoit familiérement.

que je ſuis le cadet, & de plus d'une année, ſans compliment; mais de tout tems il faut en convenir...

M. DE LIGNOLLE (*en ſe frottant les mains.*)

C'eſt pourtant mon génie qui eſt cauſe de cela.

LE CAPITAINE.

Corbleu! quel chien de génie! Je ſuis fort aiſe que tu l'aies pris pour toi tout entier. Car, à ce compte-là, tu en as eu, dès ta premiere jeuneſſe, du génie. De tous tems, c'eſt ce que je voulois dire tout-à-l'heure; de tout tems, mon cher frere aîné s'eſt montré, du côté du beau ſexe, un fort petit Monſieur.

Mme. D'ARMINCOUR (*au Capitaine, toujours en pleurant; mais avec colere.*)

Puiſque vous ſaviez cela, pourquoi

ROSAMBERT.

Elle ne l'eſt pas.

LE CAPITAINE.

A la bonne heure, corbleu..... (*à ſon frere*) cette lettre eſt ſignée : *Saint-Léon*. Un de mes amis? Tu ſais bien.... Bouillant de colere, je prends la poſte, j'arrive, je deſcends chez Saint-Léon. Saint-Léon dit ne m'avoir point écrit; je lui montre ce papier, il me prouve que ce n'eſt pas ſon écriture, qu'on a ſeulement voulu l'imiter.

LA BARONNE (*bas, à Mlle. de Brumont.*)

Je crains bien que ce ne ſoit une perfidie de votre Marquiſe... (*au Capitaine*) Voyons cette lettre.... (*en la lui rendant.*) Si vous êtes un homme raiſonnable, je vous demande quelle foi méritent les inculpations d'un fauſſaire?

LE CAPITAINE.

Bon ! bon ! je veux bien croire que cela ne ſoit pas tout-à-fait vrai ; mais la fumée ne va pas ſans feu.... Je compte m'établir ici pendant quelques jours, & que je voie un gringallet s'approcher d'elle ! Je conſens qu'un million de tonnerres m'écraſe, ſi je ne lui mets dans ſa poche les deux oreilles du *Mirliſteur*.

Mlle. DE BRUMONT.

Monſieur le Capitaine, votre nom eſt venu juſqu'à moi. Vous l'avez rendu malheureuſement trop célebre. Tigre toujours altéré, quand vous ne pouvez aſſouvir ſur l'Anglois la ſoif qui vous dévore, vous buvez le ſang de vos freres. La France, on le ſait bien, n'a pas de plus fameux duelliſte que vous. Croyez pourtant qu'il reſte encore dans le royaume quelques braves jeune gens qui, pour ne

pas faire, comme vous, métier de maſſacrer ſans ceſſe, n'en ſeroient pas moins très-capables de vous combattre & peut-être de vous punir. Si j'étois à la place de la Comteſſe, je voudrois du moins l'eſſayer. Dès ce ſoir, déterminée par vos menaces, je prendrois un amant.... que j'avouerois; je me plairois à choiſir parmi ces jeunes gens le plus foible peut-être....

ROSAMBERT (*avec enthouſiaſme.*)

Non! le plus jeune, mais le plus redoutable; un joli garçon d'une adreſſe extrême, d'une étonnante force, d'une intrépidité rare; & moi qui vous parle, Madame la Comteſſe, je conſentirois à perdre la vie, ſi celui-là tout au contraire ne vous rapportoit pas les oreilles du Capitaine, quand vous les lui auriez demandées.

LA BARONNE (*avec promptitude.*)

Oui; mais vous ne les lui demanderiez

riez point, n'eſt-il pas vrai, Comteſſe ? vous ne les lui demanderiez point, vous ne vous vengeriez des menaces d'un ſpadaſſin que par le mépris qu'elles méritent.

LE CAPITAINE.

Je me ſoucie bien que des péronnelles me mépriſent ! en attendant, je vais toujours m'établir ici...

LA COMTESSE.

Dans cet hôtel ? il n'en ſera rien !

LE CAPITAINE.

Comment ! mon frere, je ne logerai pas chez toi ?

LA COMTESSE.

Aſſurément non ; car je ne le ſouffrirai pas.

LE CAPITAINE (*au Comte.*)

Tu ne me réponds pas ? tu ne la fais pas taire ? ah, tu te laiſſes mener par une femme ! corbleu ! je voudrois être à ta place, ſeulement pendant vingt-

quatre heures le mari d'une pie-grièche, je lui ferois voir du pays, moi ! (*à la Comteſſe*) Là ! là ! ne vous fâchez pas, on ne reſtera point ici, malgré vous, mais on ſe logera dans la même rue..., & comptez que je vous ſurveillerai, Princeſſe ! comptez que ce ne ſera pas ma faute, ſi vous réuſſiſſez à devenir une petite catin.

A ce dernier outrage du Capitaine, la Comteſſe devint furieuſe ; & pour toute réponſe elle lui jetta à la tête un flambeau qui ſe trouva ſous ſa main. Je vis l'inſtant où le brutal alloit rendre coup pour coup. De la main gauche j'arrêtai ſon bras déjà levé, & de la droite prenant le géant au collet, je le repouſſai ſi vigoureuſement, que je l'envoyai chercher à reculons, juſqu'au bout de l'appartement, un appui contre la croiſée qu'il briſa. Si le balcon n'eût retenu le capitaine, il deſcendoit par

la fenêtre. Bien ! ma chere Brunfont ! bien ! crioit Madame d'Armincour : il faut le tuer ! tuons-le ce grand coquin, qui me fait mourir de peur ! qui insulte mon enfant & qui veut la battre ! je n'avois pas besoin des encouragemens de la Marquise ; j'étois si transporté de colere, qu'ayant apperçu sur un fauteuil l'épée de M. de Lignolle, qu'il y avoit laissée la veille en se déshabillant chez sa femme ; je m'élançai pour la saisir. Rosambert, qui seul conservoit quelque sang-froid dans une scene aussi scandaleuse, courut à moi : malheureux, me dit-il, si vous la tirez, vous allez vous trahir !

Cependant le Capitaine assis sur les débris de la fenêtre, me regardoit d'un air étonné, se contemploit lui-même avec surprise, rioit d'un gros rire & disoit : c'est pourtant bien cette morveuse qui du premier coup m'a campé

là l'a-t-elle des bras de fer ? ou ne ſuis-je plus qu'un homme de paille ? Corbleu ! ce que c'eſt que d'être pris au dépourvu ? un enfant vous battroit !... mais cette épée qu'elle vouloit tirer contre moi ! qu'eſt-ce que j'aurois donc pris pour me défendre, Mademoiſelle ; une épingle noire ? (enfin il crut devoir ſe relever.) Adieu, les charmantes Dames ; adieu, mon pauvre frere ; adieu, mon aimable petite ſœur. Je me ſouviendrai de la bonne réception que vous m'avez faite. Corbleu ! je ne m'en vais pas loin, & j'aurai l'œil ſur votre conduite. Laiſſez-moi faire, il ſortit.

Monſieur, c'eſt vous que j'admire, dit alors Madame de Lignolle à ſon mari. Votre tranquillité me fait plaiſir ! vous m'auriez donc laiſſé tuer, ſans changer ſeulement de place ? Il lui répondit d'un air préoccupé : oui, oui... plait-

il?... ah ! je vous demande pardon : mon corps étoit là, mon eſprit ailleurs... Je médite le plan d'un nouveau poëme, il aura huit vers, celui-là... j'irai peut-être juſqu'à la douzaine ; ... & puiſque le Docteur aſſure que l'équilibre ne ſe rétablira pas, je veux juſtifier les éloges qu'il donne à mon.... génie ; comme il dit : je veux que cet ouvrage ſoit un... petit chef-d'œuvre ; comme il appelle les autres ! & je vous quitte pour travailler ſans relâche à cela.

Quand il fut parti, nous perdîmes quelques minutes à nous regarder tous en ſilence. Chacun de nous, peut-être étonné du préſent & inquiet de l'avenir, prenoit tout bas conſeil des circonſtances. Madame de Fonroſe la premiere ouvrit la bouche pour nous recommander beaucoup de prudence ; la Marquiſe s'écria qu'il falloit que le Chevalier ne revît jamais ſa niece ; ſa niece

proteſta qu'il valoit mieux mourir que de renoncer à moi ; moi, par un regard plein d'amour, j'aſſurai mon Eléonore de ma conſtance inébranlable, & je jurai que ſon groſſier beau-frere me feroit bientôt raiſon des inſolens diſcours qu'il s'étoit permis de lui tenir, & des inquiétudes qu'il oſoit nous donner. Voilà, dit enfin Roſambert, une très-mauvaiſe réſolution. Vous devez, mon ami, pour l'intérêt commun, diſſimuler votre reſſentiment contre le Vicomte ; vous n'avez rien à faire que d'attendre les événemens : Madame, quand elle ne pourra plus cacher ſon état, en fera la confidence à ſon mari. Il faudra bien que celui-ci, comme tant d'autres, prenne doucement la choſe & avoue l'enfant. Le Capitaine pourra crier, j'en conviens ; mais c'eſt alors, Faublas, que vous vous montrerez. Vous irez dire deux mots à ce

marin, qui ne ſait pas vivre ; & je vous connois ! tout ſera fini.

Tout le monde ayant reconnu que le conſeil de Roſambert étoit infiniment ſage, Madame d'Armincour en ſanglottant, me remercia de ce que j'avois défendu ſa niece, me ſupplia de vouloir bien la défendre toujours, & m'ordonna de m'en aller pour ne plus revenir. Pauvres enfans ! ajouta-t-elle en nous voyant auſſi pleurer, votre peine me fend le cœur ; mais il le faut, il le faut... Ah ! Monſieur de Roſambert, pourquoi celui-là n'eſt-il pas ſon mari ?... Viens ce ſoir, murmuroit tout bas mon Eléonore... à minuit... Nous avons mille choſes à nous dire... Viens. — Oui, ma charmante amie, oui. — De bonne heure, parce que la Marquiſe doit aller aux fiançailles d'une parente, & ne reviendra pas ſouper.

Malgré ſa tante, elle s'étoit jettée dans mes bras, elle me tenoit preſſé ſur ſon ſein, elle me faiſoit mille careſſes, & même elle baiſoit avec tranſport mes plumes, mon fichu, ma ceinture & ma robe ; comme ſi elle eût pris congé de mes habits, comme ſi elle eût deviné qu'elle ne devoit plus voir Mademoiſelle de Brumont.

On ne parvint que difficilement à nous ſéparer. Ah ! Madame la Baronne, reſtez du moins quelque tems avec elle, & tâchez de la conſoler. — Je le veux bien, répondit-elle : Monſieur de Roſambert a ſa voiture ; qu'il vous ramene. Dans une heure, je vous rejoins chez le Baron.

En voilà une qu'il faut plaindre, me dit le Comte ; car elle paroît avoir pour vous un attachement véritable.

— Roſambert, croyez-vous que je ne l'aime pas? — La bonne queſtion! Je ſais bien que vous les aimez toutes. — Oh! celle-là, c'eſt de tout mon cœur; je la préfère... — à Sophie? — à Sophie!... Non... non pas à Sophie; — à Madame de B***? — Oui, mon ami. — Tant mieux! s'écria-t-il... tant mieux pour moi; cela me venge. Mais tant pis pour cette aimable enfant; car voilà certainement d'où vient la haine que la Marquiſe lui porte. — La haine? — Aſſurément! penſez-vous que ce puiſſe être une autre que Madame de B***, qui ait écrit cette lettre pſeudonyme au Vicomte? — Ah! Roſambert, pouvez-vous la ſoupçonner d'une?... — Mon ami, vous ne vous défiez pas aſſez de cette femme-là. — Mon ami, vous vous en défiez trop..... Au reſte, je vous le demande en grace,

parlons d'autre choſe. — Volontiers : auſſi-bien je veux vous apprendre une nouvelle qui va vous réjouir & vous étonner : je me marie demain. — Et vous voulez que cette nouvelle-là m'étonne ? Votre convaleſcence eſt affermie. Il eſt clair que vous allez vous marier tous les jours. — Ne croyez pas que je badine. C'eſt très-ſérieuſement que je me marie. — Très-ſérieuſement ! — Oui, ſérieuſement ; aux pieds des autels. — Il n'eſt pas poſſible. On n'en a point entendu parler. — Il y a cependant plus de quinze jours qu'il en eſt queſtion. On m'a fait donner ma parole d'honneur de n'en rien dire à qui que ce ſoit, ſans diſtinction : les grands parens qui craignoient l'oppoſition de tout le reſte de la nombreuſe famille, ont exigé le plus profond ſecret ; ils ont même acheté la diſpenſe des bans. Ma mere auſſi

me recommandoit le ſilence ; elle trembloit que ce mariage avantageux ne vînt à manquer par quelque indiſcrétion. — Je ne reviens pas de ma ſurpriſe. Quoi ! Roſambert, à vingt-trois ans, a pu ſe déterminer... — Il l'a fallu. D'abord c'eſt la Comteſſe de ***, vous ſavez bien ; la confidente de Madame de B*** ! — Oui. — C'eſt elle qui s'eſt mêlée de cette affaire avec une chaleur... De quelque prétexte qu'elle ait eſſayé de couvrir l'intérêt extrême qu'elle y mettoit, je ne me ſuis point abuſé ſur ſes véritables motifs. Il ne m'a pas été mal-aiſé de ſentir qu'elle le faiſoit moins pour m'obliger que pour déſoler ſon ancienne amie ; & ſur cet article, j'en conviens, il étoit difficile qu'elle eût plus de bonne volonté que moi : la Marquiſe d'ailleurs m'a preſſé... — La Marquiſe ? — Oh ! dès qu'on parle d'une Marquiſe, il croit

que c'eſt la ſienne. Non, Chevalier, celle-là n'eſt pas folle de vous; c'eſt la Marquiſe de Roſambert: la Marquiſe m'a preſſé, prié, conjuré; elle a pleuré même. On ne réſiſte pas aux larmes d'une mere! Je me ſuis donc laiſſé fléchir. Ce ſoir, je ſigne le contrat: demain, j'épouſe vingt mille écus de rente & une jolie fille. — Jolie? — Oui, vraiment: l'air un peu niais cependant, & d'une innocence!... à faire mourir de rire. — Quel âge? — Pas tout-à-fait quinze ans. Oh! c'eſt une éducation toute entiere dont je me charge. — Son nom? — Vous le ſaurez après demain. Tenez! venez après demain de bonne heure; je vous ferai, ſans façon, déjeûner au lever de la mariée. Aimez-vous les mines du lendemain? Aimez-vous à voir une toute nouvelle femme un peu gênée dans ſa marche, les yeux battus, l'air encore tout

tout étonné? Vous riez! — Oui, vous me faite penſer à quelqu'un. — Il a raiſon! Je ſuis admirable, en vérité! je me tourmente à lui peindre ce qu'il connoit mieux que moi! ne lui ſont-ils pas familiers ces airs du lendemain? N'a-t-il pas vu la charmante Lignolle & la belle Sophie? Et que ſais-je? D'autres peut-être dont il ne m'a point parlé!... Mais n'importe, Chevalier! vous pourrez goûter un nouveau genre de plaiſirs, faire d'intéreſſantes obſervations, vous rendre compte à vous-même de ce que vous éprouverez auprès d'une Agnès fraîchement épouſée, dont cette fois ce ne ſera pas Faublas qui aura cauſé les petites douleurs ſecretes, le charmant embarras. — Voilà bien, mon cher Roſambert, les idées d'un franc libertin! — Ne faites donc pas l'enfant. Ne vous en défendez point... Moi qui vous parle, ne trou-

verai-je pas mon compte à cela ? N'aurai-je pas auſſi mes jouiſſances ? Ne ſerai-je pas encore plus enivré du bonheur que quelqu'un m'enviera ?... m'enviera très-inutilement !... Je connois les petits inconvéniens de l'hymen ; je connois le plus inévitable de tous, ſur-tout quand on a l'honneur d'être l'intime ami du Chevalier de Faublas ; mais cette fois, Monſieur le vainqueur, ne vous applaudiſſez pas d'avance d'une conquête nouvelle. Je compte, & je vous en avertis avec confiance, je compte ne jamais aller groſſir l'univerſelle confrairie. — Bon ! voilà encore une exception : & c'eſt Roſambert, Roſambert, qui, même la veille des nôces, a déjà le langage des époux. Il ne doit pourtant pas avoir oublié combien de fois l'aveugle entêtement de ces Meſſieurs a fourni matiere à ſes plus piquans ſarcaſmes. Tous en

général conviennent qu'il n'y en a pas un qui ne *le* ſoit ; & chacun en particulier vient vous affirmer que lui ne l'eſt pas ! & vous auſſi, Roſambert, vous auſſi ! — Faublas, écoutez-moi ; & dites vous-même, ſi je n'ai pas quelques raiſons d'attendre une autre deſtinée. Qu'un vieux garçon, raſſaſié de plaiſirs, épuiſé par d'anciennes bonnes fortunes, dégoûté du monde qu'il ennuie, & des femmes qui le délaiſſent ; qu'un vieux garçon, d'ailleurs éclairé par la conſtante expérience des tems paſſés & de l'âge préſent, oſe cependant braver à la fois ſon ſiecle & l'avenir ; qu'en épouſant une jeune femme, il nous porte à tous l'impertinent défi de le faire, ce que tant d'autres ont été faits par lui ; cela crie vengeance : la foule des célibataires doit en ce cas ſe réunir pour conjurer le châtiment du fanfaron. Mais moi qui

commence à peine mon printems, que le monde recherche, que les femmes careſſent ; moi qui ne ſaurai refuſer à la mienne aucune eſpece de plaiſirs... —C'en eſt aſſez, Roſambert, n'achevez pas, je vous en ſupplie, vous me cauſez trop de ſurpriſe. Il faut que l'hymen ait de bien puiſſans preſtiges pour obſcurcir ainſi les meilleurs jugemens. Je ne vous reconnois plus ! C'eſt au point que ſi j'avois moins de chagrin, je me moquerois de vous. —Vraiment...? Il faut que j'y prenne garde, vous me donnez une véritable épouvante.... Allons.... Eh bien ! me voila déjà réſigné. Je prends mon parti d'avance, en galant homme. Je promets bien, quoi qu'il puiſſe arriver, qu'on me trouvera toujours moi-même..... Oui ! ſi la jeune femme a quelque affaire de cœur, il faudra qu'elle ſoit horriblement mal-adroite,

pour que je m'en apperçoive, je vous assure. Je crois qu'on ne peut pas mieux réparer ses torts, Chevalier. On ne peut pas mieux commencer ! Je vous mets à votre aise. — Moi, Rosambert ? Ah ! puisse tout le monde, autant que Faublas, respecter vos heureux liens ! Ces maximes que je répétois tout-à-l'heure, ce sont les vôtres. Je n'en eus jamais de pareilles. Jamais je n'ai séduit, je me suis trouvé toujours entraîné : la Marquise fut mon premier attachement ; Sophie est mon unique passion ; Madame de Lignolle sera mon dernier amour. — Dieu vous entende & vous en préserve !

Cependant Rosambert avoit affaire chez lui, nous nous y rendîmes ensemble, nous y causâmes pendant à-peu-près deux heures, & le tems ne me parut pas long ; car le Comte me

permit de l'entretenir ſans ceſſe de mon Eléonore. Enfin on me reconduiſit à l'hôtel. Madame de Fonroſe ſortoit de l'appartement de mon pere comme j'y entrois : le Baron paroiſſoit fort animé ; la Baronne étoit pâle & tremblante. Eh bien ! s'écrioit-elle avec un dépit mal déguiſé, nous tâcherons que le déſeſpoir de cette perte ne nous faſſe pas tourner la tête.... Vous voilà, belle Demoiſelle ? donnez-moi la main juſqu'à ma voiture.... Chevalier, ſi vous voyez bientôt votre cruelle Marquiſe, dites-lui que je la perdrai, duſſai-je me perdre avec elle.

Lorſque j'eus quitté mes habits de femme, nous nous mîmes à table, Monſieur de Belcour & moi, quoique nous n'euſſions pas plus d'appétit l'un que l'autre : mon pere, vous ne mangez pas ? — Mon fils, je ſuis malade

d'inquiétude & de chagrin.... Mais vous non plus, vous ne touchez à rien? — J'ai ma migraine. — Votre migraine! Je vous conſeille d'y renoncer. Elle ne réuſſira pas cette fois.... Mon fils, liſez le dernier article de cette lettre que j'ai reçue l'autre jour par la petite poſte :

» *On croit devoir auſſi vous avertir* » *que Mademoiſelle de Brumont a paſſé* » *la nuit derniere chez Madame de Lignol-* » *le, & que c'eſt encore la Baronne de* » *Fonroſe, qui l'y a conduite* ».

Un écrit anonyme! Mon pere. — Fort bien, mon fils! Mais oſerez-vous dire que le fait n'eſt pas vrai?... Mon fils, vous ne ſortirez plus le ſoir.... Et Mme. de Fonroſe, ajouta-t-il d'une voix fort altérée, Mme. de Fonroſe n'abuſera plus de ma confiance... Elle ne me trahira plus, l'ingrate Baronne!... Mon ami, je ſuis homme, & par con-

ſéquent, ſujet à l'erreur. Quelquefois je m'égare; mais dès que j'apperçois l'abîme, je fais un pas en arriere, & je change de route. Mon ami, pourſuivit-il, en prenant mes mains dans les ſiennes, ne voulez-vous m'imiter que dans mes foibleſſes? Ne l'avois-je pas bien dit, que vous finiriez par la perdre, cette enfant ſi malheureuſe & ſi charmante. — Qui? Sophie! — Non, Madame de Lignolle. Madame de Lignolle! puiſqu'elle eſt enceinte, puiſque déſormais ſon mari ne peut croire... Comment fera-t-on pour la ſauver? — Oh! ne m'en parlez pas! depuis ce matin, je cherche en tremblant quelque moyen de l'arracher aux malheurs qui la menacent. C'eſt en vain que je me tourmente. Je ſuis au déſeſpoir! — Son beau-frere eſt arrivé? Vous venez déjà d'avoir enſemble une terrible ſcene?.... Mon fils, connoiſſez-vous

le Capitaine ? — De réputation, mon pere. — Savez-vous qu'elle eſt affreuſe & grande, ſa réputation ? — Affreuſe & grande, je le ſais. — Savez-vous que le Vicomte de Lignolle a ſouvent touché Saint-Georges ? — Souvent ?.... Je le veux croire. — Savez-vous que cet homme-là s'eſt battu deux cens fois peut-être !... — Tant pis pour lui. — Qu'il n'a jamais été bleſſé. — Il n'eſt pourtant pas invulnérable, ſans doute ! — Qu'il a mis bien des peres de famille au déſeſpoir.... — Monſieur le Baron ! Que vous importe ? — Que ſa fatale épée, a moiſſonné des jeunes gens de la plus grande eſpérance. — Eh ! mon pere, il ne faut peut-être qu'un jeune homme obſcur, pour les venger tous. — Mon fils, le Capitaine ne peut manquer de ſavoir bientôt que Mademoiſelle de Brumont eſt l'amant de Madame de Lignolle ; j'a-

voue qu'il découvrira plus difficilement que Mademoiſelle de Brumont eſt le Chevalier de Faublas; mais enfin... tôt ou tard! tout ſemble nous aſſurer qu'il le découvrira. Mon fils, que ferez-vous alors? — Ce qu'il faudra faire. Voilà, Monſieur le Baron, permettez-moi de le dire, une étrange... — A Dieu ne plaiſe, s'écria-t-il, à Dieu ne plaiſe que je veuille outrager ton jeune courage! je t'avoue même, ajouta-t-il en m'embraſſant; que la fiere ſimplicité de tes réponſes m'a fait un plaiſir extrême; & moi auſſi, quelquefois je ſuis fier; mais c'eſt de mon fils! c'eſt dans mon fils que j'ai mis tout mon orgueil! Tu ne ſais pas comme je jouiſſois, quand je te voyois, à peine adoleſcent, n'avoir plus d'égal dans aucun de tes exercices: tantôt ramener couvert d'écume, & briſé de fatigue, un fougeux cheval, que les plus fameux

écuyers ne montoient qu'en tremblant ; tantôt avec le fusil, l'arc ou le pistolet, frapper du premier coup l'oiseau que tous les tireurs avoient manqué ; tantôt, dans un assaut public, aux yeux d'une nombreuse jeunesse toujours étonnée, battre ou désarmer tout ce qu'il y avoit de maîtres dans le régiment nouvellement arrivé. Chacun alors décernant au jeune Chevalier le prix des armes, venoit me féliciter de l'avoir pour fils. Cependant, je me l'avouois tout bas avec une sorte d'impatience, & non sans quelque espece d'inquiétude : ta supériorité ne seroit bien consacrée, que lorsqu'un événement toujours fatal, t'auroit obligé de subir une derniere épreuve trop communément malheureuse, une épreuve pour le succès de laquelle, sans le courage l'adresse n'est rien. Tu l'as trop tôt soutenue, cette épreuve ; mais tu l'as soutenue

plus que bien, j'oſe le dire. Si la colere l'eût moins aveuglé, ce M. de B*** qui jouit de quelque réputation dans les armes; il auroit pu t'admirer *à la porte Maillot*, lorſqu'avec une dextérité merveilleuſe, avec un imperturbable ſang-froid, maîtriſant le fer ennemi, comme s'il eût encore été queſtion de recevoir ſeulement un coup de fleuret; tu déployois, dans ce combat devenu inégal, autant d'habileté que de force, autant de vaillance que de magnanimité. Alors vraiment je reconnus que Faublas, auſſi intrépide qu'adroit, ne rencontreroit jamais de vainqueur. Alors, ſurpris de voir dans un jeune-homme de ſeize ans, la réunion d'un talent peu commun, & d'une vertu plus rare; ton heureux pere, au comble de la joie, ſe rappella qu'il ne s'étoit repoſé que ſur lui-même du ſoin de veiller à ton éducation, & ne put, ſans

ſans quelque mouvement d'orgueil, contempler ſon ouvrage. Alors auſſi, pourſuivit M. de Belcour, en m'embraſſant encore, je me reprochai d'avoir attendu l'événement, pour rendre juſtice au plus digne des fils, & toi, Faublas, pardonne-moi mes premieres défiances : va ! ſi c'eſt un crime de n'avoir pas cru d'avance aux vertus qui ne m'étoient pas encore prouvées, tu m'en vois puni : va ! j'étois autrefois moins tourmenté de la crainte qu'elles ne te manquaſſent, que je ne le ſuis maintenant de la certitude que tu les poſſedes au ſuprême degré. Oui, mon ami, c'eſt l'excès de ton courage & de ta généroſité qui cauſe aujourd'hui mes plus vives allarmes. Permets-moi de te demander pluſieurs graces. — Des graces ? ... — Je te prie de ne point aller à ton ennemi, je te prie de l'attendre : s'il te vient chercher ? Eh bien, tu

feras ton devoir. Néanmoins je te supplie de n'accorder le combat qu'à cette expresse condition que vous pourrez l'un & l'autre amener un témoin. Je veux voir ta seconde affaire plus dangereuse que la premiere, je veux, par ma présence t'obliger à revenir vainqueur. Faublas, gardez-vous d'avoir pour le Vicomte de Lignolle les magnanimes ménagemens, dont vous usâtes envers le Marquis de B***. Peu s'en fallut, je m'en souviendrai toujours, peu s'en fallut que votre générosité ne me coutât mon fils. Avec le Vicomte, tu n'en ferois pas quitte pour une meurtrissure, jamais le Capitaine n'a porté de coups qui ne fussent mortels; & je te le répete : c'est un homme encore plus féroce que redoutable, un duelliste de profession. Si sa bravoure n'avoit été d'ailleurs quelquefois utile à l'Etat, il eût depuis long-tems, pour

la vengeance publique, porté ſa tête ſur un échafaud. Son exiſtence atteſte le malheureux oubli de la plus ſage de nos loix. Songes-y, Faublas, quand le moment ſera venu de le combattre : alors, je t'en conjure ! ſonge à ton pere, à ta ſœur, à ta Sophie, à Madame de Lignolle, s'il le faut. Alors, pour ta propre ſûreté, pour le ſalut de tous, pour la tardive ſatisfaction de cent familles, immole la victime dont le ciel te demande le ſang. Celui-là, tu le ſais bien, doit recevoir la mort qui ſe fait un affreux plaiſir de la donner ; frappe ſans pitié, frappe, purge la terre d'un monſtre, & déjà ta jeuneſſe n'aura pas été tout-à-fait inutile au repos des hommes.... Mais, s'écria M. de Belcour, il me vient une réflexion vraiment inquiétante. Depuis trop long-tems, des voyages, des maladies, pluſieurs malheurs t'ont forcé de

dites, une nouvelle qui m'enchante. — Va dans le jardin, mon ami, va.

J'y descendis, non pour troubler d'heureux oiseaux dans leurs amours, mais pour rêver aux miennes. Samedi nous partons; nous allons chercher & trouver Sophie; quel bonheur!... Mais que dis-je! & que deviendra Madame de Lignolle? quitter mon Eléonore, la quitter maintenant! dans cinq jours, malheureux!

Je me précipitai dans l'appartement de mon pere: n'y comptez pas, Monsieur le Baron! n'y comptez pas! qui moi! perfide avec lâcheté, je sortirois de Paris quand le Capitaine vient m'y chercher! j'abandonnerois la mere de mon enfant, au moment où ses ennemis s'assemblent autour d'elle! n'y comptez pas, Monsieur le Baron, je vous proteste qu'il n'en sera rien.

Mon pere demeura si stupéfait, qu'il ne put me répondre. Et moi, sans attendre que, revenu de sa premiere surprise, il s'expliquât, je courus à ma chambre où je m'enfermai pour écrire.

« Ma chere Eléonore, ma charmante amie, je suis au désespoir : ce soir, nous ne nous verrons pas. Mon pere sait tout ; il faut que ta tante soit plus instruite que tu ne le crois ; ta tante seule peut avoir fait passer à M. de Belcour l'avis fatal qui nous enleve une nuit fortunée. Hélas! il est donc vrai que tout le monde se réunit contre deux amans! Il est donc vrai que tout le monde, en conjurant ta perte, ose m'attaquer dans la plus chere moitié de moi-même! Sois tranquille cependant, sois tranquille, Faublas te reste, Faublas t'adore ; ton amant, quoi qu'il puisse arriver, perdra la vie plutôt que de t'abandonner. »

« MA BELLE MAMAN,

» Vous aurois-je offenſée par quel-
» que nouvelle étourderie? Il y a dix-
» huit mortels jours que je ſuis privé
» du bonheur de vous voir. Ah! par-
» donnez-moi, ſi je ſuis coupable; &
» ſi je ne le ſuis pas, daignez recon-
» noître vos torts & les réparer: don-
» nez-moi pour demain l'heure du ren-
» dez-vous. Ma belle maman, vous
» m'avez promis conſeils, amitié, ſe-
» cours, protection; c'eſt tout cela
» que je réclame. Mon pere veut m'em-
» mener avec lui, dans cinq jours,
» pour aller chercher Sophie; & je
» dois aujourd'hui craindre plus que
» la mort, ce départ qui faiſoit, il n'y
» a pas long-tems, l'objet de mon plus
» cher deſir. Vous, ma belle maman,
» qui ſavez remédier à tout, ne pour-
» riez-vous pas remédier à cela? Je

» vous ſupplie de ne pas m'abandon-
» ner à moi-même, dans une con-
» jonctur̃e auſſi difficile. Je vous ſup-
» plie de ne me point refuſer pour de-
» main vos avis par leſquels je vous
» promets de me conduire «.

» Je ſuis, avec la reconnoiſſance la
» plus vive, avec l'amitié la plus
» tendre, avec le plus profond
» reſpect, &c.

Tiens, Jaſmin, va vîte chez *la Fleur* & chez Mme. Montdeſir. Prends l'habit bourgeois, prends les précautions ordinaires, & regarde bien ſi dans tes courſes tu n'es ſuivi de perſonne. — Monſieur, me dit-il à ſon retour, Mme. Montdeſir. .. — Mme. Montdeſir! Mme. Montdeſir! *la Fleur?* d'abord. — Vous voulez donc que je commence par la fin? ... Monſieur, je n'apporte pas de réponſe de *la Fleur*. Je venois de lui remettre votre billet, quand il

m'a dit : Jaſmin, aimes-tu les coups de bâton ? non, dà ! lui ai-je répondu. Eh bien ! mon bon ami, a-t-il répliqué : vois-tu dans le Café qui eſt en face de l'hôtel, cet Officier, grand comme un monde ! Il n'a pas l'œil bon ! ai-je encore répondu. Eh bien ! mon bon ami, a-t-il encore répliqué : je crois qu'il vient de t'appercevoir de cet œil-là. Sauves-toi vîte, ſi tu ne veux compromettre ma maîtreſſe & ton dos. Alors, Monſieur, je n'ai plus rien répondu ; mais ſans me le faire répéter deux fois, j'ai pris mes jambes à mon cou & me voilà. — De ſorte que, grace à ta bravoure, je n'ai pas de nouvelles de Mme. de Lignolle. — Monſieur, je ne vous en aurois pas apporté davantage, quand je me ſerois fait échiner par ce grand diable. — Il faudra pourtant bien que tu y retournes. — Oui, ce ſoir ; le géant n'y ſera peut-être plus.

— Enfin, Mme. Montdeſir ? — Elle m'a recommandé de vous aſſurer qu'elle s'ennuyoit bien de n'avoir plus l'honneur de votre viſite ; qu'au reſte, elle alloit envoyer tout de ſuite votre billet qu'on attendoit depuis pluſieurs jours ; & que demain matin, vous auriez la réponſe.

Elle vint en effet de bonne heure, la réponſe : ce n'étoit pas Mme. Montdeſir qui l'avoit écrite.

» Oui, j'empêcherai ce départ ; mais » n'avois-je pas raiſon de dire que vo- » tre Sophie vous étoit moins chere ? » Quoi qu'il en ſoit, puiſqu'enfin vous » en témoignez le deſir, nous pourrons » ce ſoir à ſept heures nous rencon- » trer où vous ſavez bien «.

J'appellai mon domeſtique : allons, Jaſmin, du cœur ! Hier au ſoir, ſi tu n'en avois pas manqué, tu aurois pu rejoindre *la Fleur* : va donc ce matin,

va voir si le Capitaine est toujours à son poste.

Il y étoit déjà. Mon bon Jasmin qui, piqué de mes reproches, venoit de s'aventurer un peu plus que la veille, n'avoit encore échappé que par une prompte fuite au géant persécuteur. Je reconnus alors que si mon domestique n'étoit puissamment encouragé, ma commission ne s'acheveroit pas. Je fis donc honnêtement dîner l'infatigable courier qui, muni d'un nouveau courage, partit résolument pour son nouveau message, plus malheureux que tous les autres. Mon pauvre Jasmin revint éclopé : cette fois, Monsieur, j'ai pénétré jusques dans la cour ; mais le grand diable m'est tout de suite tombé sur les épaules. Il a crié : que demandes-tu ? j'ai répondu : ce n'est pas vous, Monsieur. Il a crié : on n'entre pas ! que demandes-tu ? j'ai répondu de toutes

mes

mes forces : pourquoi donc m'empêcheriez-vous d'entrer ? eſt-ce que vous êtes le Suiſſe ? Il a crié.... non, il n'a pas crié. Il s'eſt contenté pour le moment de me détacher un coup de poing qui m'a fait voir trente-ſix mille chandelles au ciel. Et c'eſt moi qui alors ai crié ; & j'ai bien fait, car ſi *la Fleur* & tous ſes camarades n'étoient venus m'arracher des mains du brutal & me mettre à la porte, je crois que je ne ſerois jamais ſorti de la cour.

Quelle fureur, & quelle inſolence ! — Monſieur, interrompit Jaſmin : je ne me ſuis pas gêné pour lui annoncer que mon maître ne ſeroit pas du tout content du traitement..... — Qu'a-t-il répondu ? — Monſieur, c'étoit moi qui répondois ; lui ! ne faiſoit jamais que crier. Il a donc crié en redoublant ſes coups : ton maître ? ſon nom à ton maître ? ſon nom ? — Tu le lui as ca-

ché? — Oui, Monſieur. Oh! quand il auroit dû m'achever ſur la place! — Eh bien! je vais de ce pas le lui aller dire, moi! — Bon! s'écria Jaſmin qui me vit prendre mon épée: & flanquez-moi çà de côté comme ce petit M. de B*** qui faiſoit le méchant.

Je me précipitai ſur l'eſcalier; mais heureuſement M. de Belcour ſe trouva ſur mon paſſage & m'arrêta: Faublas, où courez-vous donc avec cette épée? — Comment! il oſe arrêter mon domeſtique & le frapper! — Ainſi, vous, mon fils, répondit-il avec beaucoup de ſang-froid: vous êtes plus preſſé de venger votre domeſtique que vous ne l'étiez de venger votre maîtreſſe. Ainſi, pour repouſſer un outrage qui ne regarde que lui ſeul, l'amant de Mme. de Lignolle va ſe hâter de ſe découvrir & de la perdre!

Des repréſentations auſſi juſtes me

calmerent tout d'un coup. J'appellai Jaſmin pour qu'il vint reprendre mon épée, le Baron qui vit que je me diſpoſois à m'en aller, me dit : non, remontez chez vous, j'y vais auſſi, j'ai à vous parler.... Mon ami, nous avons tous deux beſoin de diſtraction; nous ne pouvons nous en procurer une plus douce que celle de la compagnie de votre ſœur. Je viens d'envoyer chercher Adelaïde; je compte la garder ici juſqu'à Vendredi ſoir. — Pourquoi pas plus long-tems? — Nous partons Samedi.

En me faiſant cette réponſe, M. de Belcour m'obſervoit. Comme l'heure s'approchoit où j'allois ſavoir ce que Mme. de B*** comptoit faire pour empêcher mon départ, je pris le parti d'éviter l'explication que le Baron cherchoit. Ainſi, je me contentai de répliquer : ſamedi.... oui.... ſamedi...

Adieu, mon pere. — Reſtez donc; votre ſœur arrive dans un quart-d'heure. — Mon pere! il faut que je ſorte! — Mon fils, je ne veux pas que vous ſortiez. — Mon pere, il le faut abſolument. — Je ne veux pas que vous ſortiez, vous dis-je, c'eſt un parti pris. — Je vous aſſure que l'affaire la plus indiſpenſable.... — Mon fils, voulez-vous me déſobéir? — Mon pere, ſi je ne puis faire autrement! — Je vous entends, Monſieur! j'emploierai donc la force. A ces mots, il ſortit de ma chambre où il m'enferma.

Vous emploierez la force? & moi, l'adreſſe! j'ouvris ma fenêtre, il n'y avoit qu'un étage, je ſautai. La ſecouſſe fut violente; cependant je traverſai la cour avec la rapidité d'un oiſeau; & toujours courant, j'arrivai bientôt chez Mme. de Fonroſe.

Malheureux! dit-elle, que venez-

vous faire ici ? ce matin familiérement le Capitaine m'a rendu ſon épouvantable viſite. Il m'a demandé du ton poli que vous lui connoiſſez, ce que c'étoit qu'une certaine Demoiſelle de Brumont dont les aſſiduités chez Mme. de Lignolle donnoient lieu dans le monde, à beaucoup de plaiſanteries. Ce n'a pas été ſans peine que je ſuis parvenue à faire comprendre à cet effroyable beau-frere, que la conduite de ſa jeune ſœur ne me regardoit pas ; que je ne lui devois, à lui Monſieur le Capitaine, aucun compte de mes actions, & qu'il m'obligeroit ſenſiblement de vouloir bien ne jamais remettre le pied chez moi. — Et mon Eléonore, l'avez-vous vue ? — Au contraire, j'ai tout-à-l'heure envoyé chez elle pour lui recommander d'être fort circonſpecte & de ſe garder ſur-tout de venir ici. J'allois,

LA FIN
DES
AMOURS DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.

TOME SIXIEME,

Qui fait le treizieme de l'Hiſtoire de ſes Aventures.

LA FIN
DES
AMOURS DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.

Par M. LOUVET DE COUVRAY.

TOME SIXIEME.

A LONDRES,
Et ſe trouve à Paris,
Chez Bailly, Libraire, rue S. Honoré,
vis-à-vis la barriere des Sergents.
Et chez les Marchands de Nouveautés.

M. DCC. XC.

PRÉFACE.

QUE de bruit pour un petit Livre ! Si beaucoup en ont ri, quelques-uns en ont pleuré ; pluſieurs l'ont imité, d'autres l'ont traveſti ; d'honnêtes gens l'ont contrefait, des gens honnêtes l'ont dénigré. Ainſi, puiſſamment encouragé de toute les manieres, j'ai repris la plume avec quelque confiance, & j'ai fini.

Maintenant, Lecteur impartial, c'eſt à vous de m'entendre & de prononcer. Si quelquefois je ſuis trop gai, pardonnez-moi. Tant de Romans m'avoient tant fait bâiller !

Je tremblois d'être comme eux, ſoporifique; au reſte, attendez quelques années, peut-être alors j'en ferai de plus ennuyeux qui ſeront meilleurs. Je dis : peut-être. En effet, un Romancier ne doit-il pas être l'Hiſtorien fidele de ſon âge? Peut-il peindre autre choſe que ce qu'il a vu? O! vous tous qui criez ſi fort, changez vos mœurs, je changerai mes tableaux.

M'accuſiez-vous auſſi d'immoralité? Bientôt je tâcherai de vous perſuader que vous aviez tort; mais auparavant, approchez, prêtez l'oreille; c'eſt une vérité que je vais dire, & comme la Littérature a encore ſes Ariſtocrates, il faut parler bas. En conſcience, étoient-ils

bien moraux, ces chefs-d'œuvres par lesquels se sont immortalisés l'Arioste & le Tasse, La Fontaine & Moliere, Voltaire enfin, Voltaire & tant d'autres, beaucoup moins grands que lui, quoique plus grands que moi ? Tenez, j'ai bien peur que cette condition de moralité, si rigoureusement imposée de nos jours à tout Ouvrage d'imagination, ne soit un violent remede savamment employé par ceux de mes frêles contemporains qui, désespérant de pouvoir jamais rien produire, voudroient nous châtrer.

Quoi qu'il en soit, lisez mon dénouement, il me justifiera sans doute. Au surplus, je déclare, & dès que les circonstances me le permet-

tront, je m'engage à prouver que cet Ouvrage, ſi frivole en ſes détails, eſt au fond très-moral; qu'il n'a peut-être pas vingt pages qui ne marchent directement vers un but d'utilité premiere, de ſageſſe profonde, auquel j'ai tendu ſans ceſſe. J'avoue qu'il ſera donné à peu de gens de l'appercevoir d'abord; mais je maintiens, qu'avec le tems, je le pourrai découvrir à tous; & le jour de mes confidences ſera, je vous le promets, le jour des ſurpriſes.

Ils m'ont encore reproché de grandes négligences. Eh! quel Ecrivain aſſez peut maître de ſon art, voudroit également ſoigner toutes les parties d'un long Ouvrage?

Quant à moi, je crois fermement qu'il n'y a point de naturel ſans négligences, principalement dans le dialogue. C'eſt là que, pour être plus vrai, ſacrifiant par-tout l'élégance à la ſimplicité, je ſerai ſouvent incorrect & quelquefois trivial. C'eſt, ce me ſemble, où le perſonnage va parler, que l'Auteur doit ceſſer d'écrire, & néanmoins, je me reconnois très-fautif, s'il m'eſt ſouvent arrivé de permettre que Madame de B***. s'exprimât comme Juſtine, & Roſambert comme M. de B***.

Patient Lecteur, encore un paragraphe apologétique.

Ces Romans prétendus étran-

gers, qu'on s'arrache le matin, & qui ſont oubliés le ſoir, ne renferment, pour la plupart, que des caracteres communs à preſque tous les peuples de notre Europe, & des aventures de tous les tems & de tous les pays. J'ai tâché que *Faublas*, frivole & galant comme la Nation pour laquelle & par laquelle il fut fait, eût, pour ainſi dire, une figure françoiſe. J'ai tâché qu'au milieu de tous ſes défauts, on lui reconnût le ton, le langage & les mœurs des jeunes gens de ma patrie. C'eſt en France & ce n'eſt qu'en France, je crois, qu'il faudra chercher les autres originaux dont j'ai trop foiblement déſſiné les copies : des maris en même tems libertins, ja-

loux, commodes & crédules comme M. le Marquis : des beautés ſéduiſantes, trompées & trompeuſes comme Madame de B*** ; des femmes à-la-fois étourdies & ſenſibles comme ma petite Eléonore, chaque jour regrettée. Enfin, je me ſuis efforcé de faire enſorte qu'on ne pût, ſans bleſſer un peu la vraiſemblance, imprimer ſur le frontiſpice de ce Roman-ci, ce honteux menſonge : *traduit de l'Anglois.*

Mais pendant que j'écrivois ces futilités, un grand changement s'eſt fait dans mon heureuſe Patrie. La plus belle carriere eſt déſormais ouverte à ceux qui ambitionneront une gloire ſolide, utile à leur pays,

utile au monde entier. La carriere eſt ouverte ! Pourquoi ne m'y ſuis-je pas déjà montré ? C'eſt que je ne m'en crois pas encore digne (1).

---

(1) Il n'y avoit pas huit jours que cette eſpece de Préface étoit écrite, quand l'Ouvrage de M. Mounier a paru : l'indignation dont il m'a rempli, m'a forcé à prendre la plume. *Voyez chez M. Bailly, Libraire, rue S. Honoré, à Paris, la brochure intitulée* : Paris juſtifié.

LA

LA FIN DES AMOURS DU CHEVALIER DE FAUBLAS.

LA situation critique où nous nous trouvions tous, me cauſoit-elle de fauſſes terreurs ? comme j'allois de l'hôtel Fonroſe, à la petite maiſon, rue du Bac, il me ſembla que j'étois ſuivi.

Le Vicomte ne ſe fit pas long-tems attendre : belle maman, vous avez mis le frac de St. Cloud ? Je le reconnois toujours.... — Avec quelque plaiſir ? interrompit-elle. — Avec tranſport. Il ne ceſſe de me rappeller.... — Ce

dont il ne faut pas nous ſouvenir. — Ah ! ce que je n'oublierai de ma vie ! Pourquoi donc, pendant plus de quinze jours, m'avez-vous cruellement privé.... — J'attendois qu'enfin vous m'écriviſſiez, je ne veux pas tout-à-fait devenir importune. — Importune ! pouvez-vous jamais ?.... — Que ſais-je ? moi ! je vous vois ſi préoccupé de la Comteſſe ! Mme. de Lignolle a tant d'eſprit ! tant de charmes !.... — Il eſt vrai.... — Vous devez trouver bien inſipide la ſociété de toutes les autres femmes ? — Je trouve mille délices dans la ſociété de la plus aimable de toutes ! — Oui, la plus aimable ! après Sophie ? après la Comteſſe ? Chevalier, croyez-moi : laiſſons, laiſſons les complimens.... contez-moi plutôt vos chagrins.

La Marquiſe ne ceſſa de m'écouter avec la plus grande attention, mais

ſouvent d'un air triſte, & quelquefois d'un air troublé. Je ne pus néanmoins en finiſſant la longue hiſtoire de mes embarras & de mes inquiétudes, je ne pus m'empêcher de lui dire : ce qui me déſeſpere encore, c'eſt qu'on oſe vous accuſer d'avoir écrit ces deux cruelles lettres. — On oſe ! & qui ? M. de Roſambert ? Mme. de Fonroſe ? mes deux plus mortels ennemis ! — Ils ſeroient vos amis que je ne les croirois pas !... ma belle maman, comment empêcherez-vous mon départ ? — Je ne puis, répondit-elle d'un ton préoccupé, je ne puis me laſſer de le répéter : il faut que Sophie vous ſoit moins chere ? — Moins chere ? Je vous aſſure que non ; mais mon ſéjour à Paris devient indiſpenſable : l'honneur me l'ordonne autant que l'amour. — Autant que l'amour de Mme. de Lignolle ! oui. — Ma belle maman, comment empêcherez-vous

mon départ ? — Faublas, il doit vous arriver de Verſailles un paquet dont le contenu vous fera plaiſir, j'eſpere, & qui changera probablement les diſpoſitions de M. de Belcour Si pourtant votre pere s'obſtinoit toujours à vous emmener, mandez-le-moi tout de ſuite. — Ce paquet, c'eſt ? — demain matin vous le recevrez, je vous laiſſe juſqu'à demain matin votre curieuſe impatience. — Et vous ne m'aſſurez pas que ce premier moyen dont vous voulez bien me ſecourir, doive être infaillible ? . . . Plait-il, maman ? . . . vous ne m'entendez plus ? vous penſez à toute autre choſe. — Oui, s'écria-t-elle en ſortant de ſa profonde rêverie, il faut, que vous aimiez beaucoup la Comteſſe ! — ah ! beaucoup ! — davantage que vous ne m'aimez ? . . . que vous ne m'aimiez ! je veux dire ! — mais. . . je ne ſais. . . je ne puis. . . —

allons, davantage ! vos incertitudes, votre embarras me l'assurent. Davantage ! répéta-t-elle tristement. — Il est vrai que mon Eléonore s'est acquis à ma tendresse, des droits qu'aucune autre... mais je vous afflige, ma belle maman. — Point du tout ! ... pourquoi ? ... pourquoi m'affligerois-je de ce que vous préférez votre maîtresse à votre amie ? achevez donc ; comment s'est-elle *acquis à votre tendresse, des droits qu'aucune autre ?* ... — Elle est enceinte. — Cruel jeune homme ! s'écria-t-elle avec infiniment de vivacité ; est-ce ma faute, si ...

Mme. de B*** n'acheva point. Elle m'empêcha de tomber à ses genoux, & de peur d'entendre ma réponse, elle posa sur ma bouche, sa main que du moins je baisai. Enfin la Marquise, dont je voyois les regards s'attendrir & le teint s'animer, la Marquise se leva

pour s'en aller. — Vous voulez déjà me quitter ? — J'y ſuis forcée, répondit-elle en ſe dérobant à mes careſſes ; j'y ſuis forcée ! ... mes momens ſont comptés, j'ai tous ces jours-ci beaucoup d'affaires. Adieu, Chevalier. — Puiſque vous me défendez de vous retenir, adieu, ma belle maman.

Quand elle fut au bas de l'eſcalier, voyez, dit-elle, les larmes aux yeux ; l'ingrat ne me demande ſeulement pas quel jour il me viendra remercier ! — Ah ! pardon ! j'étois occupé ... — de toute autre choſe ! ſans doute ? — De toute autre choſe, oui ! mais de vous pourtant. Quel jour, ma belle maman ? quel jour ? — nous ſommes à Mardi ?.. Eh bien, ... Vendredi ... oui, je pourrai vendredi vous donner un inſtant. — Toujours à la même heure ? — peut-être un peu plus tard. A la nuit fermée. Ce ſera plus prudent.

Je ne ſortis de la maiſon qu'un quart-d'heure après le Vicomte, & pourtant je crus encore reconnoître, non loin de moi, l'incommode Argus qui m'avoit déjà donné quelques inquiétudes. Ce qui confirma tous mes ſoupçons, c'eſt que l'eſpion mal-adroit ou craintif ſe hâta de changer de route, dès qu'il vit que je me retournois ſur lui. Je rentrai chez moi, bien perſuadé que le Capitaine ne tarderoit pas à venir m'y faire ſa viſite.

Eſt-il poſſible, me dit le Baron, que vous ayez riſqué de vous caſſer une jambe!... — Mon pere, j'aurois riſqué ma vie! Monſieur le Baron, pourquoi me pouſſiez-vous à des extrémités qui peuvent devenir funeſtes. Monſieur le Baron, vous devez le ſavoir: la mort eſt pour moi, dans ce moment-ci, préférable à l'eſclavage. Au reſte, avant de me remettre en votre pouvoir, je viens

vous déclarer positivement, qu'attenter à ma liberté, c'est attenter à mes jours. Quoi ! mille dangers environnent une enfant malheureuse & foible, la femme la plus digne de toutes mes affections! & vous, le plus cruel de ses ennemis, vous prétendez lui enlever sa seule consolation, son unique appui ! vous prétendez en me réduisant à la plus entiere immobilité, la livrer sans défense à ses persécuteurs, & m'obliger, moi, de les voir sans obstacles préparer sa perte. Monsieur le Baron, si c'est encore votre dessein, s'il vous reste quelque moyen de m'enfermer dans ma chambre & de m'obliger d'y vivre, je vous annonce du moins que le Capitaine viendra bientôt m'y chercher. Je vous annonce qu'alors, & je le jure par ma sœur, par vous, par Sophie, par tout ce que j'ai dans le monde de plus cher & de plus sacré, je jure que nulle

conſidération ne pourra plus me déterminer à défendre contre le Vicomte, une vie que votre tyrannie aura déſormais rendue inutile à Mme de Lignolle & odieuſe à ſon amant! maintenant décidez de mon ſort, il eſt dans vos mains.

Il le feroit, comme il le dit! s'écria ma ſœur; quand il eſt queſtion de quelque femme, il ne nous connoît plus. Cependant, il ne peut commettre de plus grande faute que celle de ſe laiſſer tuer. Ne l'enfermez donc pas, mon pere, ah! je vous en prie, ne l'enfermez pas.

Tandis qu'Adelaïde lui parloit ainſi, le Baron n'arrêtoit que ſur moi ſes regards douloureux. Hélas! & je vis les yeux de mon pere ſe remplir de larmes. Ma ſœur baiſoit déjà les mains de M. de Belcour, aux genoux duquel je vins me précipiter: mon pere! ah,

mon pere, plaignez votre fils. A cauſe de ſes malheurs, pardonnez-lui ce qu'il vient de vous dire & le ton dont il vous l'a dit : prenez pitié du plus impétueux des hommes, du plus infortuné des amans. Songez, ſur-tout, ſongez que s'il n'étoit pas au déſeſpoir, Faublas ne réſiſteroit jamais à votre autorité ſi chere, à vos ordres toujours ſacrés.

M. de Belcour ſe cacha le viſage dans ſes mains & médita long-tems ſa réponſe. Mon fils, dit-il enfin, promettez de n'aller ni chez la Comteſſe.... — Impoſſible, mon pere. — Ni chez la Baronne, ni chez le Capitaine. — A la bonne heure. Ni chez la Baronne, ni chez le Capitaine ; je vous en donne ma parole, & que je ne porte jamais votre nom, ſi j'y manque! Ni chez la Baronne, ni chez le Capitaine, c'eſt tout ce que je peux promettre. Mon

père ne me répondit rien, mais à compter de ce moment, je recouvrai ma liberté toute entiere.

Auſſi-tôt aprés ſouper, je montai dans ma chambre & j'appellai Jaſmin : donne-moi ton chapeau rond, mon manteau, mon épée.—Bien, Monſieur. Je vois que malgré l'avis de M. le Baron, vous êtes de mon avis à moi. Vous croyez qu'il faut, le plutôt poſſible, me débarraſſer de ce grand diable qui donne des coups de poing ſi lourds. Et vous avez raiſon ! Et M. votre pere diroit comme moi, ſi comme moi il avoit reçu.... — Taiſez-vous, Jaſmin... je ne vais pas chez le Capitaine, mon ami. — Monſieur, ſans trop de curioſité ?.... — Je veux moi-même eſſayer d'aller parler à *la Fleur*. Ne te couche pas, attends-moi. — Comment ! Monſieur, vous ne m'emmenez pas ? — Bon, tu es un poltron ! écoute : je puis

rencontrer le *grand diable*, & tu aurois peur. — Dans la compagnie de Monſieur, oh! çà non. J'irai chercher diſpute à toute une guinguette dans votre compagnie. Et tenez: il a peut être un domeſtique, le grand diable? Monſieur! en vérité, je me charge de roſſer le laquais, pendant que vous tuerez le maître. — Allons! cette réſolution me charme & me détermine; je t'emmene.... Que faites-vous donc? Jaſmin, eſt-ce qu'ordinairement vous prenez une canne, lorſque vous venez avec moi? — Dame, c'eſt que je penſe que ſi le domeſtique a auſſi une épée, par haſard; je n'en ſais pas jouer, moi. — Laiſſez, Jaſmin, laiſſez ce bâton, ou bien reſtez. — J'aime encore mieux vous ſuivre & n'emporter que mes bras.

Cette bonne volonté de mon domeſtique me fut très-heureuſe, comme on le va voir. Nous venions de ſortir, & preſſé

preſſé que j'étois d'arriver, je marchois à grands pas ſans regarder autour de moi. A peine nous entrions dans la rue St. Honoré, lorſqu'une femme arrêta Jaſmin, pour lui demander le chemin de la Place Vendôme. Aux accens d'une voix chérie, je me retournai : grands dieux ! ſeroit-ce poſſible ?.... oui, c'eſt elle, c'eſt la Comteſſe ! — Quel bonheur, c'eſt lui ! J'allois chez toi, Faublas. — Mon Eléonore, j'allois chez toi. — Et tiens ; débarraſſe-moi vîte pourſuivit-elle en me donnant un petit coffre : c'eſt mon écrin. Je te l'apportois & je te venois joindre pour nous en aller tout de ſuite. — Nous en aller ; où ? — Où tu voudras. — Comment ; où je voudrai ! — Sans doute. En Eſpagne, en Angleterre, en Italie, à la Chine, au Japon, dans quelque déſert ; où tu voudras, te dis-je. — Y penſes-tu ? je n'ai rien de prêt pour l'exécution

de ce deſſein hardi. — Rien de prêt? Que faut-il? — Mon amie, nous ne pouvons nous entretenir ici d'un objet de cette importance; tu allois chez moi? viens-y, viens mon Eléonore, & jouiſſons encore de quelques heures fortunées. — Cependant.... — Quoi? cependant, cela vous fait-il quelque peine, de me donner une heureuſe nuit? — Grand plaiſir, au contraire; mais je crois que tu ferois mieux de m'enlever, ſans perdre une minute. — Jaſmin, cours chez le Suiſſe. Demande-lui la clef de la petite porte du jardin & va nous l'ouvrir. Que perſonne ne nous voye entrer. Tu donneras au Suiſſe deux louis pour le ſecret. — Monſieur, je ne ſuis pas ſi riche. — Tu les lui promettras de ma part. — Oh! bon pour lui, c'eſt comme s'il les tenoit. — Jaſmin, je t'en promets autant; mais cours.

Bientôt la porte dérobée nous fut

ouverte, & ſans avoir été vus, nous arrivâmes à mon appartement. Que je ſuis contente ! s'écria la Comteſſe en prenant poſſeſſion de ma chambre : que je ſuis contente ! C'eſt aujourd'hui que je ſuis vraiment ſa femme. Me voilà chez lui. Comme nous ſerions bien ici... mais c'eſt à la cabane que nous ſerons mieux.... Faublas, il faut que vous m'enleviez ; il le faut abſolument. Tiens ! que je te raconte les événemens de la journée. Le Capitaine eſt venu dès le matin me faire une affreuſe ſcene. Il s'eſt hâté d'apprendre à M. de Lignolle que j'étois enceinte, & que Mlle. de Brumont ne pouvoit être qu'un homme déguiſé. Il a juré qu'il connoîtroit inceſſamment & qu'il *mettroit à l'ombre ;* je te rapporte ſes propres expreſſions ; qu'il mettroit à l'ombre l'inſolent qui oſoit aimer ſa belle-ſœur ; ce n'eſt pas aimer qu'il a dit ; & qui

eu l'audace de porter la main ſur lui. — Qu'a dit à cela ton mari? — Mon mari! Pourquoi donc l'appeller mon mari? Vous ſavez qu'il ne l'eſt pas. — M. de Lignolle. — Il ne paroiſſoit point du tout content. — Et toi, qu'as-tu répondu? — J'ai répondu! que s'il ſe pouvoit que Mlle. de Brumont fût un homme, c'étoit mon heureuſe étoile qui l'avoit permis; & que s'il m'étoit arrivé jamais un ami qui m'eût fait un enfant, mon prétendu mari le méritoit bien. Ma tante a crié que j'avois raiſon; elle a pris mon parti, ma tante! — Je le crois! — Quand les deux freres ont été partis, la Marquiſe a beaucoup pleuré: elle vouloit abſolument me remmener dans ſa Franche-Comté. Vois combien tu m'es cher: j'ai conſtamment rejetté ſa propoſition. Faublas, j'aime bien mieux que tu m'enleves..., Cependant le vilain homme étoit allé

ſe poſter dans un Café.... — Je ſais. — J'ai cru qu'il ne falloit point envoyer chez toi ; car je ne veux pas que tu te battes avec le Capitaine ; je lui pardonne ſes inſultes ; je les oublie ; j'oublie le monde entier, pourvu que tu m'enleves.... J'allois du moins écrire un mot à Mme. de Fonroſe, quand elle m'a fait dire.... — Je ſais. — Vois-tu ? c'eſt une méchante femme auſſi, la Baronne ! Elle nous a ſervis tant que notre amour, qui n'étoit pour elle qu'une intrigue un peu plus gaie qu'une autre, a pu lui fournir quelque ſujet d'amuſement ; à préſent qu'il n'y a plus que des dangers à courir, elle nous abandonne. Mais que m'importe encore, puiſque tu me reſtes, & pourvu que tu m'enleves ?... Enfin, la nuit eſt venue. Je me ſuis hâtée de ſouper & de renvoyer ma tante dans ſon appartement. Mes femmes m'ont couchée comme de cou-

tume ; mais dès qu'elles ont eu quitté ma chambre, j'ai vîte passé cette petite robe ; & par ton petit escalier, j'ai gagné la cour & la porte cochere. *La Fleur*, comme si je venois de le charger d'une commission, a demandé qu'on tirât le cordon, je me suis esquivée, je t'ai rencontré, rien n'empêche plus que tu ne m'enleves. — Rien ne l'empêche ! mais tout s'y oppose, au contraire ! il nous faut une voiture, un travestissement, des armes, une permission de poste, un passeport. — Ah ! mon Dieu ! je ne serai point enlevée, cette nuit !... Eh bien ! Faublas, écoute : nous allons tous deux rester ici jusqu'à la pointe du jour ; alors tu me cacheras dans quelque grenier de cet hôtel ; tu auras toute la journée pour faire les préparatifs nécessaires, & nous partirons enfin vers le milieu de la nuit suivante. — Impossible ! mon amie. — Impossible ! la

raiſon ? — Tu ne conſideres pas que vouloir apporter trop de précipitation dans l'exécution d'une entrepriſe ſi difficile, c'eſt s'expoſer à la manquer. — Regardez ! moi, je trouve toujours les moyens ! lui ne voit jamais que les obſtacles !... — Tu peux encore, au moins pendant trois mois, cacher & nier ta groſſeſſe. — L'ingrat ne m'enlevera point qu'il n'y ſoit obligé ! — Les circonſtances ne ſont pas tellement preſſantes.... — Et pourquoi différer de trois mois le bonheur que nous pouvons tout-à-l'heure obtenir ? — Toi, dont le cœur eſt ſi bon, mon Eléonore, voudrois-tu, ſi la néceſſité ne t'en impoſoit pas la loi, voudrois-tu d'un bonheur qui feroit le déſeſpoir de la ſœur la plus ſenſible & du meilleur des peres ? — Ah ! malheureuſe !.... il ne m'enlevera point ! il ne veut pas m'enlever ! — Mon amie, je te jure que ces

conſidérations toute-puiſſantes ne m'arrêteront plus quand le moment ſera venu de tes les ſacrifier. Je te jure qu'alors, duſſé-je périr moi-même, je n'abandonnerai ni mon enfant, ni ſa mere que j'adore. Mais permets que je quitte, le plus tard poſſible, les objets les plus dignes de partager mon amour avec toi ; permets qu'en les abandonnant pour te ſuivre, je puiſſe emporter du moins cette conſolante idée que je n'ai point volontairement cauſé leur plus grand chagrin.

La Comteſſe, encore obligée de renoncer à ſon plus doux eſpoir, verſa des pleurs amers. Sa douleur étoit ſi vive, que je déſeſpérai d'abord de la calmer. Mais que ne peuvent les careſſes d'un amant ! Cette nuit, comme la derniere que l'amour nous avoit donnée, ne dura qu'un inſtant. Déjà le jour va paroître, me dit Mme. de

Lignolle, & je te demande à mon tour comment je vais faire pour rentrer chez moi. La queſtion étoit embarraſſante ; il fallut rêver quelques minutes, pour y répondre d'une maniere ſatisfaiſante : mon Eléonore, habillons-nous vîte. Malgré les prudens avis de Mme. de Fonroſe, je vais te conduire juſqu'à ſa porte. Je me garderai bien d'entrer avec toi. La Baronne croira que tu n'es venue chez elle de ſi bonne heure, qu'afin de lui parler de moi. Tu te feras en effet une douce violence pour l'entretenir de ton amant, & quoi qu'elle puiſſe te dire, tu lui tiendras fidelle compagnie, juſqu'à ce que ton cabriolet ſoit arrivé. — Mon cabriolet ? Qui me l'amenera ? — *La Fleur* que j'irai prévenir. — Et ſi déjà le Capitaine eſt à ſon poſte ? — Dépêchons-nous. Il n'y ſera ſûrement pas aux premiers rayons de l'aurore. Au reſte, s'il y eſt,

j'ai mon épée. Que veux-tu, ma charmante amie? il n'y a pas d'autre moyen. . . . Mais ! quand & comment te reverrai-je ?... Eléonore, je ne veux pas qu'ainſi vous vous expoſiez encore la nuit, ſeule ! à pied ! je ne le veux pas !.. Mon amie, n'eſt-il pas cent fois plus convenable & moins dangereux que ce ſoit moi qui vous aille trouver ?... Ne puis-je quelquefois, vers minuit, pénétrer juſqu'à toi ? — Mme. de Lignolle m'embraſſa : oui ! répondit-elle avec un cri de joie. Je puis m'arranger de manière... viens... non pas la nuit prochaine ; mes meſures pourroient n'être point priſes... Tiens ! afin de ne rien donner au haſard, viens Vendredi, entre onze heures & minuit.

Cependant le jour commençoit à poindre. Nous deſcendîmes ſans bruit, nous ſortîmes par la petite porte du jardin. Tout ſe paſſa mieux que je n'oſois

l'eſpérer. Je vis la Comteſſe entrer chez la Baronne & je courus chez M. de Lignolle éveiller la Fleur qui dut partir un quart-d'heure après. Je revins chez moi, ſans avoir fait de fâcheuſe rencontre. A huit heures du matin, il m'arriva la lettre que voici.

» Depuis long-tems, Monſieur le » Chevalier, je cherchois l'occaſion de » réparer mes torts envers vous & » Monſieur le Baron. C'eſt avec tranſ- » port que j'ai ſaiſi la premiere qui s'eſt » préſentée; je vous prie de l'aſſurer à » M. votre pere. Je crois au reſte que » le Roi ne pouvoit faire pour le régi- » ment de ***, une meilleure ac- » quiſition que celle d'un jeune hom- » me tel que vous, puiſqu'il eſt cer- » tain que vous avez la phyſionomie » du monde qui promet le plus.

» J'ai l'honneur d'être &c. le Mar- » quis de B***. »

Un instant après M. de Belcour entra dans ma chambre, il tenoit à la main plusieurs papiers, & je voyois la plus grande joie peinte sur sa figure. - Je le reçois à l'instant de Versailles, s'écria-t-il en m'embrassant; vous avez voulu que ce fût à moi qu'il fût adressé. Vous avez voulu que le premier je vous félicitasse de votre bonheur. Je suis infiniment sensible à cette attention délicate. Oui, c'est cela même, ajouta-t-il en voyant que je m'approchois pour lire. C'est votre brevet de Capitaine au régiment de *** dragons, maintenant en garnison à Nancy; & ceci, l'ordre de rejoindre au premier de Mai... dans quinze jours. Faublas! je vous ai plus d'une fois reproché l'inexcusable oisiveté qui rendoit vos talens inutiles, & j'avois résolu de faire enfin moi-même les démarches nécessaires pour vous procurer le seul état qui

qui vous convint : je ſuis enchanté qu'en me prévenant, vous ayez ſi bien réuſſi. Votre heureuſe étoile vous accorde d'abord ce que mes plus vives ſollicitations n'auroient ſûrement pas obtenu tout-de-ſuite, un grade déjà ſupérieur & l'eſpoir d'un avancement certain. Malheureuſement j'ai lieu de craindre que vous ne trouviez dans cette faveur de votre fortune, un autre ſujet de joie : voici le projet de notre commun voyage renverſé ; voici votre ſéjour dans la Capitale prolongé d'une ſemaine toute entiere. Mais s'il eſt vrai que vous vous en applaudiſſiez, ſongez, mon fils, ſongez du moins que rien ne pourra vous diſpenſer d'obéir aux ordres du Miniſtre, & de joindre le régiment ſous quinzaine. Alors de mon côté je quitterai Paris, j'irai ſeul où nous devions aller enſemble... — Quelle bonté, mon pere, & que de re-

connoiſſance ! ... — Je vous promets de chercher Sophie avec autant d'ardeur & d'exactitude que vous l'auriez pu faire. — Et vous la trouverez ! mon pere, vous la trouverez ! — j'oſe du moins l'eſpérer de cet événement-ci. Je ne doute pas que Faublas ne s'empreſſe de juſtifier la faveur du Prince ; je ne doute pas qu'il ne rempliſſe avec diſtinction, l'honorable place qui lui eſt confiée. Il faut croire que dans ſa retraite, M. Duportail recevra la nouvelle de cet heureux changement qui en annoncera beaucoup d'autres, & qu'alors il ne cachera plus ſa fille à l'époux devenu digne d'elle. — Oh ! mon pere, oh ! quel encouragement vous me donnez ! — Adelaïde eſt déjà levée, Faublas ; elle va déjeûner dans mon appartement, j'allois te faire appeller. Je n'ai pas eu l'indiſcrétion de montrer ces papiers à ta ſœur. Il eſt

bien juſte que ce ſoit toi qui lui apprennes cette bonne nouvelle, viens, mon ami, deſcendons enſemble.

Je recevois les félicitations d'Adelaïde, quand mon domeſtique vint d'un air effaré, me dire que quelqu'un me demandoit. — Qui ? Jaſmin. — Monſieur, c'eſt lui. — Qui ? lui ! — le grand diable. — Le grand diable ! répéta M. de Belcour en regardant Jaſmin. Qu'eſt-ce que cette expreſſion ! ... Faublas ! de qui veut-il donc parler ? — mon pere ... je ... je vais le recevoir. — Pourquoi ce myſtere ?... mon dieu ! ... c'eſt peut-être le Capitaine ? ... tu ne réponds pas ? ... non, Faublas, reſtez. Qu'il entre ici ... Jaſmin, priez M. le Vicomte de vouloir bien paſſer chez moi.

Dès que mon domeſtique nous eut quittés, le Baron s'écria : voici donc le moment fatal ! O mon ami, ſouvenez-

impertinens? ignores-tu qu'il ne ſouffrit jamais un regard, un geſte équivoques; que les plus fiers ont devant lui perdu leur audace; qu'il a ſans peine immolé des hommes plus fameux que toi, & qui ſur-tout paroiſſoient plus redoutables. — Enfin, il a tout dit! Capitaine, eſt-ce la coutume des braves comme vous, d'eſſayer d'intimider l'ennemi qu'ils craignent de ne pouvoir pas vaincre? Je ſuis bien aiſe de vous prévenir que cet excellent moyen pourroit ne pas vous être avec moi d'une grande reſſource. — Corbleu! s'écria le Vicomte outré de colere. Il ſe fit pourtant quelque violence, & me prenant la main: Ecoute! dit-il. Puiſqu'il étoit poſſible qu'il ſe trouvât ſous les cieux un jeune inſenſé, téméraire au point de déshonorer un frere que j'aime, & d'oſer porter la main ſur moi, & d'oſer m'inſulter en face, j'aime mieux que ce ſoit

toi qu'un autre. Trop ſouvent, depuis deux ou trois années, on m'étourdiſſoit de ton nom. Sache que pour l'adreſſe & la force je ne reconnois dans le monde entier qu'un homme comparable à moi ; & celui-là, je penſe qu'aucun maître n'oſe conteſter ſa ſupériorité. Je ne permettrai jamais qu'aucune autre réputation s'éleve & balance la mienne. Je comptois venir quelque jour à Paris tout exprès pour te le dire..... — Remerciez donc le haſard qui, me donnant avec vous des torts apparens, vous épargne l'infâmie d'un duel dont le ſeul motif eût été votre féroce amour d'une fauſſe gloire. — Corbleu ! je ſuis bien impatient de ſavoir comment tu feras pour ſoutenir la hardieſſe de tes diſcours. Plus je te regarde, & moins je puis me perſuader que tu ſois digne de ta renommée. — Allons donc au fait, Capitaine ! ce ſont les preuves que vous

demandez, n'eſt-ce pas?—Aſſurément! mais dis-moi : voudrois-tu par haſard pouvoir te vanter d'avoir défié le Vicomte de Lignolle? — Pourquoi m'en vanterois-je, quel honneur m'en pourroit-il revenir? D'ailleurs, eſt-ce que j'ai jamais fait métier de défier perſonne? — C'eſt que j'ai juré, je t'en avertis! qu'en toute rencontre ce ſeroit moi qui propoſerois le combat. — Je n'ai fait, moi, d'autres ſermens que de ne le refuſer jamais. — Eh bien! choiſis les armes. — Toutes me ſont égales. — L'épée donc! l'épée. J'aime à voir mon ennemi de près. — Je tâcherai de ne pas trop m'éloigner de vous, Capitaine. — C'eſt ce que nous verrons, mon petit Monſieur. Le lieu? — M'eſt aſſez indifférent. *La porte Maillot*, cependant, ſi vous voulez. — *La porte Maillot*, ſoit. Mais cette fois, tu n'y trouveras pas le Marquis

de B***. — Peut-être. — Le jour & l'heure? — Aujourd'hui & tout de ſuite. — Voilà, s'écria-t-il en me frappant ſur l'épaule, ce que tu as dit de mieux! partons. — Capitaine, vous avez votre voiture? — Non. Je vais toujours à pied. — Il faudra pourtant vous déterminer à prendre une place dans le carroſſe du Baron. — Pourquoi cela? — Parce que nous irons chercher un de vos amis. — Un de mes amis! corbleu. — Oui, de mon côté j'emmene un témoin. — Un témoin! où eſt-il? — Le voilà. — Ton pere? — Mon pere. — Qu'il vienne, ſi bon lui ſemble; mais qu'il ne compte pas ſur ma pitié. — Monſieur le Vicomte, répondit le Baron avec beaucoup de ſang-froid, plus je vous écoute & plus je demeure perſuadé que c'eſt vous qui ne méritez pas la mienne. — Capitaine, l'avez-vous entendu? — Eh bien! me répondit-il.

— Eh bien ! m'écriai-je en prenant à mon tour ſa main que je ſerrai fortement ; c'eſt l'arrêt de ta mort qu'il vient de prononcer ! Partons. — Partons, répéta mon pere, & je vois que nous ſerons bientôt revenus.

Nous commençâmes par aller chercher M. de St.-Léon, Collégue du Capitaine, autre Officier de Marine, auſſi traitable, auſſi poli que ſon ami l'étoit peu. Cet honnête Gentilhomme en comblant mon pere d'égards, en m'accablant de civilités ſans nombre, déſavouoit aſſez les invectives, les bravades & les juremens que M. de Lignolle ne ceſſoit de vomir. Pluſieurs fois même il haſarda quelques paroles conciliatrices ; mais on ſent que toute médiation devenoit déſormais inutile entre le Vicomte & moi. Tous deux réſolus à périr plutôt que de reculer, nous arrivâmes à *la porte Maillot.*

Nous venions de mettre pied à terre, déjà mon adverſaire avoit la main ſur ſon épée, déjà la mienne étoit tirée. Tout-à-coup pluſieurs Cavaliers qui depuis quelques ſecondes nous ſuivoient au grand galop, fondirent ſur le Capitaine & l'environnerent en criant : de la part du Roi ! L'un d'eux lui dit : Monſieur le Vicomte de Lignolle, le Roi & Noſſeigneurs les Maréchaux de France vous ordonnent de me rendre votre épée ; & je dois, juſqu'à nouvel ordre, vous accompagner par-tout. Le Capitaine devint furieux, cependant il n'oſa faire aucune réſiſtance : on ne te donne pas de gardes, à toi ! me cria-t-il en ſe déſarmant ; on compte ſur ta ſageſſe. Tu as au reſte des amis très-prudens ; rends grace à leur extrême vigilance, elle te fera vivre quelques jours de plus, mais ſeulement quelques jours. Comprends bien ce que je te dis.

Je revins avec mon pere, & comme nous paſſions devant la porte de Roſambert, alors ſeulement je me rappellai que ce jour même étoit pour mon heureux ami le jour du lendemain des noces, & que je devois déjeûner avec la nouvelle Comteſſe. Je quittai le Baron; je me fis annoncer chez M. le Comte. Il vint me recevoir dans ſon ſallon. Roſambert, j'accours vous féliciter & je me rends à votre invitation. — Pardon, me répondit-il, vous ne déjeûnenez qu'avec moi. La Comteſſe eſt fatiguée, elle repoſe. — J'entends. Vous êtes content de votre nuit? — Oui.... oui, content. — Mon ami, ce rire eſt forcé; votre gaieté ne me ſemble pas naturelle! Qui peut troubler?... — Un méchant tout.... qui me vient de votre Marquiſe.... Je le parlerois maintenant! — Quoi donc? — Je reçois à l'inſtant l'ordre de rejoindre. — De rejoindre!

joindre ! & moi auſſi. — Comment ? & vous auſſi. — Mon ami, je ſuis Capitaine de Dragons. — Capitaine ! Ah ! recevez mon compliment. Embraſſons-nous. Votre Régiment n'en aura pas de plus jeune, de plus brave & de plus joli. Voilà donc qu'enfin la Marquiſe ſe décide à faire quelque choſe pour vous ! Ne vous l'ai-je pas dit depuis long-tems, qu'avec du mérite on ne s'avançoit encore que par les femmes ! — Je vous admire ! Qui vous dit que c'eſt Mme. de B*** ?... — J'avoue qu'il ſeroit plus plaiſant que ce fût ſon mari ! s'écria-t-il.

Je ne répondis rien. Il m'avoit paru convenable de ne pas communiquer à M. de Belcour, la lettre du Marquis : jugez, ſi j'étois tenté de la montrer à Roſambert ?

D'abord Capitaine dans un régiment de cavalerie ! continuoit le Comte, ce

n'eſt pas mal débuter! oh! vous irez loin, c'eſt Mme. de B*** qui vous porte! cependant comment ſe fait-il que la Marquiſe ait eu le courage de ſe ſacrifier elle même à votre avancement? le courage de réléguer Faublas dans une garniſon? Votre régiment, où eſt-il? Chevalier. — à Nancy — à Nancy?... attendez donc.... me tromperois-je?.... non, non. Ah! je ne m'étonne plus. — Quoi donc? — Le quoi donc eſt excellent! Vous ignorez peut-être ce que je veux dire? — Je ne m'en doute même pas, en vérité! — Faublas, voilà de ces myſteres mal-adroits qui nuiſent plus qu'ils ne ſervent. Comment voulez-vous que je ne ſache pas cela? — Eh quoi, cela? — Mais! que Mme. de B*** poſſede, tout près de la Capitale de la Lorraine, une fort belle terre qu'il y a long-tems qu'elle n'a vue. — Ah! ah! — elle y compte ſans doute

aller paſſer toute la belle ſaiſon ; & tant qu'il vous plaira, vous obtiendrez de votre Colonel, de petits congés de vingt-quatre heures. Ainſi la Marquiſe, au comble de ſes vœux, vous aura tout à ſon aiſe, & ne craindra plus la concurrence de perſonne. Elle a vraiment trouvé le meilleur moyen d'empêcher en même tems que vous ne puiſſiez chercher Sophie & ſecourir Mme. de Lignolle.—M'empêcher de ſecourir mon Eléonore ! — Aſſurément, car c'eſt tout-à-l'heure que vous avez ordre de rejoindre ? — Seulement au premier de Mai. — Eh bien, dans quinze jours. — A cela je gagne une ſemaine toute entière, puiſqu'il eſt vrai que mon pere devoit m'emmener ſamedi prochain. — Le grand bénéfice ! eh ! quel changement une ſemaine peut-elle apporter ? .... — Que ſais-je ? il arrive tant de choſes en moins de tems ! — Faublas,

voilà ce qui s'appelle s'étourdir sur sa situation. — Taisez-vous, mon ami, taisez vous ! ne m'ôtez pas l'illusion qui me soutient ! — Mme. de Lignolle, quand vous l'aurez abandonnée huit jours plus tard, sera-t-elle donc moins malheureuse ? — Rosambert ! Rosambert ! est-ce quand je touche au fond de l'abyme, qu'il faut me le montrer ? — sera-t-elle moins exposée à la vengeance de ses ennemis ? Cruel ! — aux brutales fureurs du Capitaine ? — Il est venu ce matin. Nous étions sur le point de nous battre, lorsqu'un Garde de la Connétablie nous est tout-à-coup arrivé. — Un Garde ! pour lui ? vous n'en avez pas, vous ? — Non. — Je le crois, cela vous auroit gêné dans vos courses : il ne vous auroit plus été possible d'aller *incognito* visiter la Marquise. — La Marquise ! à vous entendre, Rosambert, on croiroit que rien

dans le monde entier ne ſe fait que par elle. — Mon ami, c'eſt que le lion, qui pendant quelques ſemaines, ſembloit profondément endormi, vient de ſe réveiller. C'eſt que je vois Mme. de B*** maintenant tout remuer autour d'elle : il y a huit jours, de mauvais bruits ſur Mlle. de Brumont commencent à courir.... — Mon dieu ! — à peu-près dans le même tems une lettre fatale eſt adreſſée au Capitaine.... — Eſt-il poſſible, — Hier, j'apprends de bonne part la rupture de M. de Belcour & de la Baronne ; aujourd'hui le brevet vous arrive ; & moi par contre coup je ſuis obligé de partir, & je n'ai pas comme vous quinze jours de grace, il faut que je ſois au régiment le 21 de ce mois, il faut que je vous faſſe mes adieux après demain vendredi ! Mais en cela quel eſt ſon but ? car elle ne fait rien ſans deſſein ; l'artificieuſe per-

ſonne.... S'il ne m'eſt pas permis de tout deviner, je conçois du moins que prête à frapper les grands coups, mais ſachant notre réconciliation, & ne pouvant ſe diſſimuler que l'homme du monde qui la connoît le mieux, doit être le plus diſpoſé à vous ſervir contre elle de ſa bourſe, de ſes conſeils & même de ſon bras s'il le falloit abſolument; la Marquiſe croit devoir le plutôt poſſible, écarter celui de ſes ennemis qu'elle regarde comme le plus dangereux, parce qu'il eſt de vos amis le meilleur. Au reſte elle eſt femme dans toute la force du terme, votre Mme. de B***! Après avoir battu les gens, elle leur garde rancune; & pourſuivit-il en promenant ſa main ſur ſon front: tout récemment... tout récemment.... avant la venue de cet ordre militaire qui m'exile.... J'ai cru m'appercevoir que le coup de piſtolet dont elle a bien voulu

me gratifier, ne l'empêcheroit pas de me faire de tems-en-tems quelques petites malices d'un autre genre. — Comment ?—Oui. Je ne ſuis pas ſorti de chez moi depuis hier au ſoir ; eh bien je parirois qu'hier au ſoir la Marquiſe ſe ſera très-ſincérement réconciliée avec Mme. de *** cette Comteſſe éternellement officieuſe !.... Qui a tant preſſé mon heureux mariage. — D'honneur, mon ami ! je ne comprends rien à ce que vous me dites. — Tant mieux.... j'aime aſſez, quand je ſuis fort indiſcret, à reſter du moins fort obſcur. Vous vous en allez ? mon ami. Je ne fais pas d'effort pour vous retenir, car, je l'avoue, j'ai beſoin d'être ſeul un moment. —Vous avez du chagrin ? — Un peu.— Cet ordre de partir ? — Cela & autre choſe. — Que je ne puis ſavoir ? — Ou qui ne vaut pas la peine d'être ſu. — Mais encore ? — Bon ! une bagatelle !....

rien.... moins que rien. Cependant on me l'a dit cent fois, & je ne l'ai jamais voulu croire : il eſt difficile que la plus belle humeur n'en ſoit pas un moment altérée.... Que voulez-vous ? c'eſt un petit nuage qu'il faut laiſſer paſſer. — Roſambert, vous parlez comme un oracle, je reviendrai quand vous ſerez intelligible. Adieu. — Adieu, Faublas. — Au moins vous voudrez bien préſenter mes devoirs à la nouvelle mariée, & l'aſſurer de mes regrets. — Oui.... oui.... ce ſoir vous la verrez.... je vous l'amenerai ce ſoir. — Etourdi ! je m'en allois, ſans vous avoir même demandé ſon nom. — De Méſanges, répondit-il. — De Méſanges, m'écriai-je ! — Eh bien, qu'y a-t-il qui vous étonne ? — Rien. — Il vous a frappé ce nom ? — Frappé ?.... c'eſt que j'ai connu dans ma province un frere de cette Demoiſelle. — Elle n'en a pas. — C'é-

toit donc un de ſes couſins. Adieu, mon ami. — Non, non, Chevalier ! écoutez donc : quand vous l'avez connu ce couſin, avez-vous auſſi connu la couſine par haſard ? — Point du tout, Pourquoi ? — Ah pour.... pour rien. Tenez, Faublas, ayez de l'indulgence, je ſuis aujourd'hui d'une bêtiſe amere.

Je me hâtai de ſortir pour que Roſambert ne vît pas ſur mon viſage trop de gaieté ſuccéder à trop d'étonnement.

Mon pere m'attendoit avec impatience. Comme j'entrois chez lui, je l'entendis qui diſoit à ma chere Adelaïde : eh ! malheureuſe enfant ! ſi cela étoit, me verrois-tu ſi tranquille ? accourez donc, me cria-t-il dès qu'il m'eut apperçu, votre ſœur ſe déſole. Elle prétend qu'il vous eſt arrivé quelque malheur & que je le lui cache. — Oh ! mon frere, s'écria-t-elle, je ſerois morte, ſi vous n'étiez pas revenu. Mais

quand eſt-ce donc que vous ne vous battrez plus qu'à cauſe de Sophie? — A propos, interrompit le Baron, je n'ai jamais ſongé à vous faire cette queſtion que lorſque vous n'étiez pas là? Qu'eſt devenue, je vous prie, la lettre de M. Duportail? — Mon pere, je l'avois gardée, je l'ai perdue à Montargis, le ſoir que je m'y ſuis trouvé mal. C'eſt ſans doute Mme. de Lignolle qui l'a trouvée; mais je n'ai pas oſé lui en parler. Ce qui m'étonne, c'eſt qu'elle ne m'en ait jamais rien dit.

Le ſoir du même jour, Roſambert nous amena ſa femme. D'un bout de l'appartement à l'autre, Mme. la Comteſſe reconnoiſſant ma ſœur qu'elle n'avoit pourtant jamais vue, s'arrêta toute ſurpriſe. Avancez donc, lui dit ſon mari? Qui vous retient à cette porte? Dame! lui répondit-elle en regardant toujours ma ſœur, c'eſt qu'il

me ſemble que la voilà. — Qui ? — Ah dame ! une Demoiſelle que je croyois ma bonne amie. — Vous connoiſſez Mademoiſelle ?

Pendant ce court dialogue, je me demandois ce que j'avois à faire, pour empêcher la jeune femme de ſe trahir tout-à-fait. M'éloigner un inſtant, c'étoit livrer ma ſœur aux dangereuſes queſtions, aux reproches embarraſſans de la Comteſſe, à qui d'ailleurs je donnerois bientôt un nouveau ſujet d'étonnement, puiſque je ne pourrois me diſpenſer de reparoître bientôt au ſallon. Je devois donc tout au contraire me hâter de me faire remarquer de Mme. de Roſambert, afin de lui rappeller ainſi les éclairciſſemens néceſſaires, les prudens avis que la veille du mariage, Mme. d'Armincour avoit très-probablement donnés à l'innocente Mlle. de Méſanges. Ce fut le parti que

je pris. Je me jettai devant elle & la ſaluai reſpectueuſement.

La Comteſſe fit alors un cri, laiſſa tomber ſes bras, perdit toute contenance, & prête à ſe trouver mal, fut obligée de s'appuyer contre la porte. Cependant elle ne ceſſoit de promener ſes regards, tantôt ſur ma ſœur & tantôt ſur moi : je voyois bien qu'elle étoit encore embarraſſée de ſavoir qui de nous deux étoit ſa bonne amie. Voilà, dit Roſambert, une véritable reconnoiſſance ! fort ſinguliere, tout-à-fait théâtrale ! mais il me ſemble que dans cette ſcene, d'ailleurs très-amuſante, ce n'eſt pas moi qui joue le beau rôle. De l'autre côté, mon pere murmuroit tout bas : encore des quiproquos ! encore une aventure galante ! je le parierois. — Vous connoiſſez donc Mademoiſelle ? reprit le Comte, en montrant ma ſœur à ſa femme. Celle-ci mal-à-propos

mal-à-propos s'aviſant de vouloir être fine, répondit : ah ! mon dieu ! non. D'abord, moi, je ne connois pas du tout Mlle. de Brumont !—De Brumont ! répéta Roſambert : maudit ſoit donc l'infernal génie qui vous fait deviner ſon nom ; ainſi, continua-t-il en ſe frappant le front ; plus de doute, aucune eſpece de doute ; je ſuis déjà ce qui s'appelle un mari, un vrai mari !... Je le ſuis ! je l'étois même avant les nôces. Le comment ? je l'apprendrai peut-être quelque jour.... — Mon pere ſe pencha à l'oreil du Comte, pour lui recommander de la modération : ſongez que ma fille eſt-là, lui dit-il. — Vous avez raiſon, Monſieur ; & je ſuis, je l'avoue, inexcuſable moi, inexcuſable de faire tant de bruit pour une bagatelle. Mais vraiment, de quelque maniere qu'on y puiſſe être préparé, on ne reçoit pas le coup ſans crier un peu.... J'ai

vain le Comte voulut retenir un ſigne d'impatience ; en vain il eſſaya d'étouffer un profond ſoupir, & puiſque Roſambert mettoit de l'amour-propre à ne pas laiſſer voir les petits chagrins que ſa mésaventure lui cauſoit, je crois qu'il étoit tems qu'il s'en allât. Adieu, me dit-il, & ſans rancune. Demain dans la ſoirée, vous trouvera-t-on chez vous ? — Oui, mon ami. — Vous pouvez compter ſur ma viſite. — Y viendrai-je avec vous, lui demanda ſa femme ? Quelle queſtion me faites-vous-là, répondit-il d'un air aſſez détaché, ce ſera comme vous voudrez. Je vous obſerve néanmoins que les jeunes femmes ne vont pas ainſi chez les garçons, tous les jours ſur-tout.

Cependant la Comteſſe alloit deſcendre, je lui préſentai la main. — Ah ! Dame ! je ne demande pas mieux ! dit-elle en ſerrant la mienne. Mais c'eſt que

pourtant je vous en veux beaucoup ! Vous m'avez bien attrapée, au moins ! — Chut, chut ! s'écria Rosambert ; Madame, ces choses-là ne se disent pas quand il y a du monde, sur-tout quand le mari est-là.

Tous deux ils partirent. Le lendemain, à six heures du soir, le Comte vint chez moi ; mais il n'amenoit pas la Comtesse. Au reste, il entra dans ma chambre, en poussant de grands éclats de rire : tout cela est fort plaisant, s'écrioit-il ; infiniment plaisant ! — Quoi ? — Ce que la Comtesse m'a raconté. — Vous avez vu Mme. de Lignolle ? — Eh ! non. Ma femme. Elle m'a tout conté, vous dis-je ; & devant elle, j'ai gardé mon air sérieux, à cause des bienséances. Maintenant que je suis chez vous, permettez-moi de ne me plus gêner ; permettez-moi de rire. Vous êtes né pour les comiques aventures. —

Rosambert, si vous voulez que je vous réponde, expliquez-vous. — Ah ! cette fois, je suis clair ; mais si vous m'y forcez, je le serai davantage. — Comme il vous plaira. — Oui ? Eh bien ! écoutez : ma femme m'a dit qu'avant de devenir ma femme, elle avoit été votre femme.... — Cela n'est pas vrai ! — Comment, c'est vous qui niez le fait ? c'est vous !.... — Je l'interrompis vivement. Monsieur le Comte, un mot, je vous prie. Avant de me continuer vos indignes confidences, entendez-moi bien : toutes vos questions, sur une matiere aussi délicate, seroient, de quelque maniere que vous puissiez les risquer, seroient, dis-je, absolument inutiles : si le fait est faux, je ne suis pas assez cruellement fat pour en accuser votre femme ; s'il est vrai, je ne suis pas assez sottement indiscret pour l'avouer à son mari. — Mais on ne vous

prie ni d'avouer, ni de désavouer; on demande seulement que vous écoutiez. Madame de Rosambert m'a raconté que vous aviez eu le bonheur de coucher avec la douairière d'Armincour; que cette nuit-là, vous aviez quitté le lit de la Marquise pour venir causer dans celui de Mlle. de Mélanges, qui bientôt avoit celle d'être Demoiselle, mais sans le savoir, puisqu'après vous être comporté avec elle comme un très-galant homme, vous l'aviez pourtant laissée persuadée que vous étiez une fille. Chevalier, convenez donc que si la jeune personne m'a fait une histoire, elle en fait faire de jolies; & souffrez que j'en rie. — Rosambert, loin de m'y opposer, j'en vais rire avec vous. — J'ai pourtant, reprit-il d'un air un peu plus grave, une question à vous faire.... Avec les ménagemens convenables. Supposons... c'est une suppos-

tion ; vous comprenez bien ? Supposons que l'aventure vous fût arrivée, en auriez-vous fait la confidence à Mme. de B*** ? — Jamais. — C'eſt ce que je penſe. Qui pourroit donc le lui avoir dit ? car mon mariage, il n'en faut plus douter, eſt un bienfait de la Marquiſe ; & comme je vous le confiois hier matin, parce que les découvertes de la nuit précédente me l'avoient déjà fait preſſentir, c'étoit uniquement pour Mme. de B***, qu'elle agiſſoit, cette obligeante Comteſſe de ***, qui me paroiſſoit toute dévouée. Au moment même où tout-à-fait dupe de leur ſtratagême, je dotois d'un ample douaire (1) la virginité de Mlle. de Méſanges, à qui certainement il ne

(1) Les plus ſavans Juriſconſultes définiſſent le douaire : *Pretium defloratæ virginitatis.* Je veux qu'il y ait auſſi de l'érudition dans cet Ouvrage, pour qu'on y trouve un peu de tout.

falloit rien pour cela, les deux puiſſances belligérantes annonçoient publiquement que leur rupture avoit été ſimulée, & que c'étoit M. de Roſambert qui payoit les frais de la guerre. Au reſte, je ſuis obligé de le reconnoître; la Marquiſe eſt vraiment noble dans ſes vengeances : quand elle m'a preſque eſtropié de ce coup de piſtolet, elle pouvoit en recevoir un. Maintenant qu'elle me fait donner pour fille une Demoiſelle paſſablement femme, au moins elle a ſoin de dorer la pillule; elle y joint, pour me conſoler, vingt mille écus de rente. Chevalier, quand vous verrez ma généreuſe ennemie, remerciez-la de ma part, je vous en prie. Dites-lui que d'abord je n'ai pas été totalement inſenſible au petit malheur de me voir par un ſot hymen rangé dans la foule; mais rendez-moi juſtice : ajoutez que ma foibleſſe n'a duré qu'un

moment ; qu'à préſent je prends fort bien la choſe. Sur-tout, ne manquez pas d'aſſurer la Marquiſe que malgré ma propre infortune, je me ſens diſpoſé plus que jamais à me moquer des époux malheureux.... Faublas, venez-vous avec moi ? — Où cela ? Je vous vois ſuperbe ! comment ! l'épée ! l'habit de cérémonie ! Faites-vous déjà des viſites de noces ? — Non, des viſites d'adieu, puiſqu'il faut que je parte demain. — Et vous demandez que je vous accompagne ? — Je ſoupe au Fauxbourg Saint Honoré ; nous mettrons pied à terre aux *Champs-Eliſées* ; nous ferons quelques tours de promenade ; nous cauſerons. — J'y conſens, pourvu que ce ſoit ſeulement de Mme. de Lignolle. — Très volontiers. Me voici déſormais un mari comme cent mille autres ; mais n'importe, je ſuis toujours du parti des jeunes gens contre les époux....

Faublas, voilà que j'y ſonge : n'allez pas vous mettre en tête que je vous emmene avec moi, pour vous empêcher de courir où l'amour pourroit vous appeller ? — Comment ? — Oui. Si vous aviez quelque conquête toute récente ? un rendez-vous chez une jeune femme, déjà fatiguée de ſon nouvel époux ?... Ne vous gênez pas ! — Roſambert, ſi vous penſiez réellement que cela fût poſſible, en parleriez-vous d'un ton ſi dégagé ? — D'honneur, je le crois ! L'adverſité vient d'éprouver mes forces : je me ſens capable de tout.

Ainſi je crois qu'il ne reſte à l'infortunée Comteſſe, d'autre reſſource que de ſe retirer dans ſa famille & de plaider en ſéparation, ſi M. de Lignolle la tourmente. Quand Roſambert me parloit de la ſorte, il faiſoit preſque nuit, & nous nous trouvions aux *Champs-Eliſées*, à-peu-près en face de la maiſon

de M. *de Beaujon*. M. de B***. ſortoit de la maiſon voiſine. Dès qu'il me vit, il vint à moi ; il retourna ſur ſes pas dès qu'il vit Roſambert. Celui-ci me dit : il nous évite ? allons à lui. Ne laiſſons pas échapper une ſi belle occaſion de paſſer un moment agréable. Ce fut en vain que je m'efforçai de retenir Roſambert : ſon malheureux ſort l'entraînoit.

Monſieur le Marquis, vous nous fuyez ? — Il eſt vrai qu'au moins je ne vous cherche pas, lui répondit-il d'un ton fort ſec. — En effet beaucoup de gens m'ont aſſuré que vous me gardiez de vifs reſſentimens. Je vous avoue que je ſuis très-curieux & très-impatient de ſavoir les raiſons ?.... — Croyez-vous que je me gênerai pour vous le dire ?.... Bon jour, Monſieur le Chevalier, continua-t-il en me donnant la main. Hier vous avez dû recevoir de Verſailles ?

Verſailles ?.... — Oui, ſon brevet, interrompit Roſambert. Il l'a reçu. — Je l'ai reçu, Monſieur le Marquis, & je ſuis bien ſenſible à cette preuve de votre..... — Le Comte à mon tour m'interrompit : Faublas ! c'eſt Monſieur qui l'a demandé pour vous ? — Oui, c'eſt moi. Qu'y a-t-il là qui doive vous faire rire ?—Quoi, Monſieur ! Madame la Marquiſe de ſon côté ne l'auroit pas un peu ſollicité ? — Pourquoi non ? la Marquiſe eſt une excellente femme, diſpoſée à rendre ſervice à tout le monde, à tout le moude, vous excepté ! — J'en demanderai toujours la raiſon. — La raiſon ?.... Monſieur le Comte, quand on ſe croit aimable au point de ne pas rencontrer de femme qui réſiſte, & qu'on en rencontre une ſage, vertueuſe, pleine d'amour pour ſon mari.... — Pardon. J'en connois tant comme celles-là, que je ne ſais de laquelle vous

me parlez ?—De la mienne, Monſieur. — De la vôtre !... de la vôtre, oui. — Quand on la rencontre, on échoue .... — On échoue !.... ſans doute. — Alors il faut prendre patience. —Vous en parlez fort à votre aiſe, vous, Monſieur qui n'échouez jamais. — Point de mauvaiſes plaiſanteries, Monſieur le Comte. Je n'ignore pas que vous avez été plus heureux que moi près d'une Demoiſelle.... — D'une Demoiſelle ? ah ! oui, près de Mlle. Duportail. — Duportail ! ou point Duportail ! vous avez beau ricaner ! au moins pour me venger, moi, je n'ai pas fait de baſſeſſe. — Ah ! ménagez-moi. Au reſte expliquez-vous ? Qu'appellez-vous une baſſeſſe ? — Ce que vous avez fait à ma femme, Monſieur. — Eh bien, Monſieur ! Qu'eſt-ce que j'ai fait à votre femme ? voyons ſi vous le ſavez. — Si je le ſais ! le lendemain du

jour que Mlle. de Faublas avoit couché dans le lit de la Marquiſe.... — Mlle. de Faublas ! êtes-vous ſûr ?

Je m'approchai de Roſambert, & lui dis tout bas : mon ami, prenez garde que votre gaieté devient exceſſive, & du moins, j'oſe vous en ſupplier, ne compromettez pas Mme. de B***. Le Marquis cependant continuoit. Le lendemain pour vous venger, vous avez amené chez ma femme, le frere ſous les habits de la ſœur. — Voyez comme je ſuis malin, s'écria le Comte en éclatant de rire : de quelle eſpiéglerie je me ſuis aviſé contre Madame la Marquiſe, voilà pourtant de mes tours ! voilà.... — Je crois, interrompit avec beaucoup de véhémence M. de B*** qui s'animoit viſiblement, je crois qu'il oſe encore ſe moquer de moi ! Monſieur le Comte, non content de cette premiere perfidie.... — Vrai-

ment ! quand je m'en mêle.... — Vous avez encore eu la méchanceté noire .... — Diantre ! ceci devient ſérieux ! — Oh ! très-ſérieux. Et rira bien qui rira le dernier, Monſieur de Roſambert : car je n'aime pas les airs perſiffleurs, je vous en préviens ! — Ni moi les airs menaçans, Monſieur le Marquis ! mais voyons.... voyons d'abord *la méchanceté noire ?* — Oui ! la méchanceté noire de prendre occaſion de la préſence du jeune homme déguiſé, pour faire à ma femme, devant moi, la ſcene la plus impertinente & la plus affreuſe. — Oh ! je le reconnois maintenant : je ſuis un... un malheureux ! .... un vrai démon !... un roué ! — Riez, riez Monſieur ! mais puiſque vous avez exigé cette explication, & qu'au-lieu d'avouer vos torts, vous comblez la meſure, apprenez ce que je penſe de votre conduite envers la Marquiſe : je la crois indigne d'un

homme d'honneur, & tout-à-l'heure, ajouta-t-il en portant la main ſur ſon épée, tout-à-l'heure vous allez m'en faire raiſon. — Vraiment ! voici le plus drôle ! & quoique beaucoup de gens puſſent s'en étonner, je vous avoue que je m'y attendois.

Eh Meſſieurs ! m'écriai-je : que voulez-vous faire ? je ne puis ſouffrir ce combat, Monſieur le Marquis ; je ne le puis !.... & vous, Roſambert, vous qui déteſtez les querelles, eſt il poſſible que dans vos gaietés....

Toujours ! crioit M. de B*** ; toujours j'ai vu dans ſa phyſionomie qu'il étoit un mauvais plaiſant.... — Mauvais ? vous me piquez ! — Mais je n'aurois pas cru qu'il fût un ſi méchant homme ! — A la bonne heure ! voilà qui eſt plus noble ! — Il faut que je lui donne une bonne leçon qui le corrige.... — Il eſt fâché tout-à-fait ! tout-à-

fait fâché ! je ne vous reconnois plus, Monsieur le Marquis ! j'avois, moi, toujours vu sur votre figure.... excepté pourtant certaine matinée où vous vouliez à la *Porte-Maillot*, tuer le Chevalier & le Baron ! & le Comte ! & tout le monde !.... excepté ce matin là, j'avois toujours vu sur votre figure que vous étiez le plus doux, le meilleur des hommes.

A ces mots prononcés du ton le plus moqueur, M. de B***, transporté de colere, mit l'épée à la main. Averti par je ne sais quel pressentiment funeste, je ne pus me défendre de quelque émotion à la vue de ce fer ennemi, de ce fer vengeur qui devoit dans un instant se rougir du sang de Rosambert, & bientôt, bientôt après d'un sang plus précieux.

Je me jettai sur Rosambert : Monsieur le Marquis, de grace, calmez-

vous! Monſieur le Comte, vous ne vous battrez pas! Je ne ſouffrirai pas que vous vous battiez! Laiſſez donc, Faublas, me répondit celui-ci; je ſuis aſſez fâché d'y être obligé, mais c'étoit la choſe inévitable. Au moins ce ne ſera pas un duel... une rencontre ſeulement, une rencontre. Et j'aurai ſu de Monſieur une infinité de choſes très-plaiſantes.—Si tu ne te mets promptement en garde, cria M. de B***, tout-à-fait hors de lui-même, je dis par-tout que tu es un lâche, & en attendant, je te coupe la figure.—Je te coupe la figure! répéta Roſambert. Il ſe mit à rire: ce ſeroit dommage! on ne verroit plus dans mes traits les méchans tours que je me permets de jouer à cette femme... *ſage, vertueuſe, pleine d'amour pour ſon mari;* n'eſt-il pas vrai, Monſieur le Marquis?

Alors, pour ſe dégager de mes bras,

Roſambert, toujours en riant, fit très-leſtement quelques pas en arriere; & du même tems, il revint ſur M. de B***, l'épée à la main.

Ils ſe battirent vigoureuſement; ils ſe battirent pendant quelques minutes. Ah! que de malheurs m'eût épargnés la défaite du Marquis! Ce fut le Comte qui ſuccomba: Le ciel eſt donc juſte! s'écria M. de B***. Périſſent ainſi tous ceux qui m'outragent! tous ceux qui portent une phyſionomie trompeuſe! Je vais, le plutôt poſſible, ajouta-t-il, envoyer ici les ſecours néceſſaires; reſtez auprès de lui... Voyez pourtant ce que c'eſt qu'une figure! comme la ſienne eſt déjà changée!

Il s'éloigna. Le Comte étendu par terre, me fit ſigne de me baiſſer pour l'entendre & me dit d'une voix très-foible: mon ami, je ſuis griévement bleſſé; je ne crois pas que cette fois

j'en revienne. Faublas, assurez au moins Mme. de B*** que je ne suis pas mort sans avoir éprouvé le sincere repentir de mes cruels procédés pour elle... cruels ! plus que vous ne pensiez... Faublas, il est trop vrai que... Rosambert ne put achever, il perdit connoissance.

Je tâchois, avec plusieurs personnes attirées par le bruit du combat, je tâchois d'arrêter le sang de mon malheureux ami, quand les Chirurgiens arriverent. On se hâta de le transporter chez lui. Quel spectacle pour sa jeune femme ! La plaie fut examinée ; nous n'obtînmes des Chirurgiens que cette réponse inquiétante : on ne peut rien dire que le troisieme appareil ne soit levé.

Je rentrai chez moi, l'imagination remplie de funestes images : mon pere, il est mourant ! — Qui ? — M. de Ro-

ſambert. Le Marquis vient de lui donner un affreux coup d'épée. — Le Marquis ! répondit le Baron : puiſſe-t-il au moins n'en plus donner à perſonne ! ... Cet événement eſt triſte ... & fatal ; fatal ! Il va ramener ſur vous l'attention générale. O mon frere ! me dit Adelaïde en adouciſſant par de tendres careſſes ſa réflexion cruellement juſte : mon frere, je ne ſais pas préciſément quelle conduite vous tenez ; mais je vois depuis quelque tems qu'il ne vous arrive que des malheurs

. . Qu'elle fut longue pour moi, la nuit qui vint ſuccéder à cette fâcheuſe ſoirée ! quels ſonges terribles troublerent mon pénible aſſoupiſſement ! Auſſi-tôt que je fermois les yeux, je ne voyois plus que des objets d'horreur. Des épées ſuſpendues ſur ma tête ! mes habits teints de ſang ! le ciel en feu ! je ne ſais quel fleuve débordé, roulant avec

mille débris un cadavre! Par-tout, la mort autour de moi! je m'éveillois, le cœur ſerré, le viſage couvert de ſueur. Et pour écarter de ſi épouvantables images, je tâchois de porter toutes mes penſées ſur le jour fortuné qui m'alloit luire, ſur ce vendredi ſi impatiemment attendu, qui devoit m'offrir quelques doux momens dans la ſociété du Vicomte de Florville, & les plus vifs plaiſirs dans les bras de mon Eléonore. Mais envain je m'efforçois de guérir une imagination frappée des plus ſiniſtres preſſentimens; elle repouſſoit toute idée conſolante : mon ame étoit profondément triſte. Hélas! il vint en effet trop tôt, ce vendredi qui ſembloit ne me promettre que du bonheur! il vint en effet trop tôt, cet affreux jour, ſuivi d'un jour plus affreux!

Dès le matin, j'allai chez M. le Comte, il avoit fort mal paſſé la nuit; j'y

retournai l'après-dînée ; on venoit de lever le premier appareil, & l'on n'osoit point encore assurer que la blessure ne seroit pas mortelle.

A sept heures du soir, je quittai Rosambert pour courir à la rue du Bac. Je n'y vis point le Vicomte de Florville, ce fut Madame de B*** que j'y trouvai, Madame de B*** comme aux jours de Lonchamps, dans tout l'éclat de sa parure : qu'elle étoit belle !

Emporté par le premier transport de mon admiration, j'allai tomber à ses genoux ; & la Marquise paroissant m'y contempler avec moins d'orgueil que de plaisir, avec une plus douce ivresse que celle dont le seul amour-propre est la cause, la Marquise ne se pressa pas de me relever.

Ma belle maman, n'est-ce pas bien imprudent à vous d'être venue dans ce costume si remarquable ? — Valoit-il mieux

mieux ne pas venir, répondit-elle : j'arrive de Verſailles dans mon wiski ; le ſeul Deſprés m'a ramenée ; il faiſoit nuit d'ailleurs, & je ne ſuis pas entrée par la rue du Bac. — Il y a donc une porte dérobée ? — Oui, mon ami.

Ma belle maman, permettez-moi de vous aſſurer de toute ma reconnoiſſance ; les papiers que vous m'aviez promis... — Ont-ils produit l'effet que nous en attendions ?... — Oui, mon pere ne ſonge plus à voyager avec moi ; cependant une choſe encore m'inquiete, je vous l'avoue : c'eſt d'être obligé de quitter Paris ſi vîte. Ne ſeroit-il pas poſſible de différer quelques jours ? — Au contraire, s'écria-t-elle : je crains bien que vous ne receviez inceſſamment l'ordre de partir encore plutôt. Il court un bruit de guerre, la plupart des Officiers ont déjà rejoint ; ce n'eſt qu'avec beaucoup de peine que j'avois ob-

tenu pour vous ce retard d'une quinzaine. — Mon dieu ! comment ferai-je donc pour ?... — Elle m'interrompit vivement : vous ne me parlez pas du malheureux événement de la foirée d'hier ? — Maman, vous semble-t-il en effet malheureux ? — Pouvez-vous me le demander ? Etoit-ce de la main de M. de B*** que Roſambert devoit mourir ? j'aurai donc impunément ſouffert l'outrage de ſes calomnies & la flétriſſure de ſes embraſſemens ! il ne m'aura donc pas été permis de lui arracher devant vous, avec le tardif remords de ſon dernier crime, l'aveu de toutes ſes impoſtures ! la fortune encore une fois a trahi mon courage & mes eſpérances. — N'accuſez pas la fortune. Votre courage fut récompenſé par le ſuccès du combat de Compiegne ; & dans la rencontre d'hier toutes vos eſpérances ont été remplies. — Remplies ! — Ap-

prenez ce que m'a dit le Comte prêt à s'évanouir : *Faublas, aſſurez au moins Mme. de B*** que je ne ſuis pas mort ſans avoir éprouvé le ſincere repentir de mes cruels procédés pour elle.... cruels! plus que vous ne penſiez.... il eſt trop vrai que....* — Que? — Ma belle maman, M. le Comte n'a pas eu la force d'achever. — Il n'a pas eu la force d'achever! vous cependant Faublas, comment avez-vous interprété cette involontaire réticence? — Le ſens ne m'en paroît pas équivoque. — Eh bien? — J'ai compris qu'il vouloit m'avouer que jamais il n'avoit poſſédé.... votre perſonne.... votre perſonne avec votre amour, j'entends. — Avouer! s'écria-t-elle en prenant mes mains dans les ſiennes : vous croyez donc que c'eſt hier qu'il vous a dit la vérité? — Je vous aſſure, maman, qu'il me ſeroit cruel de n'en être pas perſuadé. — Elle

porta ma main ſur ſon cœur : vous le croyez !.... Faublas ! mon ami !.... ſentez, ſentez ces battemens.... voilà depuis ſix mois le ſeul moment de joie qui m'ait été donné.... Laiſſez, mon cher ami, laiſſez couler mes larmes. Depuis ſi long-tems celles que je verſe ont tant d'amertume ! Je trouve à celles-ci tant de douceurs ! Laiſſez, laiſſez couler mes larmes ! elles me ſoulagent d'un fardeau qui commençoit à m'accabler.... Ah ! pourtant, Faublas, quelle félicité plus grande, ſi j'avois pu moi-même dans le ſang de mon ennemi laver mes injures, mériter ainſi d'obtenir à tes propres yeux ma réhabilitation complette !.... Que dis-je, ajouta-t-elle en poſant ſur mes levres ſes levres brûlantes : qu'importe ma vengeance ? Ne ſuis-je pas déſormais pleinement juſtifiée ? Ne me dois-tu pas toute ton eſtime, & même

une tendreſſe égale.... Enivré de ſes careſſes, je lui prodiguois les miennes : Eh bien ſoit, s'écria-t-elle en s'y livrant toute entiere ! qu'enfin l'amour, l'invincible amour l'emporte ! depuis deux mois j'oppoſe toute la réſiſtance dont une mortelle eſt capable. Il m'a vingt fois arraché mon ſecret ! qu'il triomphe auſſi de mes réſolutions ! qu'il me rende avec l'amant idolâtré quelques momens d'un ſuprême bonheur ! fallût-il les acheter encore de pluſieurs ſiecles de tourmens ! duſſé-je entendre un ingrat, juſques dans mes bras, appeller Sophie & regretter Mme. de Lignolle ! duſſé-je enfin quelque jour payer de ma vie !....

Elle n'en dit pas davantage, je venois de la porter ſur un lit de délices où nos ames ſe confondoient. Quelle imprévue cataſtrophe alloit nous tirer de notre raviſſante extaſe, pour faire ſuc-

céder aux gémiſſemens de l'amour les cris de la rage & de la douleur!

La porte de la chambre où nous étions ayant été bruſquement ouverte : maintenant le croyez-vous, dit Mme. de Fonroſe à M. de B*** ?

Celui-ci ne pouvant plus douter de ſon malheur, devint furieux. Il ſe précipita l'épée à la main ſur un homme ſans armes, & qui d'ailleurs ſurpris dans le plus grand déſordre, étoit abſolument hors de défenſe. La Marquiſe trop prompte, ma trop généreuſe amante, ſe jetta devant le glaive menaçant; le Marquis frappa... Grands Dieux! Mme. de B*** cependant réſiſta d'abord à la violence du coup ; & dans l'inſtant même ayant tiré de ſa poche deux piſtolets chargés, elle étendit la Baronne à ſes pieds; elle dit à ſon mari : vous venez d'attenter à ma vie, je ſuis maîtreſſe de la vôtre : je ne prétends pas

venger ma mort qui ſans doute eſt prochaine ; mais ajouta-t-elle en s'appuyant ſur moi : je vous déclare que je ſuis contre tous déterminée à le ſauver.

Quoique je fiſſe de grands efforts pour la retenir, elle tomba ſur ſes genoux, s'appuya ſur ſa main droite, & me préſenta le piſtolet qu'elle tenoit encore de la gauche : tenez Faublas !... & vous M. de B***, ſi vous faites un pas vers lui, qu'il vous.... arrête. A peine avoit-elle dit, qu'elle ſe renverſa dans mes bras où elle perdit connoiſſance.

Le Marquis ne ſongeoit plus à menacer ma vie ; déjà ſa fatale épée lui étoit échappée des mains. Malheureux ! s'écrioit-il avec tous les ſignes du plus grand déſeſpoir : qu'ai-je fait ? où fuir ? où me dérober à moi-même ?... Ne l'abandonnez pas, vous autres ; pro-

eſt exécuté! c'en eſt fait! Plus de reſſource, plus d'eſpoir. La Comteſſe, également impatiente & ſenſible, ne pourra pas, ſeulement huit jours, ſupporter l'eſclavage & l'abſence : la mere & l'enfant périront!... & moi, malheureux! je ſerois donc obligé de leur ſurvivre? moi! qui pourroit m'empêcher de les ſuivre au tombeau?

Plein de ces idées ſi triſtes, j'arrive à l'hôtel de Mme. de Lignolle. Sans m'arrêter devant la loge du Suiſſe, je crie : la Fleur! en un inſtant je paſſe, je traverſe la cour, je me précipite ſur l'eſcalier dérobé, je frappe à la petite porte de Mlle. de Brumont. On accourt, on ouvre : quel bonheur! c'eſt la Comteſſe un cri de joie m'échappe, elle y répond par un cri de joie : déjà, mon ami! — Mon Eléonore, je tremblois qu'il ne fut trop tard. Viens — Où cela? — Viens avec moi. — Comment!

— Viens vîte. Ta liberté eſt menacée. — Ma liberté ! Je ne verrois plus mon amant ! — Que cherches-tu ? — Mes diamans. — Ils ſont chez moi, tu ne les a pas remportés. — Ma tante. — Où eſt-elle ? — Dans le ſallon. — Cours lui dire adieu.... mais non. Mme. d'Armincour voudroit t'emmener avec elle ; c'eſt avec moi qu'il faut venir. D'ailleurs, les frayeurs de la Marquiſe pourroient nous découvrir ; il vaut mieux qu'elle ignore pendant quelque tems ce que tu ſeras devenue. Mais, viens vîte. Hâtons-nous. Il n'y a pas un moment à perdre.

Nous deſcendons ſans bruit. Favoriſée par la nuit, la Comteſſe ſe gliſſe juſqu'auprès de la porte cochere. Alors ayant pris la précaution d'enfoncer mon chapeau ſur mes yeux, je frappe aux carreaux du Suiſſe : c'eſt moi qui viens de parler à la Fleur ; tirez le cordon. Le

domeſtique préoccupé de ſa partie de cartes, obéit machinalement. Mme. de Lignolle eſt dans la rue, je m'élance après elle. Mon Eléonore ſaiſit mon bras & preſſe ſa marche autant qu'il eſt poſſible. Nous n'oſons dire un mot; tout ce qui paſſe autour de nous cauſe nos mortelles inquiétudes; ainſi tourmentés de mille craintes, mais encore ſoutenus par le plus doux eſpoir, nous gagnons la Place Vendôme.

Ce fut par la porte du jardin que nous entrâmes à l'hôtel, & comme nous nous jettâmes auſſi-tôt dans le petit eſcalier, perſonne ne put nous appercevoir, excepté Jaſmin.

Mon domeſtique apporta des bougies: Bon dieu! dit Mme. de Lignolle, j'ai du ſang ſur les mains!... Faublas, les vôtres en ſont pleines! Je ne pus retenir un cri d'horreur, & tout-à-coup fondant en larmes: ce ſang, c'eſt le

le ſang d'une amante ! Dans quels momens tu viens unir tes deſtinées aux miennes ! Eléonore, ma chere Eléonore, veille ſur toi ! prends garde ! je ſuis environné des vengeances du ciel. La mort, autour de moi, frappe ou menace les objets les plus chers à mon cœur. Veille ſur toi ! ce ſang, c'eſt celui d'une amante !

Quels diſcours, Faublas, & quel déſeſpoir, vous me glacez d'effroi. — Mon amie, ce ſang, c'eſt celui d'une amante. La Marquiſe..... — S'eſt poignardée ! — Non. Son mari..... — Ah ! le cruel ! — Mourante, elle a raſſemblé ſes forces pour m'avertir du péril auquel tu reſtois expoſée.... — Que je la remercie ! — Et pour me ſupplier de revenir bientôt recevoir ſon dernier ſoupir. — Pauvre femme ! ... Il y faut courir, mon ami ; tiens, j'y vais avec toi. — Impoſſible ! tant de

gens qui te menacent! tant de monde auprès d'elle! — Eh bien donc! vas seul, vas consoler ses derniers momens..... Mais ne restez pas long-tems chez elle... Faublas, tu lui diras que ma haine est éteinte.... Que je suis profondément affligée de son infortune.... Que je voudrois pouvoir..... — Oui, mon Eléonore, je lui dirai que tu as un excellent cœur. — Mais revenez bien vite, ne me laissez pas ici. — Bien vîte, le plutôt possible. Jasmin, comme il se pourroit que mon pere voulût monter chez moi; faites passer Madame de Lignolle au fond de l'appartement, dans le boudoir..... Que M. de Belcour ne la découvre pas! que personne ne puisse l'entrevoir!.... Jasmin, je vous confie Madame la Comtesse, je vous la recommande, vous me répondez d'elle, & songez qu'il y va de ma vie. Il n'y a qu'un pas de la Place Ven-

dôme à la rue du Bac; auſſi je ne mis qu'un moment à retourner près de la Marquiſe.

Un homme & pluſieurs femmes environnoient ſon lit. Que tout le monde ſe retire! dit-elle en me voyant entrer. Le Médecin lui repréſenta qu'elle ne devroit pas parler. Un dernier entretien avec lui, répondit-elle, vous me gouvernerez enſuite comme il vous plaira. Qu'on nous laiſſe ſeuls! Il voulut répliquer: un ordre abſolu lui ferma la bouche.

Eſt-elle ſauvée? mon ami. — Elle eſt chez moi. — Ne l'y gardez pas longtems. Au reſte, Deſprés, chargé de mes inſtructions ſecretes, vient de partir pour Verſailles: tant qu'un ſouffle de vie me reſtera, ne craignez plus rien pour la Comteſſe.

Madame de B*** garda quelque tems un morne ſilence, puis elle fixa

pire d'une paſſion, croyant maîtriſer les grands intérêts du cœur comme je gouvernois de petits intétêts de cour, je jurai, vous l'entendîtes! je jurai de ne plus vivre que pour ma vengeance & votre avancement.

D'abord il fallut vous tirer d'une priſon d'état où vous n'euſſiez pas langui pendant quatre mois, ſi mes ennemis raſſemblés n'euſſent de mille manieres, contrarié mes démarches. Enfin M. de *** porté par mes efforts, à la place éminente qu'il occupe aujourd'hui, M. de *** fut cependant aſſez ingrat pour mettre à votre délivrance une condition qui faillit la rendre impoſſible. Jugez ſi le ſacrifice demandé me ſembloit pénible? il s'agiſſoit de vous rendre au monde, & je balançai pluſieurs jours. Mon ami, je vous le répete, je ne prétends vous vanter ici ni ma vertu, ni la vertu des femmes:

quelle différence pourtant entre les principes, les penchans, les paſſions des deux ſexes! Et que tu es loin de l'amour que je te porte, toi ſur-tout, Faublas, toi qui pouvant te partager entre pluſieurs amantes, trouves encore des charmes à la poſſeſſion du premier objet que le haſard te livre! Ah! combien au contraire Mme. de B*** déjà ſi malheureuſe d'avoir été, pour ſa juſtification complette, obligée d'avouer les droits d'un époux, & de remplir avec lui de rigoureux devoirs, reſſentit une plus mortelle douleur, le jour, le jour fatal qu'il lui fallu pour te ſauver, s'aller abandonner aux effrenés deſirs d'un amant ſans délicateſſe, aux tendreſſes cruelles d'un homme indifférent. Oui, mon ami, oui, M. de *** m'a poſſédée. Ce n'étoit qu'à mon heure derniere que je devois te faire un aveu ſemblable, & néanmoins

parmi tant d'autres preuves de mon attachement ſans bornes, regarde ce honteux dévouement comme la plus grande.

Tu devins libre, j'oſai te revoir, je l'oſai! ce fut ma premiere faute, elle prépara mes derniers égaremens & ma fin tragique.

Quatre mois d'abſence m'avoient apparemment guérie d'un amour fatal? au moins je m'en flattois, quand je vous appellai chez Mme. Montdeſir; au moins dans notre premiere entrevue je me ſentis bien moins qu'autrefois émue de ta préſence: je te parlai de Juſtine, ſans dépit; de la Comteſſe, ſans beaucoup d'aigreur; de Sophie, ſans trouble, ſans colere, ſans aucun mouvement jaloux. Je t'annonçai, dans la ſincérité de mon cœur, de louables réſolutions que je croyois devoir être immuables. Enfin, je te quittai, m'ap-

plaudiſſant de n'avoir plus que de l'amitié pour toi... Inſenſée, comme je m'abuſois ! le feu mal éteint couvoit ſous la cendre, une étincelle alloit s'échapper qui recommenceroit l'incendie.

Souvenez-vous, ſouvenez-vous du jour que prête à partir pour Compiegne, je vous fis mes adieux. Juſqu'alors en préparant le châtiment de Roſambert, je n'avois éprouvé que le deſir de la vengeance : vous me fîtes connoître la crainte de la mort. Cette idée ſoudaine qu'il étoit poſſible que bientôt nous fuſſions à jamais ſéparés, me glaça d'épouvante. Tout-à-coup il me parut moins déſirable d'accomplir ma vengeance contre un ennemi ; mais auſſi je me ſentis plus impatiente d'obtenir ma réhabilitation aux yeux de mon amant. Cependant les terreurs nouvelles qui venoient de m'étonner,

les irréſolutions momentanées qu'elles avoient produites, mes agitations encore violentes, le trouble de mes ſens, le trouble de mon cœur, tout me dit aſſez qu'en attaquant les jours de Roſambert, je devois ſur-tout ſonger à défendre les miens ; que maintenant il s'agiſſoit moins de triompher que de ne pas mourir ; qu'avant tout il falloit m'efforcer de vivre, de vivre afin de t'adorer !

Comment aurois-je pu m'aveugler encore ſur mes véritables diſpoſitions, puiſque même à Compiegne, dans le moment d'ivreſſe qui ſuivit ma victoire, mon ſecret m'échappa devant la Comteſſe & devant vous. Ce fût pourtant ſans y réfléchir, ce fut par un inſtinct de jalouſie renaiſſante que vous voyant ſur le point de rejoindre ma plus dangereuſe rivale, je vous conſeillai de rentrer dans Paris avec Mme. de

de Lignolle. Alors, ſans me rendre un compte fidele de mes ſentimens, je démêlai ſeulement, à travers une foule d'idées contraires, que je m'étois étrangement trompée moi-même, quand je vous avois promis de vous rendre Sophie & de vous voir tranquillement lui prodiguer vos tendreſſes. Je reconnus qu'une femme, pour avoir donné le courageux exemple d'une entiere abnégation de ſoi-même, ne devoit pas ſe flatter d'atteindre à l'effort plus héroïque d'un abſolu dévouement. Je reconnus que telle amante, capable de renoncer à ſon propre bonheur, pouvoit cependant n'avoir pas aſſez de force pour ſouffrir le bonheur d'une autre. Je le reconnus, je m'en indignai, j'en frémis! mais enfin, ſans oſer d'ailleurs former pour l'avenir aucun projet déterminé, je m'arrêtai du moins à celui de retarder préſentement une

réunion dont la seule idée faisoit mon secret désespoir.

Aussi-tôt Després fut envoyé de Compiegne à Fromonville, pour avertir M Duportail de votre prochaine arrivée, & pour multiplier les obstacles autour de vous, si la Comtesse vous permettoit d'aller à la poursuite de votre épouse... Faublas! je vous vois pâlir & trembler?... O toi que j'ai trop aimé, ne vas pas me haïr! ô toi, l'auteur de mes égaremens, ne leur refuse pas quelqu'indulgence! trop heureuse, crois-moi, trop heureuse la femme sensible à qui le favorable amour n'ordonna que des démarches peu condamnables, qui n'eut jamais besoin de trahir un ingrat, ni de persécuter des rivales; hélas! & qu'un premier pas vers l'abyme n'entraîna point dans ses plus grandes profondeurs!

Si tu pouvois te faire une idée de ce

que j'ai ſouffert à cette auberge de Montargis, à ce château du Gâtinois ſur-tout, à ce fatal château de la Comteſſe ! Inconcevable jeune-homme comment dont pouvez-vous allier tant d'inconſtance & tant de ſenſibilité ; tant de douceur & tant de barbarie ! Votre Sophie ne vous étoit pas moins chere, & vous adoriez Mme. de Lignolle ! Oui déjà, j'en fus témoin ! déjà vous l'adoriez ! L'ingrat ! & dans le délire de ſa fievre, il prononçoit auſſi ſouvent que le mien, le nom de ſon Eléonore. Le cruel ! & dans ſes momens de raiſon, il me faiſoit, à moi, la confidence de tout l'amour dont il brûloit pour elle ! ainſi, ce n'étoit point aſſez de trembler pour les jours de mon amant, de le trouver dans une maiſon déteſtée, de voir une autre femme lui donner les ſoins qu'avec tant de plaiſir je lui euſſe ſeule prodigués ; je

devois encore de la bouche même d'un infidele !.... Mais écartons ces ſouvenirs terribles. Qui m'eût dit pourtant, qui m'eût dit qu'alors je ne mourois pas de douleur, parce que j'étois réſervée à beaucoup d'autres épreuves non moins inſupportables, parce qu'il falloit que toutes les horreurs de ma deſtinée s'accompliſſent.

Faublas, mon porte-feuille eſt là. Cherchez-y cet écrit funeſte qui précipita mes plus fatales réſolutions. Reprenez la lettre de votre beau-pere, reprenez-la. Je la ſais toute entiere & n'en ai plus beſoin. Quelle lettre ! Grands dieux ! comme j'y ſuis traitée ! que de crimes on oſoit me ſuppoſer, dont l'idée ne m'étoit ſeulement pas venue ! quel avenir on m'annonçoit ! quel épouvantable avenir que je n'avois pas encore mérité ! Le profond ſentiment d'une injuſtice irrite un eſprit

fier, & trop ſouvent le porte aux extrêmités les plus inexcuſables. J'en fis malheureuſement l'expérience : *Mlle. de Pontis partageant un amant bannal & le mépris public avec la Marquiſe de B*** !* Va, Duportail, tu la connois bien peu cette Marquiſe de B*** que ta fureur accuſe ! Elle ne fut jamais paſſionnée, ni généreuſe à demi. Ce n'étoit point pour partager Faublas, qu'elle courut le chercher à Luxembourg ! Ce n'étoit point pour le diſputer à Sophie, qu'enſuite elle lui permit de l'aller rejoindre ! Ta haine cependant eſt la récompenſe des ſacrifices qu'elle a déjà faits, & pour prix des pénibles combats qu'elle livre encore chaque jour, tu lui promets avec le mépris public d'inévitables malheurs. Va ! je le ſavois que ta fille & toi vous me déteſtiez ; que les hommes condamnoient ſévérement ſur les apparences, & ne revenoient pas de

leurs jugemens ; que la fortune inflexible comme eux ne révoquoit point ſes arrêts, & qu'un grand revers étoit trop ſouvent le gage d'un revers plus grand. Je le ſavois. Mais toi-même aſſures que vos communes perſécutions ne finiront point. Eh bien, ne pouvant m'en prémunir, je les juſtifierai ! Duportail, je ſuis laſſe de ne m'impoſer que des privations ſans dédommagement, je ſuis laſſe de m'immoler pour des ingrats. Puiſque je ne dois plus rien eſpérer, puiſqu'il ne me reſte plus rien à perdre, je veux du moins retirer quelque fruit de mon déshonneur qui fait ta joie : je veux que l'amour revienne abréger ma vie dont tu demandes la fin. Tu verras ce que la Marquiſe environnée d'ennemis, peut encore entreprendre ! Tu verras ſi je ſuis femme à partager un amant !

Ainſi, Faublas, ainſi, dans mon dé-

ſeſpoir je jurai, que Sophie ne vous ſeroit point rendue, & que Mme. de Lignolle auſſi connoîtroit à ſon tour les tourmens que depuis trop long-tems j'endurois.

Obligée de vous laiſſer rentrer à Paris, je devois le plutôt poſſible vous en éloigner, de peur qu'un haſard fatal à mes nouveaux deſſeins, ne vous fît découvrir que votre beau-pere étoit encore revenu chercher un aſyle dans la Capitale.... — Quoi ! ma Sophie ?... — De grace ! s'écria Mme. de B***, ne m'interrompez pas. L'ardente fievre qui me ſoutient, peut tout-à-coup s'éteindre, & je n'aurois plus la force de vous parler. Ne m'interrompez pas, tâchez ſur-tout, tâchez de diſſimuler votre cruelle joie : prenez pitié de l'état où je ſuis.

Ecoutez, reprit-elle : M. Duportail fuyoit de Fromonville avec votre épouſe

& deux étrangeres que je ne connois point. Deſprés chargea l'un des miens de reſter à *Puy-la-Laude*, afin de s'arranger de maniere que vous n'y trouvaſſiez pas de chevaux ; Deſprés ne ceſſa pas de pourſuivre votre beau-pere. Celui-ci laiſſant à quelque diſtance de Montargis les deux inconnues continuer la même route, mit pied à terre avec ſa fille, & s'étant jetté dans un chemin de traverſe, il vint reprendre la poſte à Dormans, & le chemin de Paris par Meaux. Ce fut à Bondy qu'on perdit ſes traces. Votre beau-pere eſt certainement dans la Capitale ; mais je ne ſais comment il a trouvé l'impénétrable retraite, où depuis plus d'un mois, il échappe à toutes mes recherches.

Cependant il ne falloit qu'un haſard imprévu pour vous découvrir ce que je cherchois inutilement ; je devois

donc me hâter de vous donner un état qui vous forçât de quitter Paris & de vivre dans une Province éloignée, où je me flattois de vous rendre bientôt votre exil agréable : je vous fis Capitaine au Régiment de ***.

Mme. de Fonroſe, malheureuſement placée entre la Comteſſe & le Baron, pouvoit doublement contrarier mes deſſeins : il ne me fut pas mal aiſé de commencer ſa rupture avec Mme. de Lignolle ; & de déterminer M. de Belcour à quitter ſon indigne Maîtreſſe.

Je nourriſſois toujours de juſtes projets de vengeance contre mon plus cruel perſécuteur. Je ne déſeſpérois pas de l'obliger, ſous quelques jours, à me combattre encore ; & ſi comme la premiere fois, je ne portois qu'un coup mal aſſuré, ſi Roſambert échappoit à la mort, au moins je pourrois peut-être lui arracher l'aveu de ſes impoſ-

tures, recouvrer ainſi toute votre eſtime, & reprendre à mes propres yeux quelque valeur. Cependant, comme vôtre ami ne pardonneroit sûrement pas à Mme. de B***. les excès dont il s'étoit rendu coupable envers elle, il me parut d'abord indiſpenſable d'éloigner de vous ce conſeiller perfide, & d'eſſayer de mettre fin aux plaiſanteries dont il ne ceſſoit d'outrager l'hymen en général & quelques époux en particulier; je lui fis donner Mlle. de Méſanges & l'ordre de rejoindre ſon Régiment.

Une ennemie infiniment redoutable me reſtoit encore; c'étoit cette Mme. de Lignolle que j'aurois beaucoup aimée, ſi vous ne me l'aviez pas donnée pour rivale. La Fleur qui m'étoit vendu, le traître la Fleur me faiſoit tous les jours des rapports dont mon inquiétude s'augmentoit ſans ceſ-

ſe. Il devenoit preſſant d'élever entre la Comteſſe & vous des obſtacles à jamais inſurmontables : je fis venir le Capitaine : il ſe hâta de ſolliciter à Verſailles une lettre-de-cachet qu'on tenoit toute prête : Mme. de Lignolle alloit être arrêtée.

Faublas, pourquoi cette agitation ſi vive ? pourquoi cette pâleur ſoudaine ? Vous m'accuſez d'avoir été cruelle envers votre Eléonore ? Attendez, mon ami ; ſi vous me jugez précipitamment, vous me jugerez avec trop de rigueur. Demain, le Capitaine recevoit l'ordre de retourner à Breſt & de s'y rembarquer. La Comteſſe perdoit ſa liberté pendant quelques jours ſeulement. On devoit bientôt lui donner pour priſon la Terre que ſa Tante poſſede en Franche-Comté. Rien, je vous le proteſte ! n'eût été négligé pour défendre cette malheureuſe enfant du

reſſentiment de ſes deux familles. Mais après l'éclat de ſa détention, vous n'auriez jamais pu la revoir, & je m'étois réſervé d'ailleurs pluſieurs moyens de vous en empêcher.

Enfin, vous partiez pour Nancy; c'étoit dans ſes environs que nous allions nous rencontrer; c'étoit ſous l'heureux ciel de la Lorraine que je devois retrouver mon amant & mes beaux jours. Que de vains projets! Ah! malheureuſe! Quand j'eſpérois te conſacrer ma vie, la mort m'attendoit. L'épée fatale du Marquis, après m'avoir enlevé ma victime, eſt venue juſques dans tes bras frapper la ſienne. C'en eſt donc fait! je vois ma tombe entr'ouverte, il y faut deſcendre à vingt-ſix ans!

Voilà pourtant où m'aura conduite une paſſion trop tard combattue! Puiſſe du moins mon exemple avertir la foule des

des infortunées, menacées d'un deſtin pareil ! Puiſſe-t-il, dans le grand nombre, en ſauver quelques-unes ! Qu'on leur apprenne à toutes mes premieres foibleſſes & mes premiers revers, mon inutile réſiſtance, mes coupables deſſeins & ma fin déplorable. Qu'elles ſachent que l'amour ne me donna pas un inſtant de félicité, qui n'eût été précédé des plus vives inquiétudes, accompagné des plus grands dangers, ſuivi des plus irréparables malheurs. Qu'elles le ſachent, & que remplies d'un effroi ſalutaire, elles s'arrêtent, s'il eſt poſſible, ſur le penchant du précipice où j'aurai péri.

Et pour qu'elles puiſſent concevoir le ſuprême pouvoir de cet amour qui m'entraîna, toi, Faublas, que j'aurai peut-être étonné juſques dans mes derniers momens ; toi, mon amant toujours idolâtré, dis-leur que ma répu-

commençoit à donner quelques eſpérances, cependant on n'oſoit encore répondre de rien, & je ne pus obtenir la permiſſion de lui parler.

Il eſt donc vrai que tout me manque à la fois, qu'aucun appui ne m'eſt laiſſé dans un moment où j'aurois beſoin du ſecours de tout le monde! Il eſt donc vrai que je vais abandonner mon pere, & quitter peut-être pour jamais les lieux où je ſais maintenant que Sophie reſpire. Il le faut, ſi je ne veux perdre enſemble mon Eléonore & mon enfant. Il le faut! malheureux!

Je courus tout Paris pour me procurer la foule des choſes néceſſaires à l'enlevement de Mme. de Lignolle, & je ne ſais quel preſſentiment douloureux m'avertiſſoit qu'elle alloit faire un trop long voyage. En préparant tout pour notre commun départ, il me ſembloit que j'étois tourmenté d'un rêve pénible

qui devoit bientôt finir ; mais une voix ſecrete me crioit que le réveil ſeroit affreux.

Quand je revins à l'hôtel, je trouvai que Mme. d'Armincour m'attendoit chez mon pere : elle me demanda ce que j'avois fait de ſa niece. Eléonore & moi nous avions prévu la viſite & les queſtions de la Marquiſe, nous étions convenus de la réponſe que j'aurois à lui faire : votre niece, Madame, eſt partie, ſous la conduite d'un ami dont je connois le courage & la fidélité. C'eſt en Suiſſe qu'elle eſt allée chercher un aſyle ; elle a préféré ce pays, parce qu'il n'eſt pas très-éloigné de votre Franche-Comté. — Elle eſt ſauvée, s'écria la Marquiſe en m'embraſſant ! Ah ! que je vous dois de reconnoiſſance !.... Elle eſt partie pour la Suiſſe ? J'y cours après elle.... ma chere niece !.... comment avez-vous fait pour

l'arracher à ſes ennemis ? Perſonne ne vous a vu paroître à l'hôtel ! perſonne ne l'en a vu ſortir ! & pourtant il n'y avoit pas un quart-d'heure que je lui avois parlé chez elle, quand ils y ſont venus pour l'arrêter.... Elle eſt ſauvée ! .... Mais, quoi ! mille dangers la menacent encore ! En ſuppoſant qu'elle puiſſe échapper à ſes perſécuteurs, que va-t-elle devenir loin de ſa patrie, loin de ſes parens, & faut-il le dire : loin de celui qu'elle aime avec idolâtrie. Ah ! jeune homme, jeune homme, vous avez plongé mon enfant dans un abyme de malheurs.

A ces mots, Mme. d'Armincour partit en pleurant.

Je me hâtai d'aller au quatrieme étage joindre Mme. de Lignolle qui devoit toute la journée reſter cachée dans la petite chambre de mon domeſtique : ma chere Eléonore, j'ai tout préparé ;

rien ne paroît plus devoir empêcher notre fuite : tiens toi prête à minuit précis. — Tiens-toi prête ! répéta-t-elle. En tout tems & par-tout, mais aujourd'hui ſur-tout & dans cette chambre, qu'ai-je à faire autre choſe que de t'attendre avec une impatience dont tu n'as pas d'idée ? Tiens-toi prête ! Faublas, pourquoi donc me parlez-vous, ſans ſonger à ce que vous dites ? Pourquoi cet air toujours préoccupé ? Pourquoi ce viſage ſi triſte, lorſque l'heureux moment approche qui doit nous réunir pour ne nous plus ſéparer, lorſqu'il eſt certain que déſormais nous pourrons vivre & mourir enſemble ? — Mon amie, Mme. d'Armincour vient de venir.... — Je le ſais, je l'ai vue de cette fenêtre. — Mme. d'Armincour part tout-à-l'heure pour la Suiſſe ; elle croit n'y arriver qu'après ſa niece ; elle y ſera quelques heures avant nous. Ta

tante y ſera ! mon pere & ma ſœur n'y ſeront point ! — Laiſſe une lettre pour M. de Belcour. — Sans doute ! j'y penſois : une lettre.... Mais qu'eſt-ce qu'une lettre ?..... Mon Eléonore, il m'attend le Baron. Je ne puis me diſpenſer de paroître à table. J'en ſortirai le plutôt poſſible, & je remonterai pour eſſayer de dîner avec toi. — Oui. Vas, Faublas, & reviens vîte. Tant que je te vois je ſuis tranquille : je meurs d'inquiétude dès que tu n'es plus là. Elle m'embraſſa, je deſcendis.

M. de Belcour me vit refuſer toute eſpece de nourriture ; il m'entendit ne lui répondre que par monoſyllabes ; il retira mouillée de pleurs la main qu'il venoit de me préſenter : tu n'as pas quitté ton pere & ta ſœur pour ſuivre ta maîtreſſe, me dit-il enfin, ton pere & ta ſœur t'en récompenſeront. Ils te prodigueront dans ton infortune les

consolations les plus tendres, & tes peines ainsi partagées ne t'accableront point. Mon fils, c'est de vous que j'ai su qu'avant-hier M. de Rosambert étoit tombé sous les coups de M. de B***; mais c'est la voix publique qui vient de m'apprendre que depuis, dans une autre rencontre, le Marquis avoit exercé sur un ennemi plus cher, une plus terrible vengeance. Mon fils, tôt ou tard, tous les objets de nos affections illégitimes doivent périr ou nous échapper malheureusement; mais ne pouvez-vous point espérer une félicité durable, vous à qui le Ciel, en attendant qu'il vous rende l'adorable épouse dont vous êtes idolâtré, laisse de bons parens qui vous chérissent.

Le Baron parloit encore, lorsqu'on lui remit une lettre: Dieu de bonté, s'écria-t-il après l'avoir lue! déjà vous prenez pitié de lui! tiens, mon ami, lis, lis toi-même.

» Enfin la Marquiſe a reçu le châ-
» timent de ſes crimes, & l'infortunée
» Comteſſe eſt déſormais perdue pour
» votre fils. Votre fils, je le veux
» croire, eſt maintenant plus malheu-
» reux qu'il ne fut jamais coupable;
» & les leçons de l'adverſité doivent
» l'avoir corrigé pour toujours. Dites-
» lui que dans deux heures je lui ra-
» mene ſon épouſe, & que s'il eſt
» tout-à-fait digne de la retrouver, le
» jour où nos enfans auront été réu-
» nis, ſera conſtamment compté par-
» mi mes plus beaux jours. «

Le Comte LOVZINSKI.

Mon premier mouvement fut un tranſport de joie : quel bonheur! quel ineſpéré bonheur! mais un inſtant de réflexion me fit appercevoir les embarras & les dangers de ma nouvelle poſition : mon dieu! mais..... — Quoi donc, mon frere? Qu'avez-vous? — Rien

Rien ma ſœur. — D'où vient l'extrême agitation où je vous vois, mon fils? Qui peut troubler?..... — Vous allez me le demander, Monſieur le Baron! Mme. de B*** ſe meurt! mille périls environnent encore Mme. de Lignolle! & vous m'allez demander ce qui trouble ma joie. Sans doute j'adore mon épouſe! mais dans quel moment elle m'eſt rendue! vous ne ſavez que la moindre partie de mes inquiétudes! vous ne connoiſſez pas la moitié des chagrins qui peſent ſur mon cœur!.... Tenez, mon pere, j'ai beſoin d'une entiere tranquillité.... Tenez, je vous le demande en grace, & à vous auſſi, ma chere Adelaïde : permettez que je m'abandonne librement à mes rêveries; laiſſez-moi ſeul, abſolument ſeul, juſqu'à l'arrivée de ma Sophie. — Où courez-vous? mon ami. — Chez Jaſmin, ... pour l'appeller.. non. Dans ma chambre.

point du tout! je deſcends au jardin.., ne m'y ſuivez pas, je vous en conjure!

Sophie revient dans deux heures & je pars cette nuit avec Mme. de Lignolle! Je pars, lorſqu'enfin dans les bras de mon épouſe, l'amour me prépare le prix..... Amant ingrat d'Eléonore, quel deſir oſé-je former pour Sophie!... Ah! de ces deux femmes ſi charmantes, je ſais laquelle je préfere; mais qui me dira de laquelle je ſuis le plus aimé?

Il faut pourtant aujourd'hui, pour aſſurer le bonheur de l'une, cauſer le déſeſpoir de l'autre. Cauſer le déſeſpoir de Sophie? que plutôt, cent fois, Mme. de Lignolle périſſe!

Qu'elle périſſe! mon Eléonore! mon Eléonore & mon enfant! O! le plus barbare des hommes, qu'as-tu dit?

Si je n'enleve Mme. de Lignolle, elle eſt perdue. Pourſuivie par la famille de

ſon mari, déshonorée dans ſa propre famille, menacée d'une éternelle priſon, elle n'a plus dans le monde que celui pour qui ſa tendreſſe a tout ſacrifié. C'eſt en moi qu'elle a mis ſes eſpérances. Si je les trahis, la Comteſſe trouvera dans ſon cœur ſon plus cruel ennemi : comment ſe pourra-t-elle défendre contre ſes perſécuteurs? comment, ſur-tout, échappera-t-elle à la violence de ſa paſſion?

Sophie, juſqu'à préſent a ſupporté l'abſence, parce que notre ſéparation n'étoit pas mon crime. Mais quand, le jour même de ſon arrivée, j'aurai pris la fuite avec une rivale? ma femme délaiſſée?.... Si j'abandonne Sophie, elle meurt de chagrin.

Malheureux! qu'ai-je donc à faire? Rien! que de me dérober par une prompte-mort à mes horribles perplexités! Rien, que de finir par un crime

une vie déjà..... Si je m'immole, aucune des deux ne me ſurvit!

Malheureux! ſubis ta deſtinée : elle t'impoſe la loi de vivre, & de choiſir, entre deux objets preſque également chers & ſacrés, une victime.

Voilà donc le fruit de mes égaremens!... Des remords! grands Dieux! & pourquoi? Vous m'avez donné le cœur le plus aimant & les ſens les plus vifs; vous avez voulu que je rencontraſſe à-la-fois pluſieurs femmes, exprès formées pour plaire aux yeux & charmer l'ame : je les ai toutes enſemble adorées..... adorées moins encore qu'elles ne le méritoient! Voilà tout! Si jamais je fus coupable, la faute en eſt à vous. Si maintenant je ſuis trop cruellement puni, la faute en ſera-t-elle imputée toute entiere à cette autre infortunée que vous n'avez pu guérir de ſon funeſte amour? O Madame de

B***, que vous m'avez été fatale !

Si je n'enleve mon Eléonore, elle eſt perdue. Ma Sophie, ſi je l'abandonne, meurt de chagrin. Quel homme à ma place, après les plus violens combats, quel homme aſſez ferme, ou plutôt aſſez barbare, pourroit encore ſe déterminer ? Si du moins quelqu'un daignoit m'aider d'un conſeil ſecourable. Allons conſulter mon pere.... inſenſé !

Quoi ! n'y auroit-il pas quelque moyen de concilier ? .... — Monſieur ! interrompit mon domeſtique, que je n'avois pas vu s'approcher : Madame qui vous apperçoit de cette fenêtre, s'étonne que vous la laiſſiez ſeule dans ma chambre, pour vous promener ſeul dans ce jardin. — Madame ? je n'y ſuis pas ! Je ne veux voir perſonne. Perſonne. Plus de femme ſur-tout ! — Mon cher maître, c'eſt Mme. la Comteſſe. — Oh ! ce n'eſt donc pas Madame ! Eh

bien, que veut-elle, mon Eléonore ? — Que vous ne l'abandonniez pas. — Dis-lui que c'eſt à quoi je ſonge. — Mais elle vous prie de remonter tout de ſuite. — A la bonne heure... Conduis-moi. — Conduis-moi ? répéta-t-il ; je croyois que vous ſaviez le chemin ! O mon cher maître ! que je ſuis fâché de l'état où je vous vois ! — Ce ne ſont encore que des roſes ! Que veux-tu ? Jaſmin ! mon heure eſt venue ! ... Ecoute, mon ami : bientôt tu entendras parler..... — Plaît-il ? Monſieur. — Quoi ? — Achevez donc. — Je ne ſais plus ce que je te diſois. — *Bientôt tu entendras parler.....* — Oui, du retour de ma femme. N'en dis rien à la Comteſſe. — Prenez garde. Voilà M. de Belcour & Mlle. Adelaïde qui viennent. — Retourne à Mme. de Lignolle. Je te ſuis.

J'allai droit à mon pere : oh ! je vous

en ſupplie, laiſſez-moi librement méditer & pleurer. Laiſſez-moi ſeul à ma douleur. Je ne ſortirai pas de l'hôtel, ſoyez tranquille; & vous me reverrez, dès que Sophie paroîtra.

Mon pere & ma ſœur étant ſortis du jardin, je retombai dans mes cruelles rêveries. Jaſmin vint m'en tirer une ſeconde fois.

Il faut donc que je vous envoie chercher, dit-elle. — Mon ami, crois-tu que ta tante ſoit déjà partie? — Pourquoi cette queſtion? — Je penſois... que Mme. d'Armincour auroit pu t'emmener. — M'emmener! avec toi? — Avec moi? peut-être n'auroit-elle pas voulu? — Eh bien? — Eh bien, j'aurois été vous rejoindre. — Quoi! nous ne ſerions pas partis enſemble! — Mon amie, ſi cela devenoit impoſſible? — Qui pourroit l'empêcher? Vous-même, il n'y a pas une heure, vous me diſiez,

....—Il n'y a pas une heure j'ignorois..... eh ! comment l'aurois-je pu deviner ? — Quoi ? — Rien, mon Eléonore ; je parle ſans réflexion..... nous quitterons Paris à minuit précis.

Je ne pus retenir mes larmes, & comme elle me demandoit ce qui les faiſoit couler, je lui répétai cette queſtion vraiment cruelle : crois-tu que ta tante ſoit déjà partie ? — Que m'importe ma tante, s'écria-t-elle ? Eſt-ce afin de m'en aller avec Mme. d'Armincour, que j'ai ſacrifié ma fortune & ma réputation ? Eſt-ce pour elle que je me ſuis expoſée à toutes ſortes de malheurs ? Cependant, Monſieur, plus le moment déciſif approche, & plus je vois que vos irréſolutions redoublent. Ce n'eſt pas ſeulement votre pere qui les cauſe ! Ce n'eſt pas la mort de Mme. de B***. qui vous arrache des pleurs ! Ingrat ! vous frémiſſez de vous enſevelir dans

une ſolitude où Sophie ne pourroit pénétrer ! — Où Sophie ne pourroit pénétrer ! — Monſieur, ſouvenez-vous que j'avois médité ma fuite avant qu'elle devînt néceſſaire. Perſuadez-vous bien que ce n'eſt pas le déſeſpoir de ma ſituation préſente qui m'oblige à chercher un aſyle dans l'étranger. Si donc pour venir avec moi, vous n'avez d'autre motif que celui de me dérober au reſſentiment de ma famille, vous pouvez reſter. Je vous déclare que je me ſuis ménagé contre mes ennemis pluſieurs reſſources. — Pluſieurs reſſources? — Oui ; mais ne me réduiſez pas à les employer. Si déjà vous n'aimez plus la mere, prenez pitié de l'enfant : ne me réduiſez pas à les employer, reprit-elle en ſe précipitant à mes genoux. Je me ſuis trop long-tems flattée de l'eſpoir de te conſacrer ma vie toute entiere : il me ſeroit trop

affreux de la terminer tout-à-l'heure en t'accuſant de barbarie.

Ces derniérs mots de Mme. de Lignolle acheverent de me troubler. Je ne ſaurois dire ſi les réponſes que je lui fis, devoient détruire ou fortifier ſes inquiétudes ; mais je me ſouviens qu'elle eut, dans tout le cours de cette longue après-dînée, l'air auſſi triſte, auſſi préoccupée que moi. Plus la ſoirée s'avançoit, plus je ſentois s'accroître ma douloureuſe impatience & mes combats ſecrets : mon corps étoit comme mon eſprit dans la plus violente agitation. J'allois & venois continuellement de l'appartement de mon pere à la chambre de mon domeſtique, demandant l'heure à tous ceux que je rencontrois, & ne ceſſant de regarder ma montre ; tantôt trouvant le tems exceſſivement court, & tantôt l'accuſant d'une extrême lenteur.

Enfin comme le jour tomboit, une voiture entra dans la cour de l'hôtel : pardon, mon Eléonore, c'eſt une viſite qu'il faut que je reçoive, je ſuis à toi dans un inſtant. — Une viſite, s'écria-t-elle ! je n'en entendis pas davantage, je me précipitai dans le corridor. Jaſmin y attendoit mes ordres. Rentre vite, ne la laiſſe pas ſortir de ta chambre !

Je deſcendis plus prompt que l'éclair, je trouvai dans le veſtibule la plus belle des femmes, encore embellie depuis ſept mois. Elle ſe jetta dans mes bras : O mon bien-aimé ! ſi cet heureux jour ne m'avoit été conſtamment promis, jamais, jamais je n'aurois pu réſiſter aux tourmens de l'abſence ! Mon beau-pere m'embraſſa : que ne m'a-t-il été permis de faire plutôt ſon bonheur & le vôtre ? me dit-il. Adelaide, tranſportée de joie, vint me diſputer les careſſes de ſa bonne amie, & mon

pere, en preſſant M. Duportail ſur ſon ſein, verſa des larmes délicieuſes.

Tous enſemble nous montâmes dans l'appartement de M. de Belcour. Je ne vous peindrai pas les tranſports de Sophie, les tranſports de ſon amant, l'indicible ſatisfaction de ma ſœur & de nos heureux peres. Vous ſaurez ſeulement qu'une heure entiere s'écoula comme un inſtant. Hélas! vous ſaurez que pendant une heure entiere l'infortunée Mme. de Lignolle fut complettement oubliée.

Je ne me trompe pas? j'entends crier, dit le Baron. — Crier? mon pere!... Bon dieu!... Ah!... c'eſt Jaſmin qui s'amuſe à contrefaire une voix de femme.... Je vous quitte pour une minute.

Je trouvai la Comteſſe dans un accès de colere épouvantable : enfin, vous voilà! Monſieur, ſuis-je ici votre priſonniere?

ſommiere? Votre inſolent valet m'oſe retenir de force! Tandis qu'elle me parloit ainſi, Jaſmin de ſon côté me diſoit: Monſieur, elle vouloit ſe jetter dans la cour: voilà pourquoi j'ai barricadé cette fenêtre. — Vous avez eu tout le tems de recevoir votre viſite? reprit Mme. de Lignolle: j'eſpere que vous ne me quitterez plus? — On m'attend pour ſouper. — Il eſt trop tôt! d'ailleurs, vous ne ſouperez point aujourd'hui. Quand partons-nous? — Mon amie, je te demande.... un jour. Seulement un jour. — Un jour! le perfide!

Elle s'élança vers la porte; je la retins.

Laiſſez-moi, s'écria-t-elle: je veux ſortir. — Sortir pour te perdre! — Je veux deſcendre! je veux lui parler! je veux lui dire que c'eſt moi qui ſuis votre femme! — Comment! — Perfide!..

je l'ai vue deſcendre de voiture. Je l'ai reconnue à ſa taille, à ſa chevelure. Je l'ai reconnue, cette femme de Fromonville!... Ah! que je ſuis malheureuſe! ah! qu'elle eſt belle!... & le cruel me demande un jour!... Je reſterai là.... dans un grenier de ſon hôtel..... Je reſterai dévorée d'ennuis, d'inquiétudes, de jalouſie.... tandis qu'avec elle il occupera l'appartement où la nuit derniere.... ingrat!... Je reſterai là, tandis que dans les bras d'une rivale... Un jour? pas ſeulement une heure! Ecoute, Faublas, pourſuivit-elle avec la plus grande véhémence: m'aimes-tu? — Plus que ma vie, je te le jure. — Sauve-moi donc. Je t'avertis qu'il n'y a pas un inſtant à perdre; qu'il ne te reſte pas deux moyens de me conſerver. Partons tout-à-l'heure, — Tout-à-l'heure! — Oui. La nuit eſt déjà noire: deſcendons, jettons-nous dans un fiacre,

gagnons la prochaine barriere & la premiere auberge. C'eſt là que Jaſmin nous amenera notre chaiſe de poſte. — Mon Eléonore ? ... — Oui ou non !

Je voulus me jetter à ſes genoux ; elle m'échappa : mon Eléonore ! — Oui ou non ! répéta-t-elle. — Conſidere que pour le moment il eſt impoſſible... — Impoſſible ! tiens, perfide ! & ſouviens-toi que tu m'as donné la mort !

Elle tenoit cachés dans ſa main droite de courts ciſeaux dont elle ſe frappa. Quoique j'euſſe arrêté ſon bras un peu tard, la violence du coup fut très-diminuée. Cependant le ſang coula bientôt avec abondance, & la Comteſſe s'évanouit. Ciel ! ô ciel ! ceci manquoit à mon infortune ! Vas, Jaſmin, va donc chercher le premier Chirurgien. Cours ! amene-le par là petite porte du jardin. Cours, mon ami ! la plus chere moitié de moi-même eſt en danger.

En attendant qu'il revînt, je prodiguai mes secours à Mme. de Lignolle. De quelle joie fut suivie ma crainte mortelle, quand je reconnus qu'en arrêtant le bras de la Comtesse, j'avois très-heureusement détourné le coup : le double fer, au lieu de s'enfoncer dans la poitrine, avoit glissé sur la surface où je ne voyois qu'une seule blessure. Néanmoins, je ne bandai la plaie qu'en mêlant mes pleurs au sang précieux qui s'échappoit encore.

Je venois de finir, quand le Baron lui-même cria : Faublas, ne descendez-vous pas ?—Tout-à-l'heure, mon pere.

Le moyen d'abandonner mon Eléonore qui n'avoit pas encore repris l'usage de ses sens. Je restai près d'elle & l'appellai cent fois inutilement.

Enfin pourtant elle commençoit à donner quelques signes de vie, lorsque le Baron, du ton de la plus grande

impatience, vint crier une seconde fois: ne descendez-vous pas? — Un moment! mon pere, un moment!

Jugez de mon effroi, quand j'entendis M. de Belcour, au-lieu de rentrer dans son appartement, monter à la chambre de Jasmin. Depuis dîner, s'écrioit-il, que peut-il faire continuellement chez son domestique? Je n'eus que le tems de m'emparer des fatals ciseaux, de tirer la porte & de me jetter au devant du Baron. Pour lui donner une excuse vraisemblable, je me hâtai de lui représenter que, malgré le retour de Sophie, j'avois quelquefois besoin d'être seul.

Nous rentrâmes: il a pleuré! s'écria ma femme. Elle me dit tout bas: c'est le souvenir de Mme. de B*** qui vous coûte ces larmes? Je vous le pardonne, elle a fait une fin si malheureuse!... O mon bien-aimé! je m'efforcerai de

vous rendre tout ce que vous avez perdu, & je vous aimerai tant .. que déſormais vous ne pourrez plus en aimer d'autres. Mon pere, M. Duportail & ma ſœur ſe joignirent à Sophie pour me prodiguer leurs cruelles conſolations : je voulus m'y dérober, je voulus ſortir, tous enſemble me retinrent. On ne peut ſe figurer ce que je ſouffrois alors ; leurs empreſſemens me déſeſpéroient, les careſſes même de Sophie m'étoient inſupportables. Un quart-d'heure enfin s'étant écoulé dans les plus violens combats, l'inquiétude l'emporta ſur toute eſpece de conſidération ; je m'élançai vers la porte en criant : laiſſez-moi ! laiſſez-moi ſeul !

Je monte, je trouve dans le corridor du quatrieme étage un Chirurgien qui m'attendoit avec mon domeſtique. Je mets la clef dans la ſerrure, la porte s'ouvre d'elle-même : comment ! je

l'avois fermée ! Il eſt vrai, répond Jaſmin, que la ſerrure ne tient à rien. Nous entrons dans la chambre, Madame de Lignolle n'y étoit plus. Un coup de poignard m'eût fait moins de mal : Bon dieu ! qu'eſt-elle devenue ? où peut-elle être allée ?

Je m'élance dehors, je rencontre au milieu de l'eſcalier ma ſœur, ma femme, ſon pere & le mien, je paſſe au milieu d'eux, je leur échappe : où court-il ainſi loin de moi ? s'écrie Sophie. — La retrouver, la ſauver ou périr avec elle !

Oui, Monſieur, me répond le Suiſſe, il y a peut-être dix minutes qu'elle eſt ſortie ; j'ai cru que c'étoit une femme que Madame avoit amenée !

Oui, Monſieur, me répond une bonne Dame qui venoit de ſe mettre à l'abri ſous une porte cochere de la Place Vendôme ; je viens de lui parler,

à cette pauvre enfant ! elle avoit l'air terriblement agité. Elle n'a pas voulu prendre mon parapluie : non, non, m'a-t-elle dit : j'ai beſoin d'eau, je brûle ! Je l'ai vue gagner les *Thuileries* par le paſſage des *Feuillans ;* la pauvre petite ſera bien mouillée.

Ce qui devoit en effet redoubler mes terreurs, c'eſt que perſonne n'eût oſé courir les rues, par l'affreux tems qu'il faiſoit ; la chaleur avoit été grande durant tout le jour, le vent du midi venoit de s'élever ; il amonceloit d'épais nuages que pluſieurs tonnerres déchiroient, & du ſein deſquels la grêle & la pluie ſe précipitoient par torrens. Mon ame étoit conſternée : la fureur des élémens ne m'annonçoit-elle pas la vengeance des Dieux ?

Je me jette dans le paſſage, je queſtionne les garçons du Café de la Terraſſe des Feuillans : elle a pris le chemin du

Pont-tournant : j'y cours, j'y trouve un Invalide en faction : elle a fait deux fois le tour de ce baſſin, puis elle a monté ſur la grande Terraſſe. J'y vole, j'arrive chez le Suiſſe de la *Porte-Royale :* adreſſez-vous à la ſentinelle du pont.

Dans ce moment... je crois l'entendre encore, & la plume m'échappe des mains... Dans ce moment, l'horloge des *Théatins* ſonnoit neuf heures.

Sentinelle! une femme jeune, jolie, vêtue d'une robe blanche, la tête enveloppée d'un mouchoir? — Elle eſt là, me répondit-il froidement. Le cruel étendoit le bras & me montroit la riviere. — Comment! là! — Sans doute! elle vient de s'y jetter, c'eſt elle qu'on cherche. — Malheureux! que ne l'as-tu retenue? Et ſans attendre la réponſe du barbare, je me précipite après l'infortunée.

D'abord je réſiſte à peine à l'onde fu-

La Marquiſe entendit ces mots, & ranimée par l'excès de la douleur : eſt-il poſſible ! s'écria-t-elle : Quoi ! je n'ai pas encore les yeux fermés, & déjà mes ennemis triomphent ! & déjà l'ingrat M. de *** m'oublie !... Ah ! Faublas, ma perte aura donc entraîné la tienne ! — Oui, barbare ! lui répliquai-je dans l'accès d'un affreux déſeſpoir ; & le malheur dont tu me plains eſt le moindre de ceux que m'a cauſés ta paſſion fatale. Victime de ta rage, Mme. de Lignolle eſt là qui ſe meurt ! Que dis-je ? elle eſt morte peut-être ! Ah ! pourquoi moi-même ne ſuis-je pas mort le jour que je t'ai connue ! ou plutôt, pourquoi le juſte ciel ne s'a-t-il pas dès-lors accablée de tout le poids !.... Elle m'interrompit : impitoyables Dieux, vous devez être ſatisfaits ! Votre plus cruelle vengeance eſt accomplie : je deſcends au tombeau, chargée

chargée des malédictions de Faublas!

Elle retomba ſur ſon lit, elle expira.

Et comme je repaſſois dans l'autre piece où les Médecins entouroient Mme. de Lignolle, l'un d'entre eux diſoit : pourquoi la dépouiller devant tout le monde? pourquoi violer inutilement les bienſéances? Il n'y a pas de reſſource, elle eſt morte.

Ainſi, preſqu'en même tems frappé de pluſieurs coups mortels, je perdis connoiſſance une ſeconde fois. Alors ſur-tout, ce fut une grande inhumanité de me rappeller à la vie. Oui, ma Sophie, s'il falloit maintenant, ſous peine d'être ſéparé de toi par un prompt trépas, retomber ſeulement pour une heure dans l'état où je reſtai pluſieurs ſemaines; s'il le falloit, ô ma Sophie! juge de ce que j'ai ſouffert! j'aimerois mieux te quitter & mourir.

Le Baron de Faublas, au Comte Lovzinski, le 3 Mai 1785.

» Je ſuis enchanté, mon ami, que votre Roi, juſte dans ſa clémence, vous ait rappellé dans votre patrie & veuille vous y rendre, avec ſa protection, vos emplois & vos biens. Dans quel moment vous m'avez quitté cependant! Si votre fille & la mienne ne m'étoient reſtées, je ſuccombois à mon chagrin. «

» Je vous ai mandé qu'ils l'avoient retenu dix jours au château de Vincennes; qu'à ma priere, ils l'avoient transféré delà dans une maiſon de *Picpus* où l'on traite les inſenſés. Enfin, ils ont pris tout-à-fait pitié du plus malheureux des peres; ils m'ont permis de reprendre mon fils & de le ſoigner chez moi. Je viens de l'aller chercher. En quel état je l'ai trouvé, grands dieux! Preſque nu, chargé de chaînes, le corps meurtri, les mains

déchirées, le visage sanglant, l'œil furieux ! & ce n'étoit pas des cris qu'il poussoit ! c'étoit des hurlemens, des hurlemens épouvantables. «

» Il n'a reconnu ni son pere, ni mon Adelaïde, ni même votre Sophie ! Sa démence est complette, elle est affreuse ; il n'a devant les yeux que d'horribles images : il ne parle que d'assassins & de tombeaux. «

» Voilà donc le fruit de ma coupable foiblesse ! «

» D'un moment à l'autre, j'attends de Londres un Médecin fameux pour les maladies de ce genre. On dit que personne ne guérira mon fils, si le Docteur Willis ne le guérit pas. Qu'il arrive donc, qu'il me rende Faublas & qu'il accepte tout ce que je possede. «

» Mon fils du moins ne sera plus enchaîné. J'ai fait matelasser une chambre où six hommes le garderont nuit &

jour. Six hommes ne ſuffiront peut être pas. Tout-à-l'heure je l'ai vu, dans un accès de rage, briſer entre ſes dents, comme un verre fragile, le plat d'argent qui contenoit ſon dîner. Je l'ai vu traîner aux quatre coins de ſa chambre ſes gardiens étonnés. Si cette horrible frénéſie dure encore quelques jours, c'en eſt fait de mon fils & de moi. «

» Avant-hier ſeulement, vos aimables ſœurs ſont revenues de Briare prendre dans mon hôtel un appartement à côté de celui de leur niece. Leur niece! que vous dirai-je de ſa douleur? elle eſt égale à la mienne. «

» Adieu, mon ami, finiſſez vos affaires & revenez vîte. «

Le même au même, 4 Mai 1785, à minuit.

» Willis eſt arrivé la nuit derniere; il a paſſé toute la matinée près de ſon

malade, avec les gardiens. A deux heures, il m'eſt venu dire que mon fils alloit être ſaigné; mais qu'enſuite, pour lui faire ſubir ſa premiere épreuve, il falloit abſolument l'enchaîner. Le malheureux a donc été de nouveau mis aux fers, & par un excès de précaution dont l'événement a prouvé toute la ſageſſe, Willis a voulu que les gardiens du malade reſtaſſent dans ſa chambre à quelque diſtance de lui. Tout ſe trouvant prêt à ſix heures du ſoir, Sophie la premiere eſt entrée «.

» Il l'a regardée fixement pendant pluſieurs minutes, ſans proférer une parole, mais ſon viſage devenoit par degrés plus tranquille, & ſon œil de plus en plus s'adouciſſoit: enfin, c'eſt vous! a-t-il dit, je vous revois! vous m'êtes rendue! ma trop généreuſe amie, approchez-vous, approchez donc «.

» Sophie, tranſportée de joie, cou-

roit à lui les bras ouverts : gardez-vous-en bien ! a crié le Docteur ; & mon fils auſſi-tôt a répété : gardez-vous-en bien !.... oui, ma belle maman, gardez-vous-en bien. Le cruel Marquis n'attend que ce moment pour vous frapper. Vous voilà cependant ! quel bonheur ! je vous croyois morte. *La profonde bleſſure étoit au ſein gauche, près du cœur* «.

» Alors Adelaïde toute tremblante, eſt venue joindre ſa bonne amie : elles ſe ſont mutuellement ſoutenues «.

» Te voilà, petite ? s'eſt-il écrié d'un ton fort doux. Tu viens me voir avec ta maîtreſſe ?... Parle, Juſtine, parle-moi : toi que j'ai toujours vue ſi gaie, pourquoi me parois-tu ſi triſte ?... Mais c'eſt Mlle. de Brumont, je crois ? oui, c'eſt une ombre qui vient m'épouvanter ! Auſſi-tôt Willis a dit à ma fille : retirez-vous. Le malade at-

tentif a répété : ſans doute ! retirez-vous..... & vous auſſi, Mme. la Marquiſe..... L'heure fatale approche. La Baronne ſait que vous êtes ici ; votre cruel mari... Je ſuis ſans armes, il pourroit vous aſſaſſiner ! ma trop généreuſe amie, retirez-vous.... Mais un inſtant ! commence par me rendre mon Eléonore. Rends-la moi, perfide ! rends-la moi ! ſinon je vais te déchirer de mes propres mains «.

» Sophie prit la fuite, je me preſſai trop de paroître. Dès qu'il me vit, il cria d'une voix effroyable : le Capitaine ! tu viens juſqu'ici pour m'arracher ta ſœur & l'égorger ! attends ! A ces mots, il prit un ſi terrible élan, qu'il briſa ſa chaîne. Si je ne m'étois auſſi-tôt ſouſtrait à ſa rage, ſi ſes gardiens ne l'avoient empêché de me pourſuivre, l'infortuné tuoit ſon pere «.

» Sophie, Adelaïde & moi nous avons écouté dans la piece voiſine. Il a paru reprendre quelque tranquillité, mais à la fin du jour, il a donné les ſignes d'une violente agitation qui s'eſt toujours augmentée à meſure que la nuit eſt devenue plus ſombre. Enfin, d'un ton qui nous a fait frémir de crainte & d'horreur, il a diſtinctement prononcé ces mots : les vents ſont déchaînés : le ciel paroît en feu ! l'onde mugit ! quel tonnerre !... neuf heures !... elle eſt là ! «

» Comme il a voulu ſe précipiter dehors, ſes gardiens l'ont retenu : pourquoi m'arrêter ? Ne la voyez-vous pas qui reparoît ſur les flots ?... barbares ! vous voulez que la mere & l'enfant périſſent ! & vous auſſi, mon pere, ma ſœur, Sophie, vous auſſi, vous m'empêchez de la ſecourir ! Vous ordonnez ſa mort. Tout

le monde ſe réunit contre elle. Eh bien ! je la ſauverai, malgré tout le monde «.

» Sept hommes ſuffiſoient à peine pour le retenir ; il s'eſt débattu dans leurs mains pendant un grand quart-d'heure ; & l'ardente fievre qui lui donnoit ces forces prodigieuſes, l'ayant quitté tout-à-coup, il eſt tombé preſque ſans mouvement. Maintenant il dort, mais de quel ſommeil ! on voit trop bien que des rêves affreux le tourmentent. O mon fils ! mon cher fils !... Dieu ſévere, ſoyez juſte : n'eſt-il pas trop puni ! «

» Je viens d'avoir avec Willis un long entretien ; je ſuis infiniment content du traitement qu'il prépare à Faublas. Attendez le ſalut du malade, de l'habileté du Médecin ; c'eſt en elle que nous avons tous mis nos eſpérances. Adieu, mon ami «.

Le même au même, le 6 Mai 1785, dix heures du soir.

» J'ai trouvé dans le village de Dugny, près le Bourget, à trois lieues de Paris, une maiſon qui m'a paru convenable aux deſſeins de Willis. Elle eſt environnée d'un vaſte jardin anglois que traverſe une riviere aſſez large, mais peu profonde, & dont les eaux coulent toujours paiſibles. Ses bords ſont plantés de peupliers, de ſaules-pleureurs & de cyprès. Dans ce ſéjour des regrets, tout ſemble d'abord fait pour appeller les triſtes ſouvenirs; mais pourtant la beauté du lieu, ſon aſpect tranquille & l'air plus pur qu'on y reſpire, doivent promptement écarter les paſſions violentes & diſpoſer l'ame à la mélancolie tendre; c'eſt là que nous ſommes venus ce matin nous établir tous «.

» Le ſoir, comme de coutume, au coucher du ſoleil, mon fils a cru voir

l'épouvantable orage & entendre ſonner l'horloge fatale. Comme de coutume, il a répété ces mots terribles : *neuf heures! elle eſt là!* Déjà, dans un accès de fureur, l'infortuné nous imputoit la mort de cette femme que nous l'empêchions d'aller ſecourir, lorſque Sophie, cachée dans une piece voiſine, Sophie, docile aux ordres du Docteur, a crié de toutes ſes forces : pourquoi l'arrêter ? qu'on ouvre toutes les portes ! qu'il ſoit libre ! «

» Auſſi-tôt il s'eſt élancé dehors, il a deſcendu plus prompt que l'éclair, & tout-d'un-coup, ayant apperçu la riviere, il a couru s'y précipiter. Nous le ſuivions à quelque diſtance, & moi-même je me tenois prêt à plonger, ſi quelque nouveau malheur devoit nous menacer. Il a nagé pendant près de vingt minutes, toujours aux environs du pont, du haut duquel il s'étoit jetté.

Enfin, il eſt revenu ſur la rive en gémiſſant. Il s'eſt enfoncé dans le boſquet le plus ſombre, il y a gardé longtems un morne ſilence, puis tout-à-coup : ſi tu n'en reviens pas, a-t-il dit, c'eſt ici que je te veux creuſer une tombe. Enſuite il a paru prêter l'oreille, & comme s'il n'eût fait que répéter ce que quelqu'un auroit oſé lui dire : elle eſt morte ! s'eſt-il écrié : ah ! pourquoi me l'annoncer tout de ſuite ? Il s'eſt évanoui ; nous l'avons reporté dans ſa chambre. «

» Adieu, mon ami. Quand revenez-vous ? quand revenez-vous nous aider à ſupporter nos maux ? «

» *P. S.* J'oubliois une nouvelle : avant de quitter Paris, j'ai ſu que Madame Montdeſir venoit d'être conduite à St. Martin ; c'eſt l'effet du juſte reſſentiment de M. de B***. «

Le

Le même au même, ce 7 Mai 1785, à minuit.

» Il y a eu dans la journée moins d'agitation ; on ne l'a pas entendu parler ſi ſouvent du Marquis & du Capitaine ; mais ce ſoir, à l'heure fatale, l'horrible ſonge eſt revenu. Sophie alors, comme la veille, a crié : pourquoi l'arrêter ? qu'on ouvre toutes les portes ! qu'il ſoit libre ! Comme la veille il s'eſt précipité dans la riviere ; mais revenu ſur le rivage, il a trouvé dans le boſquet ſombre une pierre de marbre noir que Willis y avoit fait porter. Il a d'abord frémi ; nous l'avons vu peu à peu s'approcher en tremblant. Enfin, à la lueur d'une lampe attachée au cyprès, il a lu très-diſtinctement cette inſcription : *Ci gît la Comteſſe de Lignolle.* Auſſi-tôt, il s'eſt jetté ſur la tombe, des pieds & des mains il a frappé le marbre ; il a pouſſé de longs gémiſſe-

mens; mais il ne s'eſt point évanoui. On avoit placé près de la pierre pluſieurs matelas, ſur leſquels, après une heure de ſouffrance, il eſt venu s'étendre & s'aſſoupir. Alors on lui a mis doucement pluſieurs couvertures ſur le corps. Son ſommeil ne paroît pas auſſi pénible qu'à l'ordinaire. »

» J'ai reçu pour lui deux billets, l'un du Vicomte de Lignolle, & l'autre du Marquis de B***. Ah! quand mon fils ſera-t-il en état de répondre à ſes ennemis? Adieu, mon ami. «

Le même au même, 9 Mai 1785, ſix heures du matin.

» Eſpérons, mon ami, voilà déjà quelques changemens heureux. Le matin, à la pointe du jour, il eſt revenu lui-même dans ſa chambre. Il a dormi quelques heures dans la journée. Le ſoir, au coucher du ſoleil, dans

pas vu d'orage ; mais avec un commencement d'agition, il a dit : ô Divinité compâtiſſante ! m'oublierois-tu donc aujourd'hui ? Le moment approche, viens à mon ſecours, délivre-moi de mes ennemis. Sa femme auſſi-tôt a crié : qu'il ſoit libre ! Il a donné quelques ſignes de joie, il a deſcendu ſans beaucoup de précipitation, il a pris le chemin de la riviere ; mais au milieu du pont il s'eſt arrêté, promenant ſur les eaux un triſte regard : ſi tranquille & ſi cruelle ! a-t-il dit avec un profond ſoupir. Hélas ! «

» En entrant dans le boſquet, il a frémi. Il a pluſieurs fois gémi, pluſieurs fois baiſé la tombe ; puis nous l'avons vu ſe relever & chercher quelque choſe. Enfin, il a caſſé une branche de cyprès, & ſur le ſable, autour de la pierre, il a gravé ces mots : *Ci gît auſſi la Marquiſe de B***.* «

» Il a paſſé la nuit dans le boſquet, & comme s'il fuyoit la lumiere, il eſt rentré dans ſa chambre à la pointe du jour.

Le même au même, 15 *Mai* 1785.

» Willis paroît avoir tout-à-fait réuſſi dans ce qui preſſoit davantage ; les plus dangereux ſouvenirs ſont écartés ; depuis ſix jours, le ſonge affreux n'eſt pas revenu. La démence eſt toujours complette, mais la frénéſie eſt abſolument paſſée, & ſi je ne dois pas me flatter que mon fils recouvre jamais la raiſon, du moins je ſuis déjà ſûr que nous n'aurons pas ſa mort à pleurer. «

» Le ſouvenir du Marquis & du Capitaine rarement le tourmente ; & quand il parle d'eux, ce n'eſt plus avec la même fureur. Il ne menace plus Willis, il ne frappe plus ſes gardiens, il reprend la douceur naturelle

de ſon caractere. Sa mémoire auſſi commence à revenir, mais ſeulement pour tout ce qui a quelque rapport direct avec la Marquiſe, & ſur-tout avec la Comteſſe. L'ingrat ne s'entretient jamais ni de ſon pere, ni de ſa ſœur; quelquefois pourtant le nom de Sophie vient ſur ſes levres. Nous reconnoîtroit-il? je n'oſe le croire, & Willis dit qu'il n'eſt pas encore tems que nous paroiſſions devant l'infortuné. «

» Tous les ſoirs, à la voix de ſa femme, il va gémir dans le boſquet; mais il ne peut pleurer, mais toujours plongé dans une triſteſſe profonde, il eſt encore loin de la tendre mélancolie. La nuit derniere cependant, il a pluſieurs fois quitté la tombe, pour ſe promener dans les allées d'alentour; nous n'avons pas remarqué ſans un vif chagrin qu'il choiſiſſoit les plus ſombres, qu'il y marchoit à grands pas,

& que chaque fois qu'il entendoit ſonner l'horloge de la Paroiſſe, agité d'un prompt frémiſſement, il couroit au bord de la riviere, & ſembloit regarder avec beaucoup d'inquiétude ſi rien ne ſe montroit à la ſurface de l'eau. «

» Willis, continuellement prêt à careſſer les idées de ſon malade, quand il n'y trouve pas trop de danger, Willis avoit fait mettre à côté du tombeau de la Comteſſe, celui de la Marquiſe. Je ne ſais pourquoi leur malheureux amant n'a pas voulu ſouffrir deux monumens dans le même boſquet. Toujours il a recouvert de terre le marbre derniérement placé; toujours à côté de celui de Mme. de Lignolle, il a gravé ſur le ſable : *Ci gît auſſi la Marquiſe de B****. «

» Je crains, je m'inquiete, je trouve le tems bien long. Willis me raſſure; il me dit que tout va pour le

mieux, qu'il ne faut rien précipiter. A la bonne heure; mais votre fille & la mienne ont comme moi beſoin de tout leur courage. Adieu, mon ami. »

P. S. M. de Roſambert guérira de ſa bleſſure; mais il faut qu'à la mort de Mme. de B*** de graves accuſations ſe ſoient élevées contre ſon premier amant. Il vient de perdre ſes emplois à la Cour, & l'on aſſure que les Officiers de ſon Corps doivent lui faire écrire qu'ils ne veulent plus ſervir avec lui. »

Le même au même, 16 Mai 1785, neuf heures du ſoir.

O mon ami! félicitez-moi, félicitez-vous : votre fille, votre adorable fille nous a ſauvés tous. »

» Ce ſoir, elle crie : qu'il ſoit libre! & ſoudain elle s'échappe, elle ſe précipite, elle arrive avant ſon époux au boſquet dont elle lui défend l'entrée.

Que venez-vous chercher ? lui dit-elle. Sans la regarder, il répond : je cherche un tombeau. Et votre fille, du ton le plus tendre, d'un ton dont l'ame la plus insensible se fût émue, votre charmante fille lui réplique : Pourquoi chercher un tombeau, mon bien-aimé? Ta Sophie n'est pas morte ! Il s'écrie : c'est la voix secourable ! Et levant les yeux sur elle : Sophie ! ... Dieux ! ma Sophie ! Il tombe dans ses bras sans connoissance, elle le soutient, nous voulons l'emporter, Willis accourt : non. L'amour, heureusement téméraire, a commencé la guérison ; que l'amour l'accomplisse, & qu'il y soit aidé par la nature. Frappons de tous les coups à-la-fois ce jeune homme déjà puissamment ému. Vous, son pere, restez-là ; vous, sa sœur, approchez ; qu'à son réveil il trouve autour de lui les objets les plus chers à son cœur. »

» Faublas ouvre les yeux. Ma Sophie ! s'écrie-t-il . . . mon pere ! . . . mon Adelaïde ! Eh ! d'où venez-vous donc ? . . . Où ſommes-nous ? . . . J'ai fait un rêve affreux qui m'a paru durer pluſieurs ſiecles ! . . . Un rêve ? Ah ! mon Eléonore ! ah ! Mme. de B*** ! »

» Son épouſe le preſſe ſur ſon ſein, le couvre de baiſers & répete : mon bien-aimé, ta Sophie n'eſt pas morte. Sophie ! dit-il, Sophie me rendra plus que je n'ai perdu. Sophie ! ah ! que je ſuis coupable ! . . . & vous tous auſſi, pardonnez-moi mon ingratitude & les chagrins que je vous ai donnés. »

» Il tombe à nos genoux, il veut parler, il ne le peut ! Ses larmes enfin s'ouvrent un paſſage, ſes ſanglots étouffent ſa voix. Willis fait un cri de joie : c'en eſt fait ! le voilà ſauvé. Il eſt à nous, je vous réponds qu'il eſt à nous. »

» Cependant il vient de ſe relever,

il ſe ſent très-foible. Appuyé ſur le bras de ſa femme & de ſa ſœur, il regagne lentement la maiſon. Il paſſe ſur le pont ſans regarder la riviere ; bientôt cependant il tourne la tête, il jette un coup-d'œil ſur le boſquet dont nous l'éloignons : Tenez, nous dit-il, prenez pitié d'un reſte de foibleſſe : ne détruiſez pas ce tombeau. »

» Nous venons de le mettre au lit, il s'y eſt tout de ſuite endormi d'un profond ſommeil. Votre adorable fille nous a ſauvés tous. »

Le même au même, 18 *Mai* 1785, *onze heures du ſoir.*

» Il a dormi trente-huit heures ſans interruption ; & depuis qu'il veille, il ne dit, il ne fait rien qui ne ſoit plein de raiſon & de ſenſibilité. Il eſt vrai que de tems en tems nous le voyons ſe livrer à de cruels ſouvenirs ; mais

un mot de ſon pere, une careſſe de ſa ſœur, un regard de ſa femme chaſſent ſes regrets. Au reſte, Willis veut bien qu'on s'efforce de diſtraire le convaleſcent; mais il défend qu'on l'importune, il ordonne même qu'on l'abandonne quelquefois à ſes rêveries mélancoliques, & ſur-tout qu'on ne le trouble jamais dans ſes promenades nocturnes. L'entrée du boſquet n'eſt permiſe qu'à Saphie. »

» Ce ſoir, au moment critique, il a deſcendu dans le jardin, & ſans regarder la riviere, il s'eſt promené lentement par-tout où le haſard a paru le conduire. Il a fini pourtant par ſe rendre au boſquet. Sophie l'y attendoit. Viens, mon bien-aimé, nous allons pleurer enſemble. Il eſt vrai que ce monument plaît à ma douleur, a-t-il dit; mais il y faut une inſcription. — Faiſons-la, mon ami, j'ai mon crayon,

dicte, je vais l'écrire, nous la ferons graver enſuite. »

» Ci gît la Comteſſe de Lignolle.
Ci gît auſſi la Marquiſe de B***.

Toutes deux en même tems adorerent le même jeune homme. Toutes deux, le même jour & preſqu'à la même heure périrent d'une mort également tragique. Victimes d'une deſtinée pareille, elles ſeront enfermées dans la même tombe, & ne laiſſeront pas les mêmes regrets.

La marquiſe mourut à vingt-ſix ans dans le plus grand éclat de ſa beauté. Mon Eléonore, toute charmante, venoit à peine de commencer, quand elle a fini. Elle avoit ſeize ans, cinq mois & neuf jours. Mon enfant eſt mort avec elle. Pourquoi cela? Qu'avoit fait aux Dieux, cette innocente créature?

Plaignez la Marquiſe de B***.
Donnez des pleurs à Madame de Lignolle.
Donnez ſur-tout des pleurs à leur amant qui leur a ſurvécu. »

» Mon bien-aimé, ta Sophie n'eſt pas

pas morte. — Insensé que je suis! s'est-il écrié : raye, raye cette dernière ligne. »

» Les chers enfans sont rentrés ensemble. Maintenant, Faublas est aussi profondément endormi que s'il eût veillé la nuit dernière. Adieu, mon ami, revenez donc, revenez partager notre joie. »

P. S. La Baronne de Ponrose est, dit-on, tout-à-fait méconnoissable. On assure que ne pouvant se consoler de la difformité de sa figure, elle va pour jamais s'ensevelir dans un vieux château du Vivarais. Cette femme-là m'a fait bien du mal. »

Le même au même, le 18 Juin 1785, dix heures du matin

» Il a repris ses forces, son embonpoint, sa fraîcheur; mais il est toujours pensif & mélancolique; mais

il va tous les soirs pleurer au monument du bosquet.

» Je ne dois plus, à présent qu'il paroît certain que le fâcheux accident n'aura pas de suites dangereuses, je ne dois plus vous cacher que mon fils nous a donné, l'un des jours de la semaine derniere, une terrible alarme : il avoit fait très-chaud toute la journée ; au coucher du soleil, il y eut un orage. Faublas, dès qu'il entendit le bruit des vents, parut très-agité ; il ne put voir la nuée sans frémir ; au premier coup de tonnerre, il s'alla précipiter dans l'eau. Mais aussi-tôt, il regagna le rivage, en nous appellant tous. Il pleura beaucoup. La nuit qui succéda, fut tranquille, & le lendemain, en voyant mon fils, vous n'eussiez jamais cru qu'il avoit eu la veille une attaque aussi violente. »

» Willis ne m'a point flatté. Willis

m'a déclaré que de sa vie, peut-être, Faublas ne pourroit entendre un coup de tonnerre. Il m'a sur-tout recommandé de ne jamais permettre à mon fils de rentrer dans Paris, parce qu'il seroit possible qu'à la vue *du Pont-Royal* il retombât dans le cruel état dont nous avons eu tant de peine à le tirer ».

» Ne pas lui permettre de rentrer dans Paris ! Où donc irons-nous demeurer ? Dans ma Province, ou bien dans Varsovie. La proposition que vous me faites par votre derniere lettre, mon ami, mérite pourtant de sérieuses réflexions. Quitter la patrie de mes peres pour aller dans la vôtre me fixer avec mes enfans ! Je vous demande le tems d'y songer. En attendant que je me détermine, recevez, mon cher Lovzinki, toutes mes félicitations ; puisqu'enfin votre nom, vos biens, vos emplois vous sont à-la-fois rendus. Boleslas & vos

ſœurs nagent dans la joie; ils ne parlent que d'aller vous rejoindre. Je ſens bien que ſi je veux reſter en France avec mon Adelaïde, il me faut renoncer à mon fils; car jamais vous ne pourriez vous décider à vivre ſéparé de la fille de Lodoiska. Je ſens bien qu'avec de l'eſprit, de la fortune & de la beauté, mon Adelaïde trouvera par-tout à s'établir avantageuſement. Mais laiſſer en France un ancien nom! m'éloigner du tombeau de mes peres! je vous demande le tems d'y ſonger «.

» Avant-hier, j'ai, ſans le vouloir, donné bien du chagrin à mon malheureux fils. Vous vous ſouviendrez peut-être de ce riche écrin que Jaſmin nous a remis, dans l'appartement de Faublas, le jour de la terrible cataſtrophe. Le domeſtique, auſſi diſcret que fidele, n'a jamais voulu me dire d'où venoient ces diamans. Avant-hier, je les ai mon-

» trés à mon fils ; auſſi-tôt je l'ai vu » fondre en larmes. Cet écrin, c'étoit » celui de ſon Eléonore. Oh ! que je me » ſuis repenti de ne l'avoir pas deviné ! » Il a baiſé l'une aprés l'autre chaque » piece du petit coffre ; puis avec beau- » coup d'exaltation ; Jaſmin ! s'eſt-il écrié : » reporte cela tout-à-l'heure à M. le Com- » te de Lignolle. Dis-lui que j'ai gardé » pour moi la piece la moins riche, » mais la plus précieuſe ; dis-lui bien de » ma part que le Capitaine eſt un lâche, » s'il ne vient pas me redemander l'an- » neau de mariage de ſa prétendue belle- » ſœur. Peut-être étoit-ce le moment de » montrer à mon fils le cartel inſolent & » barbare du Vicomte ; mais j'ai craint » de cauſer à-la-fois trop d'agitation à » ce jeune homme dont je connois la » redoutable impétuoſité «.

» Je viens d'apprendre que la Mar- » quiſe d'Armincour étoit tombée dange-

reuſement malade en Franche-Comté. Je tremble que ſon chagrin ne la tue. Pauvre femme ! Elle adoroit ſa niece, & la petite, en vérité, le méritoit. Je me garderai bien d'annoncer à Faublas les dangers de la tante ; il ſe reproche aſſez les infortunes de la niece «.

» Willis a reconnu que ce jeune homme ardent & malheureux avoit beſoin d'une occupation, & qu'il falloit à ſa mélancolie un objet capable de la fixer d'abord & de la diſtraire enſuite. Il lui a conſeillé d'écrire l'hiſtoire de ſa vie. Votre fille y conſent, j'y conſens auſſi, pourvu que le manuſcrit ne ſoit jamais rendu public (1) «.

» Hier, Willis eſt reparti pour Londres ; il ne vouloit rien accepter ; je

(1) Faut-il répéter ici la raiſon cent fois rebattue ; tout le monde ne voit-il pas que M. *Louvet de Couvray* n'eſt qu'un Secrétaire infidele. *Note de l'Editeur.*

l'ai forcé de me confier ſon porte feuille, où j'ai mis en billets de caiſſe cinq années de mon revenu. Voilà de ces occaſions où l'on regrette de n'être pas dix fois plus riche. Allez, Willis! emportez les bénédictions de toute une famille, & méritez quelques jours les bénédictions d'un peuple entier (1). »

» Votre fille auſſi vient de recevoir ſa récompenſe: ſon amant & ſon époux lui ont été rendus cette nuit. Nos heureux enfans ſont encore au lit. Adieu, mon ami. «

Le même au même, 26 Juin 1785, quatre heures du ſoir.

» J'accepte vos propoſitions, mon ami; j'y ſuis preſque forcé. Aujourd'hui, de très-bonne heure, on eſt venu remettre à mon fils une lettre-de-

(1) C'eſt apparemment le même Docteur Willis qui vient de ſauver Georges III. *Note de l'Editeur.*

cachet qui lui ordonne de commencer, ſous vingt-quatre heures, ſes voyages dans l'étranger. J'arrive de Verſailles; j'ai vu mes amis, j'ai vu les Miniſtres: il paroît que l'exil de Faublas doit être long-tems indéfini. Quel dommage! Si l'amour paternel ne m'aveugle pas, ce jeune homme étoit fait pour aller à tout dans ſon pays. «.

» J'ai demandé quinze jours pour les préparatifs néceſſaires à notre départ; ils ne m'ont été donnés qu'à cette expreſſe condition: que pendant ce tems-là, le Chevalier ne ſortiroit pas de la maiſon de Dugny «.

» Encore quinze jours, mon ami, enſuite nous partons tous enſemble, & nous ſommes à vous le plutôt poſſible, & nous ſommes à vous pour toujours. Adieu. Je ne vous dis rien de l'impatience de votre fille; Dorliska vous écrit tous les couriers «.

Le Chevalier de Faublas au Vicomte de Lignolle, 6 Juillet 1785.

» M. le Baron vient de me communiquer, seulement tout-à-l'heure, votre billet que depuis long-tems je desirois, Capitaine Mme. de Lignolle, que votre rage a perdue, n'est pas encore vengée : le tems me paroît long «.

» Au reste, si votre cartel ne contenoit que de grossieres injures & d'impertinentes bravades, je ne m'en étonnerois pas. Mais je ne puis trop admirer le raffinement de votre barbarie : vous exigez que le même jour & dans le même instant le pere & le fils se battent contre les deux freres ! vous l'exigez ? soyez content. Le Baron & le Chevalier de Faublas se rendront le 14 de ce mois à Kell, où jusqu'au 16, ils attendront le Comte & le Vicomte de Lignolle. Au revoir «.

*Le même au Marquis de B***, le 6 Juillet 1785.*

» Monsieur le Marquis,

» M. le Baron vient de me remettre votre billet auquel je suis désolé d'être obligé de répondre. Si vous le voulez absolument, je serai le 17 de ce mois à Kell, où je marrêterai jusqu'au 20. Mais je fais les vœux les plus ardens pour que satisfait de trouver ici les assurances de mes vifs regrets, vous ne quittiez point Paris.

J'ai l'honneur d'être, &c. «.

Le Chevalier de Faublas au Comte Lovzinski, de Kell le 14 Juillet 1785, dix heures du matin.

» Mon très-cher beau-pere,

« Suis-je assez à plaindre? Tous ceux que j'aime veulent, par une générosité mal entendue, sacrifier leurs jours pour sauver les miens; comme si de

deux amans ou de deux amis, le plus malheureux n'eſt pas celui qui ſurvit à l'autre «.

» Ce matin, les deux freres arrivent; le Comte de Lignolle témoigne à ma vue quelque colere; mais ſon front pâlit, ſa voix s'altere, & dans tout ſon maintien, je n'ai pas de peine à voir que, forcé par ſon frere à faire un acte de vigueur, M. le Comte aimeroit mieux n'avoir pas avec moi d'explication. Le Capitaine m'adreſſe un regard farouche, & d'un ton auſſi menaçant qu'ironique: *C'eſt moi*, dit-il, *qui veux avoir l'honneur de te mettre à l'ombre.* Lui ſe battre contre ton pere! Au reſte, je vous annonce à tous deux que notre combat eſt un combat à outrance; ainſi, pourſuit-il en regardant M. de Belcour, malheur à quiconque n'a pour ſecond qu'une femmelette ou un fou;... Chevalier, je te déclare que

dès que je t'aurai tué, je vais aider mon frere à finir ce Monsieur. Il me montre mon pere. Je prends la main du barbare, je la lui ferre avec force : tigre féroce !... & je ne t'arracherois pas ton odieuse vie ! «

» Mon pere & moi nous laissons vos sœurs, la mienne & Sophie à la garde de Boleslas. Nous partons avec nos deux ennemis. A peine hors des remparts, nous mettons pied à terre «.

» Je tire mon épée : ô mon Eléonore ! tes mânes crient vengeance, reçois le sang qui va couler. — Le Capitaine s'écrie : pourquoi ne demandes-tu pas aussi qu'on vous enferme dans le même tombeau ? Il vient sur moi ; nous commençons un furieux combat qui se soutient long-temps avec une parfaite égalité «.

» M. de Belcour cependant avoit, depuis plusieurs minutes, obtenu sur

le

le Vicomte de Lignolle une victoire facile ; mais trop plein d'honneur pour exercer contre le Capitaine l'horrible condition que le Capitaine lui-même avoit pourtant imposée, mon pere demeure spectateur immobile de mes efforts devenus plus grands. Enfin le Vicomte est frappé ; mais mon épée rencontre une côte & se brise. Mon ennemi me voyant à-peu-près désarmé, croit pouvoir m'accabler de ses coups ; heureusement, il ne les porte plus que d'un bras affoibli, & je puis les parer encore avec le tronçon qui me reste. Effrayé pourtant de l'inégalité de ce combat, mon père, mon trop généreux pere se précipite entre nous : tiens ! s'écrie-t-il en me donnant son épée ; tu t'en serviras mieux que moi. Hélas ! tandis qu'il me parle, il présente au Vicomte son flanc découvert. Le cruel frappe ! il alloit redoubler, lorsque le

menaçant d'une épée déjà rougie du sang de son frere, je le force à s'occuper uniquement de sa défense... Le barbare ! je l'ai puni ! Il s'est roulé dans la poussiere, tandis que le Baron, les yeux levés au ciel, se soutenoit encore sur sa main droite & sur ses genoux. Le barbare! il est mort; mais avant son dernier soupir, il a vu le fils sans blessure, prodiguer au pere les plus prompts secours. »

» Cependant, M. de Belcour est en danger; suis-je assez à plaindre? Amour, fatal amour, que de maux!... Le courrier part.... Ah ! plaignez-moi, plaignez vos enfans; ils vous aiment tous, ils sont tous dans la douleur. «

» Je suis avec respect, &c. FAUBLAS. «

Le même au même, le 27 Juillet 1785, *dix heures du matin.*

» Mon très-cher beau-pere,

» Sophie vous écrit régulièrement

tous les matins ; vous savez que la blessure du Baron n'est pas dangereuse, comme on l'avoit cru d'abord ; vous savez que dans quinze ou vingt jours nous pourrons nous remettre en route, trop heureux d'en être quittes pour le cruel déplaisir de vous rejoindre quelques semaines plus tard. Apprenez cependant le favorable événement d'aujourd'hui. «

» Sophie, Adelaïde & moi nous avions passé la nuit auprès du Baron ; ma sœur & ma femme également fatiguées, venoient de s'aller coucher. J'attendois, pour suivre Sophie, que l'une de mes tantes fût venue prendre ma place au chevet du malade chéri que nous craindrions trop d'abandonner un instant à des soins étrangers : il étoit tout au plus sept heures du matin. «

» Tout-à-coup, mon domestique vient m'étonner en m'annonçant que

quelqu'un demande à me parler en particulier. Le Baron, juſtement inquiet, m'adreſſe la parole : ordonnez-lui de me dire la vérité. C'eſt le Marquis? —Jaſmin, je vous défends de mentir: Eſt-ce le Marquis?—Monſieur, ce n'eſt pas lui qui vous demande; mais c'eſt lui qui vous fait avertir qu'il vous attend derriere le rempart. — Faublas, s'écrie M. de Belcour, vous avez de grands torts avec M. de B***; mais je n'ai qu'un mot à vous dire : ſi vous n'êtes pas de retour dans un quart-d'heure, j'expire avant la fin du jour. — Dans un quart-d'heure vous me reverrez, mon pere. Je l'embraſſe & je pars. «

» Bientôt j'ai joint mon ennemi : Monſieur le Marquis, j'oſois eſpérer que vous ne viendriez pas? Il me regarde d'un air ſombre, & ſans daigner répondre, il ſe met en garde. Je pouſſe un cri : cette épée! c'eſt celle?.... —

Oui, dit-il ; & tremble ! Auſſi-tôt je tire la mienne & je me précipite ſur lui, ne cherchant qu'à le déſarmer. Au bout de quelques minutes, j'ai le bonheur de voir l'épée fatale ſauter à dix pas. Je m'élance, je la ſaiſis, je reviens au Marquis, & mettant un genou en terre : permettez-moi de garder cette épée, emportez la mienne, emportez l'aſſurance que je vous renouvelle.... Il m'interrompt : ah ! faut-il encore que je lui doive la vie ? «

» A ces mots, il remonte à cheval & diſparoît. «

» Je ſuis avec reſpect, &c. «

Le Vicomte de Valbrun au Chevalier de Faublas, de Paris le 15 Octobre 1786.

» Depuis trop long-tems, vous nous avez quittés, mon cher Chevalier ; mais faut-il qu'au regret de votre perte ſe joigne encore le déplaiſir de votre in-

différence ? Avez-vous donc en sortant de France, oublié tous vos amis ? Pourquoi gardez-vous aussi le plus profond silence avec un homme qui ne vous a jamais donné le moindre sujet de plainte ? Réparez vos torts envers moi ; & si vous ne voulez que je vous accuse d'ingratitude, donnez-moi de vos nouvelles & de celles de votre famille, par le premier courier & dans le plus grand détail. «

» La voix publique m'a dit que vous acheviez maintenant la rédaction des mémoires de votre adolescence. J'ai cru que vous apprendriez avec plaisir quelle étoit présentement l'existence de quelques personnes, dont vous devez souvent faire mention dans l'Histoire de vos Amours. «

» La Marquise d'Armincour, dévorée d'un inconsolable chagrin, vit plus que jamais retirée dans sa Terre de Franche-Comté. La Baronne de Fer-

roſe, devenue laide à faire peur, ne ſort plus de ſon vieux château du Vivarais. Le Comte de Roſambert s'eſt vu contraint auſſi de quitter le monde; la Comteſſe eſt accouchée à la fin du huitieme mois de ſon mariage : M. de Roſambert, que malgré ſes malheurs ſa gaieté n'abandonne pas, ſoutient plaiſamment à qui veut l'entendre, que le petit garçon de ſa femme reſſemble beaucoup à Mlle. de Brumont; il donneroit tout au monde, ajoute-t-il, pour que M. de B*** qui ſe connoît ſi bien en phyſionomie, pût examiner le viſage de cet enfant-là; & pour que M. de Lignolle, à qui nulle affection de l'ame n'échappe, tâtât le pouls de Mme. de Roſambert, quand on oſe devant elle parler du Chevalier de Faublas. Ce la Fleur qui ſervoit l'infortunée dont e ne vous écrirai pas le nom, étoit devenu le valet-de-chambre du mari veuf : mais

il s'eſt aviſé de voler ſon maître qui, n'aimant pas les voleurs, a mis celui-ci dans les mains de la Juſtice : le malheureux a été pendu à la porte de l'hôtel Lignolle. Juſtine eſt depuis quatre mois ſortie d'une maiſon publique, dont le régime un peu ſévere ne l'a pas embellie ; la pauvre enfant ne pouvant mieux faire, eſt devenue la cuiſiniere & le factotum *d'une Mme. le Blanc*, femme d'un Médecin du fauxbourg St. Marceau. On aſſure dans le quartier que la maîtreſſe & la ſervante vont ſouvent de moitié magnétiſer en ville. Le Comte de Lignolle, que M. votre pere n'avoit pas dangereuſement bleſſé, vit plein de génie plus que de ſanté. Néanmoins, des railleurs ont fait courir le bruit qu'au dernier printems, s'étant aviſé de boire le reſte de la phiole du Docteur Roſambert, M. le Comte s'étoit ſenti, pendant vingt-quatre heu-

res, quelque velléité de se remarier; mais qu'en si peu de tems, il n'avoit jamais pu trouver une femme assez malheureuse qui voulût de lui. Au reste, vous devez savoir que ses charades continuent de faire les délices de l'Europe. Le Marquis de B*** se porte bien; il est toujours, comme il le dit lui-même, un fort bon diable : pourtant il entre en fureur, quand il croit rencontrer une physionomie qui ressemble à la vôtre; au demeurant, toujours content de la sienne, & même regrettant quelquefois celle de sa femme. «

» Adieu, mon cher Chevalier, j'attends votre réponse avec impatience, &c. «

Le Chevalier de Faublas au Vicomte de Valbrun, de Varsovie le 28 Octobre 1786.

» Je suis, mon cher Vicomte, infiniment sensible à votre souvenir; vous

m'avez envoyé des renſeignemens que je déſirois ; & puiſque vous témoignez l'obligeant deſir de ſavoir préciſément ce que nous ſommes devenus, je m'empreſſe de vous l'apprendre. Il y a quinze mois que notre famille habite à Varſovie le palais du Comte Lovzinski ; quinze mois ſe ſont écoulés comme un jour. Mon beau-pere eſt auprès du Monarque dans la plus grande faveur. Mon pere, le meilleur des peres, au comble de la joie, vit plus heureux du bonheur de ſes enfans que de ſon propre bonheur. Notre Adelaïde vient de choiſir pour ſon époux le Palatin de ***, jeune Seigneur dont je vous ferai le plus brillant éloge en peu de mots : il me paroît digne d'elle. Moi, je ſuis pere ; il n'y a pas tout-à-fait quatre mois que Sophie m'a donné le plus joli garçon du monde. Ma Sophie, le premier ornement de la Cour

de Varſovie, devient chaque jour plus adorable. Je jouis au ſein de l'hymen d'une félicité que je n'ai jamais connue dans mes égaremens. «

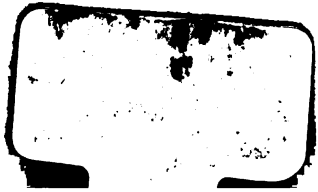
» Cependant, plaignez-moi : j'ai perdu ma patrie & je ne puis me charger d'aucun emploi dans les armées de la République. Il me faut, pour toute ma vie, peut-être, renoncer à l'état auquel je ſemblois appellé. Tous les efforts de l'art, tous les efforts de ma raiſon ne peuvent rien contre un fantôme perſécuteur & chéri, dont la fréquente apparition me tourmente & me charme. O ! Madame de B***, n'êtes-vous pour votre amant deſcendue dans la tombe qu'afin de pouvoir, ſans obſtacles & ſans relâche, vous attacher à ſes pas. «

» Encore, ſi ſon ombre me pourſuivoit ſeule ! mais les Dieux vengeurs ont condamné Faublas à des ſouvenirs plus chers & plus funeſtes. «

» Si dans une nuit d'été le vent du midi s'éleve, ſi l'éclair fend la nue, ſi le tonnerre la déchire, alors j'entends réſonner un timbre fatal ; j'entends un ſoldat, froidement barbare, me dire : *elle eſt là*. Soudain ſaiſi d'une invincible épouvante, abuſé d'une eſpérance folle, je cours à l'onde qui mugit ; je vois ſe débattre au milieu des flots une femme... Hélas ! une femme qu'il ne m'eſt pas plus permis d'oublier que d'atteindre. Oh ! plaignez-moi. «

» Mais non, Sophie me reſte. Loin de me plaindre, enviez mon ſort, & dites ſeulement que pour les hommes ardens & ſenſibles, abandonnés dans leur premiere jeuneſſe aux orages des paſſions, il n'y a plus jamais de parfait bonheur ſur la terre. «

FIN.

870134

J. G. Aspin
22.9.87
[ZAH.]